This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

681.6
Sau

John Evans.

302122274N

RECHERCHES

SUR LA

NUMISMATIQUE JUDAÏQUE.

RECHERCHES

SUR LA

NUMISMATIQUE JUDAÏQUE.

RECHERCHES

SUR LA

NUMISMATIQUE JUDAÏQUE,

PAR

F. DE SAULCY,

MEMBRE DE L'INSTITUT, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

1854.

ASHMOLEAN MUSEUM
SIR
ARTHUR EVANS
BEQUEST
1941
OXFORD

A M. CH. LENORMANT,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

MON CHER ET SAVANT CONFRÈRE,

Vous avez le premier compris la nécessité d'étudier l'histoire numismatique du peuple juif, en soumettant à une critique sérieuse la classification qui avait été adoptée, sans examen suffisant, depuis près d'un siècle. Le premier, vous avez fait voir que cette classification surannée devait être revisée et modifiée profondément.

Fort de votre exemple, fort surtout des découvertes successives que j'ai eu le bonheur de faire, grâce à une correspondance active entretenue avec les marchands de médailles établis à Jérusalem, j'ai acquis la certitude que le point de départ de la numismatique judaïque devait, contrairement à l'opinion généralement admise, être reportée beaucoup plus haut que le pontificat de Simon l'Asmonéen.

Dès lors j'ai dû reprendre l'étude de tous les monuments numismatiques de cette importante série, et de cette étude est résultée pour moi la nécessité de proposer une classification entièrement nouvelle. C'est cette classification que je vous adresse aujourd'hui, avec l'espoir qu'elle vous paraîtra satisfaisante.

Personne n'est plus que vous bon juge en pareille matière; c'était donc à vous que revenait de plein droit l'hommage de mon travail.

Cet hommage, vous l'accueillerez certainement avec bienveillance, car vous y verrez un témoignage de ma bien sincère amitié.

Paris, 12 octobre 1854.

F. DE SAULCY,

Membre de l'Institut, Acad. des Inscr. et Bell.-Lett.

RECHERCHES

SUR LA

NUMISMATIQUE JUDAÏQUE.

INTRODUCTION.

Si parmi les suites numismatiques que l'antiquité nous a léguées il en est une qui mérite toute notre attention, c'est sans contredit celle que constituent les monnaies hébraïques, ces monnaies dont l'étude nous reporte forcément à l'appréciation et à la constatation des faits de la première histoire que l'on a racontée à notre enfance. Il est certain que, dans l'âge mûr, tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à la vie passée du peuple de Dieu, réveille en nous des souvenirs pour ainsi dire impérissables comme des souvenirs de famille. Nous revenons irrésistiblement à ces émotions d'enfants que les narrations bibliques ont excitées en nous, et si, l'esprit de philosophisme aidant, nous traitons avec dédain les faits qui nous ont si vivement impressionnés jadis, nous avons beau faire, nous ne pouvons ni empêcher leur souvenir de dominer tous les autres, ni effacer de notre cœur les récits qu'y ont gravés pour toujours les paroles d'une mère.

Chose étrange ! les faits de l'histoire hébraïque sont si éminemment empreints du merveilleux que la Providence divine y a attaché, que, sans trop se rendre compte de la raison qui les fait agir, beaucoup, j'allais dire presque tous les archéologues, admettent *a priori* que la vie de la nation dont l'histoire est pour eux une sorte de mythologie, n'a pu laisser de traces sur cette terre; partant, point d'espoir de retrouver des monuments de l'antiquité hébraïque ! Aussi arrive-t-il qu'un homme de bonne foi réussisse à découvrir et à proclamer un fait nouveau qui dérange quelque peu la quiétude philosophique des incrédules, il n'est sorte d'attaques auxquelles il ne soit en butte. Sottise, ignorance, mensonge, déloyauté, on lui prête tout, plutôt que de ne pas nier à outrance les vérités que ses travaux d'honnête homme lui ont fait reconnaître.

On aurait tort de croire que je sois le premier à qui les anathèmes archéologiques aient été prodigués, parce que j'ai déclaré que certains monuments de Jérusalem étaient contemporains de la dynastie de David. Quelles que fussent les raisons que j'alléguais à l'appui de mon système, on l'a repoussé, et on le repousse encore obstinément tous les jours, en déclarant que ces monuments, que l'on n'a pas visités, sont de la décadence romaine. Mais, je le demande, Jérusalem avant mon passage a-t-elle reçu la visite d'un archéologue de profession? Jamais. Jérusalem a-t-elle reçu la visite d'un architecte antiquaire? Jamais. A-t-on constaté quelque part, sur des monuments de la décadence romaine, la combinaison de l'ordre dorique et de l'ordre ionique? Jamais. A-t-il été retrouvé un seul monument dorique à triglyphes datant de la décadence romaine? Jamais. Les Romains ont-ils quel-

que part renoncé à l'art dont ils s'étaient nourris dans la mère patrie, pour subir les influences locales au point de renoncer aux règles vitales de cet art? Jamais. A-t-on rencontré quelquefois des monuments de l'antiquité qui présentent le mélange du style dorique et du style ionique que nous trouvons sur les tombeaux de Jérusalem? Oui, sans doute, on les a trouvés, mais ce sont des monuments de l'art grec primitif : voyez plutôt, dans le magnifique livre de M. Hittorf, ce qu'il dit sur les monuments les plus antiques de la Sicile. Pour me combattre et pour parvenir à me donner tort, on a dû se débarrasser prudemment du témoignage important du docteur Schulz, ce savant consul prussien qui, pendant plusieurs années, séjourna dans la ville sainte afin d'en éclaircir la topographie, et qui, après y être parvenu avec un rare bonheur, par la publication de son plan magnifique, est mort à la peine, non du moins avant qu'il m'eût été permis de le féliciter et de le remercier de ce qu'il avait fait pour l'archéologie biblique.

Cette opposition passionnée et opiniâtre contre laquelle je résiste aujourd'hui, François Perez Bayer l'a subie bien avant moi, à propos de la numismatique hébraïque. Les mêmes arguments ont été employés contre lui : mêmes dédains, mêmes insinuations, mêmes injures au besoin, et pourtant cette dure opposition, à la tête de laquelle s'était mis Olaüs Gerhard Tychsen, l'illustre orientaliste, qu'a-t-elle réussi à accélérer par ses attaques? Le triomphe de la vérité. Les adversaires de Bayer avaient espéré enterrer à tout jamais sous leurs sarcasmes hautains sa théorie sur les monnaies hébraïques, et ils ont eu de leur vivant le chagrin cuisant de voir cette théorie prévaloir contre leurs erreurs systématiques.

En sera-t-il de même pour les monuments de l'architecture judaïque? L'avenir, et peut-être un avenir rapproché, nous l'apprendra. Ce qui est certain, c'est que j'attends avec une pleine confiance le résultat final du débat porté devant le bon sens public. Mais revenons à la numismatique hébraïque.

L'étude des monnaies juives a jusqu'ici présenté deux phases très-importantes. Bien longtemps après les timides essais qui furent tentés par une foule d'antiquaires à partir de 1538, année dans laquelle Guillaume Postel traduisit correctement les légendes d'un sicle hébraïque, François Perez Bayer, archidiacre de Valence, fit paraître (en 1781) un très-beau volume intitulé *de Nummis hebræo-samaritanis*, dans l'avant-propos duquel l'auteur réfuta les arguments superbes de Tychsen. Le corps de l'ouvrage contient une classification de toutes les monnaies hébraïques connues du temps de Bayer. L'origine de la numismatique des Juifs y est fixée à la concession faite à Simon, frère de Judas Machabée, par Antiochus VII, c'est-à-dire à la fin de l'année 173 de l'ère des Séleucides. Toutes les monnaies juives portant la date de l'année 1, quelque dissemblables que soient leur style et leur fabrique, sont classées à la première année dans laquelle Simon jouit du droit que le roi de Syrie lui avait officiellement reconnu. Il en est de même pour les années suivantes, 2, 3 et 4.

Cependant avant l'apparition du livre de Bayer, notre illustre Barthélemy avait déjà lu et interprété avec son talent accoutumé des monnaies de cuivre de Jonathan Machabée, offrant exactement les mêmes types que des monnaies de Jean Hyrcan; il avait également bien lu d'autres monnaies bilingues qui présentent, avec le nom hébraïque d'un roi Jona-

than, le nom grec d'un roi Alexandre. Mais Bayer, se tenant trop rigoureusement au texte du livre des Machabées, ou plutôt attribuant à ce passage une valeur historique trop absolue, ne crut pas devoir admettre l'existence des monnaies de Jonathan, et il se refusa à faire remonter l'existence de la numismatique judaïque plus haut que le pontificat de Simon l'Asmonéen. Après l'apparition du livre de Bayer, le discrédit dans lequel on s'était efforcé de jeter les médailles hébraïques, en les déclarant de toute fausseté, s'éteignit promptement. La science numismatique fit des progrès incessants, grâce au soin avec lequel on fit entrer parmi les éléments de cette science l'appréciation des types, du style, de la fabrique et du poids des monnaies; en un mot, la critique fut introduite dans l'étude des médailles. Dès lors, il ne fut plus permis à personne de se tromper, même à première vue, sur l'âge relatif de deux monnaies antiques que l'on comparait entre elles; il devint donc nécessaire de soumettre la série des monnaies judaïques à une appréciation toute nouvelle.

Mon savant confrère et ami M. Ch. Lenormant se chargea de ce soin, et en 1845 il enrichissait la *Revue numismatique* d'un travail extrêmement remarquable et plein d'aperçus neufs sur les monnaies judaïques. Il était impossible de faire preuve d'un talent d'appréciation plus fin et plus délicat, et si tous les faits relatifs à l'histoire monétaire de Jérusalem n'ont pas été classés, dans ce travail, à des époques fixes et complétement déterminées, il n'y a pas un seul de ces faits qui n'ait été livré en germe à l'étude des numismatistes. Tous les monuments ont été répartis dans leur ordre chronologique relatif, avec une justesse parfaite, et si des dates

positives n'ont pas été assignées aux divers groupes de monnaies juives, cela tient uniquement à ce que M. Lenormant n'avait pas été comme moi favorisé par le hasard qui a fait tomber entre mes mains une monnaie indubitable de Judas Machabée, trouvée tout récemment dans les remblais de la vallée de Josaphat. La présence d'une monnaie de Judas Machabée rendait plus que probables les lectures, un peu douteuses encore, à l'aide desquelles Barthélemy avait déterminé des monnaies de Jonathas. J'ai reçu également de Jérusalem plusieurs exemplaires bien conservés et fort lisibles de ces monnaies de Jonathas, et dès lors il ne m'a plus été possible de douter de l'existence d'un monnayage antérieur à la concession faite par Antiochus VII à Simon l'Asmonéen. Ces deux jalons une fois solidement plantés dans le champ de la numismatique hébraïque, ce champ s'élargissait forcément d'une manière notable, et il n'y avait plus de raison pour supposer que la science numismatique n'avait rien à revendiquer pour les époques antérieures à la dynastie des Asmonéens. J'ai, en profitant amplement des solides recherches de M. Lenormant, repris l'étude des monnaies juives, les textes de l'Écriture sainte et de l'historien Josèphe à la main, et c'est du résultat de mes recherches que je viens aujourd'hui faire part à tous ceux que ces questions intéressent (1).

Je commencerai par mettre en évidence les impossibilités

(1) En 1850 a paru à Modène la brochure intitulé : *Numismatica biblica*, o sia dichiarazione delle monete antiche memorate nelle Sante Scritture, par D. Celestino Cavedoni. Ce livre n'ayant guère fait avancer la science de la numismatique hébraïque, je me bornerai à examiner, chemin faisant, les opinions qui y sont insérées, toutes les fois que ces opinions impliqueront quelque nouveauté.

absolues que M. Lenormant a déjà si bien fait ressortir, quant à la contemporanéité de certaines monnaies présentant la même date. Je montrerai ensuite sur quelles considérations je m'appuie pour classer dans la suite des temps tel groupe de monnaies avant tel autre; et quand une fois tous seront répartis entre eux dans un ordre chronologique vraisemblable, pour ne pas dire certain, il n'y aura plus de difficulté considérable à vaincre pour pouvoir assigner à chacun de ces groupes l'époque réelle de son émission.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

I.

Il ne faut pas être un numismatiste bien exercé pour reconnaître que, de toutes les monnaies juives connues jusqu'ici, les plus anciennes sont les sicles, les demi-sicles et les pièces de cuivre de même style, portant les dates des années 1, 2, 3, 4. Ces pièces étaient toutes attribuées à Simon, frère de Judas Machabée, et considérées comme ayant été frappées en vertu de la concession qui fut offerte par Antiochus VII à ce prince, en l'an 173 de l'ère des Séleucides (140 avant J. C.). Aujourd'hui qu'il est certain qu'il existe des monnaies de Jonathan, prédécesseur de Simon, et de Judas Machabée lui-même, monnaies empreintes d'un style évidemment postérieur à celui du groupe des sicles d'argent, il y a nécessité absolue de reporter ce groupe tout entier à une époque antérieure, même d'un très-grand nombre d'années.

II.

Les monnaies de Judas Machabée, de Jonathan et de Jean Hyrcan offrent exactement les mêmes types, le même style

et la même fabrique. Il semblerait donc évident que des monnaies entièrement analogues de Simon dussent se trouver à Jérusalem. Eh bien! c'est le contraire qui a lieu, et sur plusieurs dizaines de pièces de cette classe venues de Jérusalem, et dont deux seulement appartenaient à Judas, et toutes les autres à Jonathan et à Jean Hyrcan, il ne s'en est pas jusqu'ici présenté une seule qui portât le nom de Simon. S'ensuit-il que Simon n'a fait frapper aucune petite monnaie de cuivre du même système? Non sans doute, et peut-être s'en rencontrera-t-il quelque jour.

Les pièces portant le nom de Simon ne manquent pas, il est vrai; mais si le style de quelques-unes, en très-petit nombre, nous permettait, tant bien que mal, de les classer à Simon, frère de Judas Machabée, toutes les autres devraient être rejetées beaucoup plus bas dans la suite des temps, et reportées à l'insurrection juive, à la tête de laquelle parut Simon Barcocébas, sous le règne d'Adrien.

Ici se présente une question curieuse; la voici : Simon Barcocébas n'aurait-il pas copié les monnaies de Simon l'Asmonéen, précisément à cause du nom qu'il portait, et par un sentiment qui s'explique de lui-même, quand on pense au temps glorieux du pontificat de Simon l'Asmonéen? C'est là une question que nous aurons à examiner avec soin plus tard. En attendant, remarquons que nulle des monnaies de Judas Machabée, de Jonathan et de Jean Hyrcan, ne porte de date; que toutes présentent une inscription dans une couronne et, au revers, deux cornes d'abondance entre lesquelles est placée une pomme de grenade, et qu'il serait naturel que ce type, en vertu de la loi de continuité des types, se retrouvât sur les pièces de Simon Or, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure,

c'est ce qui n'a pas lieu, et l'on est en droit de s'étonner de ce qu'un type de famille, si je puis m'exprimer ainsi, puisqu'il fut employé par les deux prédécesseurs de Simon, disparaisse pendant le pontificat de celui-ci, pour reparaître immédiatement, et sans exception, sur les monnaies de Jean Hyrcan son successeur. Il y a là une anomalie que je ne saurais expliquer.

III.

Passons maintenant aux pièces qui portent le nom de Simon, et procédons par espèces. Les plus importantes de ces pièces sont les tétradrachmes au Temple « dont le style diffère de celui des premiers sicles et semble plus récent, » dit M. Lenormant, qui ajoute encore un peu plus loin : « Mais, je le répète, entre les pièces à la Verge d'Aaron et les pièces au Temple, le style diffère encore plus que le poids; la forme des médailles n'est déjà plus la même. » Il existe trois espèces différentes de cette rare monnaie : l'une porte la date de l'an premier de la rédemption (*Djalet*) d'Israël, une autre la date de l'an II de la liberté (*Herout*) d'Israël, et enfin une troisième, parfaitement conservée, la simple légende : *De la liberté de Jérusalem*.

Il existe plusieurs variétés de simples drachmes qui doivent forcément se classer dans le groupe caractérisé par les tétradrachmes dont je viens de parler. On ne connaît pas encore la drachme datée de l'an I. Celle de l'an II offre d'un côté une grappe de raisin et, de l'autre, une œnochoë et une palme avec la légende : *L'an II de la liberté d'Israël*. Les autres sont toutes sans date; elles portent la légende : *De la liberté de*

Jérusalem, autour de divers types, tels que deux trompettes au revers d'une grappe, ou une lyre au revers d'une grappe, ou enfin une œnochoë et une palme, au revers du nom de Simon inscrit en deux lignes dans une couronne. De ces trois dernières espèces, il existe des exemplaires surfrappés sur des deniers romains d'argent de Vespasien et de Trajan. Dès lors pas de doute possible sur l'attribution de ces monnaies à Simon Barcocébas.

Passons aux monnaies de cuivre. La première de toutes est un véritable grand bronze du même module que les sesterces du Haut-Empire. Il offre la légende : *Simon, prince d'Israël,* inscrite en trois lignes dans une couronne, et au revers : *L'an Ier de la rédemption d'Israël,* autour d'un vase à deux anses. Les autres pièces de l'an Ier offrent la même légende nominale autour d'une palme placée dans une couronne, et au revers une lyre avec la même légende chronologique que sur le grand bronze précédent. Une autre, avec les mêmes types, porte autour de la lyre la légende simple : *Rédemption d'Israël;* mais sa date est effacée. Enfin une troisième, autour de la lyre, offre le nom de Simon et au revers les dernières lettres du nom de Jérusalem. Toutes ces pièces à la Lyre sont d'un style particulier, gras et ferme, qui semble antérieur à celui des pièces dont je vais actuellement parler. Celles-ci sont des monnaies du module du demi-sesterce ou moyen bronze romain, offrant toutes le même type d'un palmier au revers d'un pampre, le tout tracé d'un burin grêle et mal assuré. Les légendes sont : *Simon, prince d'Israël,* et *l'an Ier de la rédemption d'Israël.* Celles de l'année II portent avec les mêmes types le nom Simon isolé, et au revers *l'an II de la liberté d'Israël.* Enfin, d'autres aux mêmes types, mais

sans date, portent simplement, avec le nom de Simon, la légende : *De la liberté de Jérusalem.*

Quelques pièces de module plus petit de moitié, portent la date de l'an Ier de la rédemption d'Israël autour d'une grappe de raisin, et au revers un palmier avec une légende tronquée dans laquelle on retrouve à peu près tous les éléments des mots *Simon, prince d'Israël.* Ces mêmes types se retrouvent sur des pièces non datées et portant la légende : *De la liberté de Jérusalem.*

Enfin, un très-bel exemplaire du demi-sesterce non daté est surfrappé sur une pièce impériale grecque de Trajan.

Nous devons faire observer que jusqu'ici toutes les surfrappes reconnues ne se sont présentées que sur les deniers et les demi-sesterces sans date du nom de Simon, et à la légende : *De la liberté de Jérusalem.* Faut-il en conclure que le groupe général des monnaies nominales de Simon doit être scindé en deux séries, dont l'une reviendrait à Simon, frère de Judas Machabée, et l'autre à Simon Barcocébas? Assurément non. Il n'est pas possible que le même style et la même fabrique se soient aussi fidèlement reproduits sur des monnaies juives émises à plus de 250 ans d'intervalle. Si donc l'une de ces monnaies appartient à Simon Barcocébas, toutes les autres lui appartiennent également (1).

S'il était possible de faire une exception, elle ne pourrait être proposée qu'en faveur du grand bronze de l'année première de la rédemption d'Israël, et encore resterait-il à ren-

(1) Cavedoni cite, sans le décrire, un denier de Simon, surfrappé sur une pièce de Galba, et de la légende primitive duquel il ne reste que P. SER. Ce denier fait partie de la collection d'Este (p. 25, note 14).

dre compte de la présence d'une date sur cette monnaie, quand celles de Jonathan et de Hyrcan, monnaies absolument semblables entre elles et entre lesquelles sont comprises celles de Simon l'Asmonéen, n'en présentent jamais.

Me voilà donc forcément conduit à une classification diamétralement opposée à celle que mes devanciers ont acceptée, c'est-à-dire que je ne reconnais pas une seule monnaie de Simon l'Asmonéen, auquel on donnait naguère toutes les monnaies juives connues.

IV.

Reste, enfin, une dernière classe de monnaies juives de cuivre qu'il est impossible de réunir à aucun des trois groupes déjà déterminés. Ce sont des petites pièces qui, d'un côté, offrent un pampre avec la légende : *Liberté de Sion*, et au revers un vase cannelé à deux anses avec la date : *l'an II* ou *l'an III*. Jamais jusqu'ici il n'a été trouvé une seule pièce semblable datée de l'an Ier ni de l'an IV.

Pour que ces monnaies fussent de Simon l'Asmonéen, il faudrait pouvoir les intercaler entre les pièces de Jonathan et de Jean Hyrcan, et tous les caractères de ces pièces, sans en excepter un seul, s'y opposent. Il en est de même pour les pièces de Simon Barcocébas, parmi lesquelles celles-ci ne pourraient être introduites, non plus que parmi les pièces du groupe dans lequel entrent les sicles d'argent.

Où placer dès lors ces étranges petites monnaies d'un style si particulier? Évidemment dans le voisinage immédiat des pièces dont la taille, le style et la fabrique sont, pour ainsi

dire, identiques. Or, quelles sont ces pièces? Ce sont les petites monnaies de cuivre frappées à Jérusalem, dans la cinquième année de Néron. Néron mourut en 68, et ce fut précisément à la fin de son règne que commença la guerre judaïque, guerre qui ne finit que par le siége et par la ruine de Jérusalem, l'an II de Vespasien, c'est-à-dire en 70 de J. C. Cette guerre dura quatre ans, et si des monnaies purement juives ne purent guère être frappées à Jérusalem, ni dans la première, ni dans la quatrième année de cette guerre fameuse, la deuxième année put en voir frapper beaucoup, et bien plus sans doute que la troisième, puisque alors déjà les armées de Vespasien et de Titus avaient battu partout les Juifs rebelles. C'est effectivement ce qui arrive. Les monnaies de l'année II sont communes, tandis que les monnaies de l'année III sont relativement fort rares. Je propose donc formellement d'attribuer l'émission des monnaies en question aux chefs des Juifs maîtres de Jérusalem, pendant la guerre effroyable qui eut pour dénoûment la ruine de la cité sainte.

Ceci posé, je vais passer à la description de toutes les monnaies juives qui me sont connues, et je m'efforcerai de justifier, chemin faisant, les modifications que j'ai cru devoir apporter, après mûr examen, dans la classification générale adoptée jusqu'à présent. Je décrirai d'abord toutes les pièces d'un même groupe, puis je passerai aux considérations qui me paraissent déterminer l'âge réel de ce groupe.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

MONNAIES AUTONOMES FRAPPÉES PENDANT LE RÈGNE D'ALEXANDRE LE GRAND.

1. ירושלם קדשה, *Jérusalem la sainte.* Verge fleurie d'Aaron (ou mieux, suivant Cavedoni, une tige de lis ou d'hyacinthe, image du printemps, p. 29).

℞. שקל ישראל, *sicle d'Israël.* Vase en forme de coupe et sans anses; au-dessus la lettre numérale א (*l'an I*). Æ. mod. 6. Planche I, 1.

Cabinet impérial, deux exemplaires: l'un, parfaitement conservé, pèse 14 grammes et 2 dixièmes; l'autre, qui est très-usé, ne pèse plus que 9^{g},5.

Perez Bayer (pag. 69, pl. 1, fig. 1 et 2) a donné deux excellentes figures de ce sicle, prises, l'une à la Bibliothèque royale de Madrid, et l'autre à la Bibliothèque royale de l'Escurial.

Le flan de ce sicle, comme de tous ceux du même

groupe, est épais; le style de la gravure est ferme et large, et il est évident, à première vue, que des monnaies pareilles viennent, chronologiquement parlant, immédiatement après les tétradrachmes grecs portant au revers un simple carré creux. Quant au vase, Cavedoni y voit avec raison un vase à vin, servant à déposer, avec les pains, le vin consacré sur la table de proposition (p. 29).

2. ירושלם קדשה, *Jérusalem la sainte.* Verge fleurie d'Aaron.
℞. חצי השקל, *demi-sicle.* Vase en forme de coupe et sans anses, au-dessus la lettre numérale א (*l'an I*).
Æ. mod. 4. Pl. I, 2.

Cabinet impérial, bien conservé, poids 7ᵍ,1. — Musée britannique.

On voit qu'il est difficile de trouver un accord plus complet entre les poids du sicle, ou tétradrachme, et du demi-sicle ou didrachme. Cavedoni (p. 45) pense à tort que les demi-sicles n'étaient fabriqués que pour le service du temple :... Laddove fra le copiose monete di Tiro, di Sidone et d'altre città della Fenicia, non trovasi forse che per caso rarissimo il semistatere, ossia didrammo. — Ceci est une grave erreur : je n'ai jamais vu plus de trois ou quatre demi-sicles, et à moi seul je possède plus de dix didrachmes de Tyr et de Sidon.

3. ירושלים הקדושה, *Jérusalem la sainte.* Verge fleurie d'Aaron (1).

(1) L'orthographe ירושלים, adoptée au lieu de ירושלם, à partir de l'an II, paraît à Cavedoni (p. 23) tenir à ce que dans cette année la forteresse de Sion

℞. שקל ישראל, *sicle d'Israël.* Vase en forme de coupe et sans anses; au-dessus les lettres שב (pour שנת ב) *l'an II.* Æ. mod. 6. Pl. I, 3.

Cabinet impérial; deux exemplaires, dont l'un pèse 14ᵉ,2, et l'autre 13ᵉ,7. — Ma collection, deux exemplaires.

4. ירושלים הקדושה, *Jérusalem la sainte.* Verge fleurie d'Aaron.

℞. חצי השקל, *demi-sicle.* Vase en forme de coupe et sans anses; au-dessus les lettres שב, *l'an II.* Æ. mod. 4. Pl. I, 4.

Cabinet impérial; poids, 7ᵉ,1. — Cabinet de M. le duc de Luynes. — Ma collection.

ירושלים הקדושה, *Jérusalem la sainte.* Verge fleurie d'Aaron.

℞. שקל ישראל, *sicle d'Israël.* Vase en forme de coupe

fut prise, et que cette forteresse, qui constituait à son sens une seconde ville, nécessita l'emploi d'un nom au duel. Gesenius s'était préoccupé de cette différence d'orthographe, et il avait conclu ceci : *Ex quo apparet duo illa scribendi genera eodem tempore usitata fuisse, et utrum optatum sit, illis certe temporibus ex arbitrio fere pependisse* (*Thesaur. Phil.*, p. 629). A ce sujet, Cavedoni se récrie : Ma il dotto filologo orientalista che non si conosceva a bastante negli studi numismatici quivi prese grave abbaglio, etc., etc. Le fait est que c'est M. Cavedoni qui s'est trompé gravement. En effet, toutes les pièces de Simon Barcocébas portent exclusivement la forme ירושלם, et certes Barcocébas était maître de Sion. N'avons-nous pas d'ailleurs des exemples d'orthographes bien plus défectueuses encore dans les légendes hébraïques : par exemple, הבר pour חבר, יהוכנן pour יהוחנן? Il n'y a donc rien à tirer de la forme *duel* prétendue du nom de Jérusalem.

et sans anses; au-dessus les lettres שג (pour שנת ג), *l'an III.* Æ. mod. 6. Pl. I, 5.

Cabinet impérial. Poids : pièce usée, 14g,50; — pièce trouée, 14g,65.

Le demi-sicle de l'an III, s'il existe, n'a pas encore été retrouvé.

7. לגאלת ציון, *de la rédemption de Sion.* Palmier entre deux corbeilles.

℞. שנת ארבע חצי, *l'an IV, demi* (sicle)? Un cédrat entre deux gerbes, en forme de corbeille, ou plutôt entre deux loulab, (bouquets portés par les Juifs à la fête des Tabernacles). Æ. mod. 10. Pl. I, 6.

Cabinet impérial; trois exemplaires, pesant 16g,3 — 15g,3 — 14g,2.

8. לגאלת ציון, *de la rédemption de Sion.* Cédrat.

℞. שנת ארבע רבע, *l'an IV, quart* (de sicle)? Deux gerbes ou loulab. Æ. mod. 6. Pl. I, 7.

Cabinet impérial; deux exemplaires; poids, 9g,2. — Ma collection.

9. לגאלת ציון, *de la rédemption de Sion.* Vase exactement semblable à celui qui paraît sur les sicles.

℞. שנת ארבע, *l'an IV.* Loulab entre deux cédrats. Æ. mod. 5. Pl. I, 8 et 9.

Cabinet impérial; douze exemplaires. — Ma collection, quatre exemplaires; poids moyen, 5g,3.

Le groupe que nous venons de décrire se compose de monnaies d'argent frappées dans les trois premières années, et de monnaies de cuivre frappées dans la quatrième. La conformité des styles, des types et des lettres employées dans les légendes, ne permet pas de séparer ces monnaies, qui ont toutes été frappées à une même époque, et bien antérieurement à l'avénement des princes asmonéens. C'est cette époque qu'il s'agit maintenant de déterminer.

Il ne me paraît pas possible d'admettre que, tant que Jérusalem fut sous la domination des rois Achéménides, les Juifs aient joui de l'autonomie et qu'ils aient pu, par conséquent, faire frapper des monnaies judaïques. En revanche, il est à peu près certain que les derniers satrapes résidant à Samarie ont fait frapper des monnaies du système perse, comme il en a été frappé vraisemblablement à Memphis. Ce que je puis affirmer, c'est qu'il y a quelques années on a trouvé à Naplouse un petit trésor entièrement composé de monnaies d'argent phénico-perses, parmi lesquelles certains types étaient si souvent répétés, qu'il est devenu présumable que c'étaient des monnaies de la localité qui présentaient ces types. Donc, pour tout le temps de la domination des Achéménides, il serait superflu de chercher des monnaies judaïques pures. Voyons maintenant comment Jérusalem fut affranchie de la domination qui pesait sur elle.

Alexandre le Grand, roi de Macédoine, après avoir battu Darius en Cilicie, pénétra au cœur de la Syrie et prit Damas. Il descendit ensuite vers la Phénicie, s'empara d'abord de Sidon, puis vint mettre le siége devant Tyr. Pendant qu'il poursuivait le siége de cette ville, Alexandre fit passer au grand prêtre des Juifs une lettre par laquelle il lui enjoignait

de lui envoyer des renforts et des vivres, et de lui payer à lui-même le tribut que les Juifs payaient d'ordinaire au roi Darius. Il l'engageait en outre à choisir l'alliance des Macédoniens, en lui donnant l'assurance qu'il n'aurait pas lieu de s'en repentir. Le grand prêtre refusa, en s'excusant sur le serment de fidélité qu'il avait prêté à Darius. A cette nouvelle, Alexandre furieux jura qu'aussitôt qu'il serait maître de Tyr, il marcherait sur Jérusalem, et qu'il ferait du pontife un exemple propre à montrer à tous comment il fallait choisir ceux à qui l'on prêtait des serments de fidélité. Tyr succomba après un siége de sept mois, et Alexandre, se rapprochant de Jérusalem, courut ensuite investir Gaza; deux mois après cette ville était réduite, et aussitôt le roi de Macédoine marcha sur la ville sainte. Le grand prêtre était alors Yaddous, qui avait succédé par droit d'héritage, à son frère Jean, fils de Judas, fils d'Éliasib. Yaddous, terrifié, ordonna des prières publiques, et résolut d'aller en grande pompe au-devant d'Alexandre, pour tenter d'apaiser sa colère. A l'approche de l'armée ennemie, Yaddous, suivi de tous les lévites, sortit de Jérusalem et s'avança, revêtu de ses habits pontificaux, à la tête d'un immense cortége de prêtres en robes de lin et du peuple entier. L'entrevue eut lieu à *Sapha,* aujourd'hui *Chafat.* Alexandre, ému par la majesté de ce spectacle, ému plus encore par le souvenir d'un songe dans lequel ce même pontife qu'il avait devant les yeux, lui avait annoncé qu'il renverserait l'empire des Perses, Alexandre tendit la main à Yaddous, avec lequel il entra dans la ville; puis il alla sacrifier en personne sur l'autel de Jéhovah. Le lendemain, le roi de Macédoine fit venir devant lui les prêtres et les chefs de la nation, et il leur permit de requérir la grâce qu'ils voudraient.

Yaddous prit la parole et lui demanda, au nom du peuple juif, la liberté de se régir par les lois de ses pères, et l'exemption du tribut chaque septième année : ce qui leur fut accordé. Or, se régir par ses propres lois, c'est jouir de l'autonomie, et l'autonomie entraîne forcément le droit de monnaie. Alexandre, ayant ainsi réglé les affaires de la Judée, partit pour Sichem, où les Samaritains firent de vains efforts pour obtenir de lui les mêmes bienfaits, et allèrent jusqu'à se prétendre Juifs d'origine (Jos., *Ant. jud.*, lib. XI, VIII, 5 et 6). Alexandre une fois mort, son empire fut partagé entre ses généraux. Vers le même temps, le grand prêtre Yaddous mourut et eut pour successeur Onias (Jos., *loc. cit.*, 7).

Le livre XII des Antiquités judaïques commence par ces mots : « Alexandre, roi de Macédoine, mourut après avoir « conquis l'empire des Perses, et réglé, ainsi que je l'ai « dit, les affaires de la Judée. Son empire ayant été par- « tagé entre plusieurs personnages, Antigone s'empara de « l'Asie, Séleucus de Babylone et des nations de ce pays ; « Lysimaque eut en partage l'Hellespont ; Cassandre la Ma- « cédoine, et Ptolémée, fils de Lagus, l'Égypte. » L'historien des Juifs raconte ensuite que des guerres continuelles s'élevèrent entre les divers héritiers d'Alexandre, et que Ptolémée, fils de Lagus, surnommé Soter, parvint à s'emparer de la Syrie entière ; une perfidie de ce prince fit tomber Jérusalem en son pouvoir, et cette malheureuse ville fut encore une fois dépouillée de son autonomie.

C'est à la courte période de temps pendant laquelle les Juifs jouirent des priviléges que leur avait concédés le héros macédonien, que j'attribue les précieuses monnaies du groupe que je viens de décrire tout à l'heure, précisément

parce que je n'en vois pas une seule autre pour laquelle on puisse les revendiquer. Je ne doute donc pas, pour ma part, que ces belles monnaies aient été frappées sous le pontificat du grand prêtre Yaddous, et il est fort probable que les dates qu'elles portent sont celles de l'autonomie dont les Juifs jouirent alors.

Quels furent les événements qui, dans la quatrième année, firent cesser la fabrication des monnaies d'argent, et commencer l'émission de véritables pièces de nécessité, puisque ce sont des pièces de cuivre qui eurent à ce moment la valeur du demi-sicle et du quart de sicle? Je l'ignore, et je crains bien qu'on ne l'ignore toujours.

Passons maintenant à l'étude du poids des différentes espèces qui composent le groupe que je viens de décrire. M. Lenormant a le premier reconnu avec un rare bonheur les raisons qui fixèrent le poids du sicle hébraïque. Il a parfaitement établi que la drachme hébraïque devait être égale à la drachme égyptienne, qui était si bien en usage en Phénicie, que les rois Séleucides firent toujours usage concurremment, pour la Syrie de la drachme attique, et pour la Phénicie de la drachme égyptienne.

Quant à Alexandre le Grand, il ne s'astreignit certainement pas à des usages qu'il n'était pas homme à respecter, et nous en trouvons la preuve dans l'étude du poids des tétradrachmes frappés par lui sur la côte de Phénicie et notamment à Acco, devenue depuis Ptolémaïs. En effet, trois tétradrachmes de cette classe, placés dans les tiroirs du Cabinet impérial des médailles, m'ont offert les poids suivants : $16^{g},8$, pièce trouée, — $16^{g},5$, pièce trouée, — $16^{g},1$, pièce entière, mais un peu frottée. Comme le poids de la drachme attique

était d'environ $4^{g},32$, un tétradrachme attique devait peser, en sortant du coin, $17^{g},28$, et le poids des tétradrachmes d'Alexandre frappés à Acco est, en tenant compte du frai, réellement égal au poids légal du tétradrachme attique. Il était tout naturel que les Hébreux, qui de tout temps avaient conservé l'usage des poids et des mesures égyptiennes, se conformassent à cet usage constant, en créant leur monnaie autonome. Du reste, ce que nous avons de mieux à faire pour nous assurer de la légitimité de cette hypothèse, c'est de comparer le poids des sicles hébraïques avec celui des beaux tétradrachmes frappés en Égypte au nom de Ptolémée Soter. Les pesées de trois pièces de ce prince existant au Cabinet impérial m'ont fourni les poids $14^{g},1$, — 14^{g}, — 14^{g}. Certes, il eût été difficile de trouver un accord plus parfait entre les tétradrachmes hébraïques et les tétradrachmes égyptiens, à très-peu près contemporains, puisque les uns et les autres pèsent tous 14 grammes et quelques décigrammes de plus ou de moins, suivant l'état de conservation des pièces examinées.

On a fréquemment reproduit un passage de Josèphe (*Ant. jud.*, III, VIII, 2) qui semblait fixer d'une manière absolue le poids du sicle hébraïque; voici ce passage : Τό τε πλῆθος ἀθροίσας πάλιν, εἰσφορὰν αὐτῷ προσέταξεν εἰσφέρειν Σίκλου τὸ ἥμισυ καθ' ἕκαστον. Ὁ δὲ Σίκλος, νόμισμα Ἑβραῖον ὢν, Ἀττικὰς δέχεται δραχμὰς τέσσαρας. M. Lenormant a reconnu, le premier, que ce témoignage était formellement démenti par les monuments, et que très-certainement Josèphe avait confondu la drachme attico-syrienne avec la drachme égypto-phénicienne. Au reste, comme Josèphe parle de sicles contemporains de Moïse, il est bien clair qu'il parle de sicles imaginaires.

Je dois mentionner ici un passage assez curieux que je trouve dans le livre des Machabées, et qui, bien que connu, mérite un examen sérieux. Le voici (*Mach.*, lib. II, cap. IV) : 18. *Cum autem quinquennalis agon Tyri celebraretur, et rex præsens esset*, 19. *misit Jason facinorosos ab Ierosolymis viros peccatores, portantes argenti didrachmas trecentas in sacrificium Herculis : quas postulaverunt hi qui asportaverunt ne in sacrificiis erogarentur, quia non oporteret, sed in alios sumptus eas deputari.* 20. *Sic hæ oblatæ sunt quidem ab eo qui miserat in sacrificium Herculis ; propter præsentes autem datæ sunt in fabricam navium triremium.*

Le roi dont il s'agit ici était Séleucus IV, Philopator, qui eut pour successeur son frère, Antiochus IV, Dieu Épiphane. Le livre des Machabées (cap. I, v. 11) nous fixe la date de l'avénement de cet Antiochus à l'an 137 de l'ère des Séleucides, c'est-à-dire à l'an 176 avant l'ère chrétienne. Le Jason dont il est question dans ce passage était Josué fils de Simon et frère du grand prêtre Onias. Ce Josué prit, pour plaire aux Grecs, le nom de Jason, et acheta le souverain pontificat du roi Antiochus, qui plus tard l'en dépouilla pour le conférer à son jeune frère, qui s'appelait Onias, et qui de son côté avait choisi le nom grec de Ménélas.

Le fait dont il s'agit dans le passage que j'ai transcrit tout à l'heure se passait avant la mort de Séleucus, et par conséquent avant l'an 176. Or ce ne fut qu'en l'an 168, c'est-à-dire sept ans plus tard, que Mathatias, le père des Machabées, s'étant retiré à Modin, y tua de ses propres mains un officier d'Antiochus qui y était venu pour forcer les habitants de sacrifier aux dieux des Grecs. Donc sept ans avant la révolte des Machabées il y avait, à Jérusalem, comme

monnaie courante, des didrachmes, c'est-à-dire des demi-sicles. Il est vrai que le texte grec du livre des Machabées parle de 300 drachmes; mais il doit y avoir une altération dans ce chiffre et dans cette dénomination : outre que 300 drachmes étaient une assez médiocre offrande, on comprendrait difficilement que l'on eût appliqué une somme aussi insignifiante à la construction de trirèmes. D'un autre côté, comme le texte syriaque parle de 3,300 didrachmes, il me paraît naturel d'admettre, 1° qu'il s'agit bien de didrachmes, puisque deux versions contre une adoptent cette désignation; 2° que le chiffre réel doit être 3300, bien que deux des trois versions n'offrent que le chiffre 300; mais j'ai tout à l'heure fait suffisamment comprendre que Jason n'aurait eu garde d'envoyer une somme plus que médiocre, avec le dessein bien arrêté qu'il avait formé de capter les faveurs royales, même au prix d'un sacrilége. Si comme je le crois il s'agissait de demi-sicles offrant les types religieux de la verge fleurie d'Aaron, et du vase destiné à l'offrande du vin, on comprend que les envoyés de Jason aient cédé à un reste de scrupule, et qu'ils aient prié Séleucus d'employer ces pièces, pour ainsi dire consacrées, à autre chose qu'à un sacrifice en l'honneur d'Hercule. Je ne prétends pas exagérer la valeur de ce fait, que j'invoque en faveur de l'attribution des demi-sicles connus au pontificat de Yaddous, c'est-à-dire au temps qui a suivi le passage d'Alexandre; mais si je n'insiste pas sur ce point, c'est que l'intervention de cet argument me paraît superflue. Nous avons, en effet, bien assez d'autres raisons d'adopter cette classification, en ne tenant absolument compte que du style, de la taille, de la fabrique et du poids de ces belles monnaies.

Voyons maintenant si, outre l'époque du pontificat de Yaddous et jusqu'à la délivrance de Jérusalem par Judas Machabée, il se rencontre une seule période pendant laquelle le peuple juif ait pu jouir de l'autonomie; s'il n'en existe pas, il deviendra certain que les pièces évidemment plus anciennes que la dynastie Asmonéenne doivent être attribuées au temps de l'autonomie octroyée par Alexandre le Grand à son passage à Jérusalem.

Lorsque Yaddous mourut (à une époque voisine de la mort du conquérant macédonien), il eut pour successeur son frère Onias, sous le pontificat duquel, et presque aussitôt après sa consécration, Ptolémée Soter, fils de Lagus, s'empara de la Judée, pénétra frauduleusement dans Jérusalem, et transporta en Égypte un très-grand nombre de Juifs. Ce prince régna pendant près de quarante ans, et Jérusalem ne cessa d'être sous son autorité. Après Soter, Ptolémée Philadelphe occupa le trône d'Égypte pendant trente-neuf ans, et ce fut lui qui fit venir de Jérusalem soixante et dix docteurs capables de lui donner en grec la version des livres saints. Cette version des Septante fut faite en l'année 284 avant l'ère chrétienne, et à cette époque le grand prêtre se nommait Éléazar. Il était frère et successeur de Simon le Juste, fils d'Onias, frère de Yaddous.

Antiochus III dit le Grand était monté en 223 sur le trône de Syrie. Il fit activement la guerre, pendant de longues années, à Ptolémée Philopator, et alors Jérusalem, ainsi placée entre l'enclume et le marteau, suivit la fortune de la Judée, qui fut conquise par le roi de Syrie, et enlevée au roi d'Égypte vaincu. Philopator étant mort en 204, son fils Ptolémée Épiphane recommença la guerre, et l'armée égyp-

tienne sous les ordres de Scopas parvint à reprendre la Judée et à pousser une pointe jusqu'aux sources du Jourdain. Là Scopas rencontra l'armée d'Antiochus, qui lui fit subir une effroyable défaite. A cette nouvelle, les Juifs se soumirent d'eux-mêmes au roi de Syrie, et ils l'aidèrent à faire le siége de la citadelle de Jérusalem, dans laquelle une garnison égyptienne s'était enfermée. Antiochus, pour reconnaître les bons services des Juifs, s'empressa de leur accorder quelques immunités, mais rien de plus.

Presque aussitôt les deux rois firent la paix; Ptolémée Épiphane épousa Cléopâtre, fille d'Antiochus, et cette princesse lui apporta en dot la Cœlésyrie, la Samarie, la Judée et la Phénicie. Jérusalem changea donc encore de maître, ou plutôt elle eut deux maîtres, puisque le tribut était partagé entre les deux rois alliés.

Revenons à l'ordre de succession des grands prêtres. Éléazar avait eu pour successeur dans le pontificat son neveu Onias, fils de Simon le Juste. Celui-ci, qui était d'humeur avare et sordide, ayant refusé de payer le tribut annuel à l'Égypte, Ptolémée Évergète, frère de Philopator, le menaça de morceler la Judée et d'y envoyer une colonie militaire. Le grand prêtre Onias était disposé à ne pas tenir compte de ces menaces, lorsque Josèphe, fils de Tobie et neveu du pontife, alla trouver le roi d'Égypte et obtint de lui la mission de faire rentrer légalement les tributs. Pendant vingt-deux années consécutives, ce Josèphe fut le percepteur des impôts dus à l'Égypte par la Judée, la Syrie, la Phénicie et la Samarie. Onias en mourant laissa le pontificat à son fils Simon, qui eut à son tour pour successeur son fils Onias.

A Antiochus III, le Grand, succéda son fils Séleucus IV

Philopator, que son frère Antiochus IV Épiphane remplaça sur le trône. De son côté, Ptolémée Épiphane, en mourant en 181, laissa deux jeunes fils, Ptolémée Philométor et Ptolémée Physcon ou Évergète II.

Pendant toute cette période il n'y avait pas eu un seul jour de liberté pour les Juifs ni pour Jérusalem; et à la mort de Ptolémée Épiphane, Antiochus Épiphane devint en peu de temps l'unique arbitre de la Judée.

Le grand prêtre Onias, fils de Simon, étant mort, son frère Josué lui succéda, et nous avons vu plus haut qu'il ne tarda pas à attirer sur lui la colère du roi, qui le dépouilla du souverain pontificat, pour le donner à son frère Onias surnommé Ménélas. Le nouveau pontife ayant eu de violents démêlés avec son frère Josué (Jason), la population de Jérusalem se partagea entre les deux frères; des troubles eurent lieu, et Ménélas et ses adhérents se virent obligés d'aller chercher un refuge auprès d'Antiochus. Ils déclarèrent au roi que leur volonté était de renoncer aux mœurs judaïques et de vivre dorénavant à la grecque; ils le supplièrent donc de leur permettre d'élever à Jérusalem un gymnase, dans lequel les jeunes gens recevraient une éducation grecque; ayant obtenu cette autorisation, ils se décidèrent même à abolir la pratique de la circoncision. Ce fut à cette même époque qu'Antiochus Épiphane chercha à enlever l'Égypte aux deux jeunes fils de Ptolémée Épiphane. Déjà il avait envahi leur royaume presque entier, lorsque les Romains lui enjoignirent de se retirer et de se bien garder de renouveler une pareille tentative. Antiochus n'attendit pas une seconde injonction de cette nature, et se hâta d'évacuer l'Égypte; mais en en sortant il fondit sur la Judée, entra sans coup férir dans Jérusalem, la brûla en partie

massacra ou bannit les habitants, et pilla les trésors du temple; puis il s'en retourna à Antioche. Cet événement eut lieu l'an 143 de l'ère des Séleucides, c'est-à-dire l'an 170 avant J. C.

Deux ans après, le 25 du mois judaïque de *khasleu* (*apellæus* des Macédoniens) de l'an 145 des Séleucides (168 avant J. C.), Antiochus ramena son armée à Jérusalem, résolu de consommer la ruine de cette malheureuse ville. La population fut en partie massacrée, en partie condamnée à l'esclavage; le temple fut complétement pillé, et la statue de Jupiter Olympien fut placée dans le Saint des saints. Enfin la citadelle de Jérusalem fut occupée par une forte garnison syrienne. Ce fut vers cette même époque que les Samaritains, qui ne se prétendaient enfants d'Abraham que lorsque les affaires des Juifs étaient dans un état prospère, demandèrent au roi l'autorisation de renoncer à leur ancien culte, d'adopter celui des Grecs et de consacrer leur temple du mont Garizim à Jupiter Hellénique. Cette grâce leur fut accordée le 12 d'*hecatombæon* de l'an 146 de l'ère des Séleucides (167 av. J. C.).

Nous sommes arrivés au moment où l'héroïsme des Asmonéens va reconquérir la liberté judaïque. Je le demande maintenant : dans toute la période comprise entre le pontificat de Yaddous, c'est-à-dire entre la fin du règne d'Alexandre le Grand et la profanation du temple consommée par Antiochus Épiphane, en 168 av. J. C., y a-t-il une seule époque à laquelle la nation juive ait pu exercer les droits de l'autonomie? Je ne le pense pas, et il paraît certain que de l'année 323, date de la mort d'Alexandre, à l'année 164, dans laquelle fut célébrée la purification du temple par Judas Machabée, c'est-à-dire pendant un laps de temps de cent

soixante années environ, il ne fut frappé de monnaies juives ni à Jérusalem, ni ailleurs.

Nous allons maintenant passer à l'étude des monnaies frappées par les princes Asmonéens, et nous verrons que leur style et leur fabrique, si radicalement différents de ce que nous présente le groupe des sicles du pontife Yaddous, justifient pleinement la théorie qui place cent soixante ans environ entre l'émission de ces deux séries monétaires.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

MONNAIES DES PRINCES ASMONÉENS.

Ici nous devons procéder d'une manière différente, puisqu'il s'agit de vrais dynastes, dont les monnaies ne sont pas d'attribution douteuse. Nous commencerons donc par résumer le plus brièvement possible l'histoire de Mathatias et de sa descendance; puis, lorsque nous aurons rédigé la liste des princes dont la numismatique judaïque peut nous rappeler les noms, nous passerons à la description des monnaies elles-mêmes.

MATHATIAS, 169 à 167.

Mathatias, fils de Jean, fils de Simon, fils d'Asmonée, était prêtre de la famille de Ioarib (l'une des vingt-quatre familles sacerdotales) et descendait du grand prêtre Phinéas

(*Mach.*, I, II, v. 1 et 54). Il avait cinq fils : Jean surnommé Gaddis, Simon Thasi, Judas Machabée, Éléazar Abaron et Jonathas Apphus (1). (*Mach.*, I, II, v. 2, 3, 4, 5.)

Mathatias s'était retiré avec ses enfants à Modin ou Modim, petite ville bâtie au sommet d'une colline, et de laquelle il était originaire (2).

Le roi Antiochus, à l'instigation des habitants de Ptolémaïs, avait publié un décret qui enjoignait aux populations des villes de suivre l'exemple de celle de Jérusalem. Un officier vint donc à Modim pour forcer les habitants de sacrifier aux dieux des Grecs ; Mathatias, comme le plus considérable d'entre eux, fut sommé de s'approcher le premier de l'autel, et il s'y refusa de la manière la plus énergique. Un des Juifs de Modim s'étant alors disposé à obéir, Mathatias se jeta sur lui et le tua de sa main. Il tua de même l'émissaire d'Antiochus (3) avec ses satellites, et renversa l'autel.

Pour Mathatias, il n'y avait plus dès lors à reculer. Il parcourut la ville en criant : Que tous ceux qui tiennent à la loi, et qui veulent rester fermes dans l'alliance avec le Seigneur, me suivent ! Et il alla se réfugier avec ses fils dans le désert, où tous les Juifs fidèles à la foi de leurs pères allèrent les rejoindre. Ils furent bientôt réunis au nombre de 6,000.

Des troupes furent immédiatement envoyées contre les insurgés, et leur chef ayant eu la prudence d'attaquer un parti d'entre eux le jour du sabbat, les malheureux aimèrent

(1) Josèphe donne aux surnoms des cinq fils de Mathatias les formes Gaddis, Matthis Maccabée, Auron et Aphous (*Ant. jud.*, XII, VI, 1).

(2) Modim est remplacé de nos jours par le village de Souba. Il est à quatre lieues environ de Jérusalem, et vers l'occident.

(3) Josèphe nous a conservé le nom de cet officier : il s'appelait Apellès.

mieux se laisser égorger sans résistance que de manquer à l'observation de la loi du repos. 1,000 personnes périrent dans cette première rencontre. A cette nouvelle, Mathatias et ses fils prirent, et firent accepter par leurs adhérents, la décision de combattre contre les ennemis de la loi judaïque, même le jour du sabbat. Bientôt la troupe de Mathatias se grossit de façon à devenir une petite armée, et les Juifs apostats, c'est-à-dire ceux qui avaient subi le joug et le culte des étrangers, furent les premiers punis. Partout où il dirigeait ses expéditions, Mathatias renversait les autels des idoles et faisait circoncire les enfants pour lesquels on avait négligé l'application du précepte. Pendant plus d'un an, Mathatias lui-même fut l'âme de toutes les entreprises des insurgés; puis, sentant sa fin approcher, il rassembla ses fils et les conjura de continuer l'œuvre de régénération qu'il avait commencée. « Vous voyez votre frère Simon, leur dit-il, je sais qu'il est homme de bon conseil; écoutez-le toujours, et qu'il vous tienne lieu de père. Judas Machabée s'est montré fort et vaillant dans sa jeunesse: qu'il soit votre général, et que ce soit lui qui conduise le peuple à la guerre. Vengez votre nation de ses ennemis; rendez-leur le mal qu'ils vous ont fait, et soyez toujours obéissants aux préceptes de la loi. » Après avoir prononcé ces paroles, Mathatias bénit ses enfants et rendit le dernier soupir. Sa mort eut lieu dans l'année 146 de l'ère des Séleucides (167 av. J. C.). Ses fils l'enterrèrent à Modim dans le sépulcre de ses pères (*Mach.*, I. II).

JUDAS MACHABÉE, 167 à 161.

On n'est pas d'accord sur l'origine du surnom de Judas: l'opinion la plus répandue est qu'il reçut ce nom en mémoire de la devise qu'il avait adoptée pour son drapeau, devise qui était, dit-on, composée des cinq lettres hébraïques correspondantes aux lettres M, C, B, E, I, et qui sont les initiales de cette sentence de l'Exode (XV, 11):

מי־כמכה ב־אלם יהוה

Qui est comme toi parmi les puissants, ô Jéhovah?

Quoi qu'il en soit de l'origine de ce nom, Judas Machabée, aussitôt après la mort de Mathatias, prit le commandement des Juifs insurgés et continua de tenir la campagne contre les ennemis de la loi de Moïse. Apollonius, préfet de Samarie, marcha le premier contre les insurgés à la tête d'une puissante armée. Judas ne l'attendit pas, mais courut au-devant de lui et défit son armée. Apollonius ayant été tué dans le combat, Judas prit l'épée de ce capitaine et n'en employa jamais plus d'autre.

Après la défaite d'Apollonius, Séron marcha contre les Juifs à la tête de l'armée de Syrie. Il vint camper près de Béthoron, et Judas n'hésita pas à courir au-devant de ce nouvel ennemi; son armée était très-faible, mais cette considération ne put l'arrêter. Il attaqua Séron, le mit en fuite et le pour-

suivit longtemps l'épée dans les reins. Séron et 800 des siens périrent dans cette affaire.

Lorsque Antiochus apprit le double échec que ses généraux venaient d'essuyer en Judée, il entra en fureur, et n'aspira plus qu'à venger l'honneur de ses armes. Il leva en hâte de nombreuses troupes; mais, l'argent lui manquant, il se décida à courir d'abord en Perse pour chercher des ressources dans le pillage des trésors sacrés. Lysias fut laissé à la tête du gouvernement de tout le pays compris entre l'Euphrate et le fleuve d'Égypte, et la tutelle du jeune Antiochus, fils du roi, lui fut en même temps confiée. L'ordre qu'avait reçu en même temps Lysias était d'exterminer le peuple d'Israël, de raser Jérusalem et d'implanter dans la Judée des colonies étrangères. L'an 147 de l'ère des Séleucides (165 av. J. C.), Antiochus Épiphane sortit d'Antioche et passa l'Euphrate. En même temps, Lysias envoyait en Judée Ptolémée, fils de Dorymènes, Nicanor et Gorgias, à la tête de 40,000 fantassins et de 7,000 cavaliers. Ils vinrent camper dans la plaine de Judée, auprès d'Emmaüs, pendant que, de leur côté, les Juifs, qui s'étaient assemblés à Maspha, portèrent leur camp au midi d'Emmaüs.

Pendant la nuit, Gorgias avec 5,000 fantassins et 1,000 cavaliers était sorti secrètement de son camp, pour surprendre les Juifs dans le leur. Judas, qui avait eu la même pensée, avait laissé ses tentes désertes, et Gorgias n'y trouva plus personne; tandis que les Juifs fondirent à l'improviste sur le camp d'Emmaüs, où était le gros de l'armée, et jetèrent la terreur dans ses rangs. 3,000 hommes restèrent sur la place, et le reste fut poursuivi avec acharnement jusque dans l'Idumée et jusqu'à Azot et Jamnia. Gorgias, en revenant sur ses

pas, reconnut ce qui s'était passé, et vit que tout était perdu; il prit donc honteusement la fuite sans combattre, et le camp des Syriens fut mis au pillage.

L'année suivante, Lysias, à la tête d'une armée de 60,000 fantassins et de 5,000 cavaliers, ouvrit une nouvelle campagne contre les Juifs et vint camper à Béthoron. Judas Machabée, qui n'avait que 10,000 combattants sous ses ordres, vint encore attaquer les Syriens, leur tua 5,000 hommes et les mit en fuite. Lysias se hâta de retourner à Antioche.

Ce fut après cette éclatante victoire que Judas revint à Jérusalem et procéda à la purification du temple. Trois ans, jour pour jour, après la profanation, le service divin fut rétabli à Jérusalem, c'est-à-dire que le premier sacrifice expiatoire fut offert le 25 du neuvième mois, nommé *khasleu* (ou *apellæus*) de l'an 148 des Séleucides (165 av. J. C.). L'autel des holocaustes, qui avait été souillé, fut détruit. Il était bâti en pierres, et Judas en fit construire un semblable en blocs bruts, suivant les préceptes de la loi.

Les sacrifices solennels durèrent huit jours entiers, et Judas institua une fête annuelle commémorative qui devait durer huit jours et se célébrer à partir du 25 du mois de *khasleu*.

Pendant que la cérémonie avait lieu, les Juifs commencèrent le siége de la citadelle qui avait été bâtie par l'ennemi dans la ville basse, et, d'un autre côté, Judas fit fortifier le mont Sion et la place de Bethsour.

Après ce mémorable événement, Judas se mit en campagne contre les Iduméens de l'Idumée proprement dite et de l'Acrabatène. Après les avoir vaincus, il alla porter la guerre avec succès chez les Ammonites. Les Juifs qui habitaient la

Galilée et le pays de Galaad ayant alors demandé des secours à leurs frères de Jérusalem, Judas envoya Simon en Galilée et marcha en personne sur le pays de Galaad. La Judée avait été laissée entre les mains de deux chefs, Josèphe, fils de Zacharie, et Azarias, auxquels Judas Machabée défendit expressément de rien entreprendre pendant son absence. Simon, à la tête de trois mille hommes, battit les ennemis, qu'il poursuivit jusqu'aux portes de Ptolémaïs. De son côté, Judas, ayant passé le Jourdain, rencontra l'armée syrienne commandée par Timothée, et la mit en fuite après lui avoir tué huit mille hommes. Timothée alla rallier ce qui lui restait de troupes au delà du torrent de Yabok.

Judas vainqueur, après avoir traversé le Jourdain, près de Bethsour, reprit le chemin de Jérusalem, où il vint offrir à l'Éternel des sacrifices d'actions de grâces, pour les succès qu'il avait accordés à ses armes. Josèphe, frère de Zacharie, et Azarias, entraînés par trop de zèle, et voulant s'illustrer aussi par des exploits, oublièrent, pendant l'absence de Judas, les ordres qu'il leur avait laissés, et firent une tentative désastreuse contre la place de Jamnia, dans laquelle était enfermé Gorgias; ils perdirent deux mille hommes et furent obligés de battre en retraite. Pour compenser cet échec, Judas recommença la guerre contre les Iduméens, et leur prit de vive force la ville d'Hébron. Après cet exploit, il marcha sur la Samarie, et revint de là à Azot, qu'il prit et dont il brûla les idoles après avoir renversé leurs autels.

Nous avons vu qu'Antiochus Épiphane s'était dirigé sur la Perse : la ville dont il voulait piller le temple était Élymaïs, disent le premier livre des *Machabées* et Josèphe; Persépolis, dit le second livre des *Machabées* (ch. IX, 2). Repoussé par

la population en armes, Antiochus fut obligé de se retirer vers Babylone. Chemin faisant, il apprit les désastres de ses généraux en Judée, et sa fureur ne connaissant plus de bornes, il se mit précipitamment en route, le blasphème et la menace à la bouche. A peine parti, il fut pris d'un mal horrible; il fit du haut de son char une chute dont il se releva brisé, et il mourut enfin dans des douleurs atroces, après avoir reconnu qu'il périssait victime de la colère du Dieu des Juifs, et après avoir fait de vaines promesses à ce Dieu terrible, pour essayer de l'apaiser. Antiochus Épiphane mourut l'an 149 des Séleucides (164 av. J. C.), en instituant Philippe, son ami, régent de son royaume pendant la minorité de son fils; mais Lysias mit la couronne sur la tête du jeune Antiochus, fils d'Épiphane, en lui donnant le surnom d'Eupator.

La citadelle de Jérusalem avait résisté jusqu'alors à tous les efforts des Juifs. Judas, en l'an 150 (163 av. J. C.), rassembla le peuple et activa le siége de la place. Quelques-uns de ceux qui y étaient enfermés, ayant réussi à en franchir les murailles, coururent demander du secours à Antiochus Eupator, qui envoya immédiatement en Judée une armée de cent mille fantassins, de trente mille cavaliers et de trente-deux éléphants. L'ennemi, en longeant la côte, gagna l'Idumée et vint mettre le siége devant Bethsour. Judas alors, levant le siége de la citadelle de Jérusalem, courut au-devant de l'ennemi et vint camper à Bethzacharia, village situé à l'entrée de défilés, à soixante-dix stades de l'ennemi. Une bataille eut lieu, dans laquelle les Juifs, pour la première fois, furent battus par les Syriens: c'est dans cette journée qu'Éléazar, frère de Judas Machabée, se glissa sous le plus terrible des éléphants, et l'éventra en périssant lui-même sous le poids de ce colosse

qui l'écrasa dans sa chute. Les Juifs furent mis en fuite, et Judas alla s'enfermer dans Jérusalem. Aussitôt après, la garnison de Bethsour capitula, et Antiochus marcha sur Jérusalem. Bientôt il fut maître de la ville; restait le temple, dont il commença le siége, et qui fut promptement réduit aux abois par la famine. C'en était fait de la liberté des Juifs, lorsque Lysias apprit que Philippe, le régent choisi par Antiochus Épiphane pour gouverner son fils, revenait de Perse à la tête d'une armée et réclamait pour lui l'administration du royaume. Lysias, pour conjurer l'orage qui menaçait sa fortune, conseilla au jeune roi de traiter avec les Juifs, de s'en faire des amis et de courir à marches forcées vers sa capitale. Antiochus écouta favorablement ce conseil, et la paix offerte aux Juifs fut acceptée par eux. Antiochus, introduit dans la place sur la foi du traité qu'il avait proposé lui-même, viola sur-le-champ sa parole; il fit démanteler la forteresse du mont Sion et l'enceinte du temple, puis il partit pour Antioche, où s'était déjà retranché Philippe, qu'il combattit et qu'il fit périr après l'avoir renversé. Il avait emmené avec lui le grand prêtre Onias, qui avait pris le surnom de Ménélas. Lysias conseilla au roi de se débarrasser de cet homme, s'il voulait que la Judée restât tranquille, et Antiochus envoya Ménélas à Bérœa, où il le fit mettre à mort.

Après ce Ménélas, le pontificat fut donné à Iakimus, qui prit le surnom d'Alcimus. Ce fut alors que le fils du dernier grand prêtre, du nom d'Onias, voyant qu'après la mort de son oncle, le pontificat, qui lui revenait par droit d'héritage, était donné à Alcimus, s'enfuit en Égypte et obtint de Ptolémée la permission de construire, dans la province d'Hélio-

polis, un temple semblable à celui de Jérusalem, et dont il serait le grand prêtre.

En l'an 151 de l'ère des Séleucides (162 av. J. C.), Démétrius, fils de Séleucus, qui vivait à Rome dans la retraite, était parvenu à réunir un petit nombre de partisans, à la tête desquels il se mit pour aller conquérir la couronne de son père. La première ville dont il prit possession fut Tripoli; là il eut bientôt réuni assez d'adhérents pour voir une véritable armée sous ses ordres, et, en très-peu de temps, il fut maître d'Antioche. Antiochus Eupator et Lysias étant tombés entre ses mains, Démétrius refusa de les voir et les fit mettre à mort, sans les entendre. Le malheureux Antiochus n'avait régné que deux ans.

Dès que Démétrius fut remonté sur son trône, il vit venir à lui les Juifs infidèles, à la tête desquels était un certain Alcimus ou Iakimus, qui était de la race d'Aaron et qui aspirait au souverain pontificat. Tous accusèrent hautement de lèse-majesté Judas, ses frères et tous leurs adhérents. Démétrius, furieux, s'empressa d'envoyer en Judée Bacchides, préfet de la Mésopotamie, avec l'ordre de s'emparer de Judas Machabée et de tous les siens et de les faire périr. En même temps, il donna le pontificat à Alcimus, qui partit d'Antioche avec Bacchides. Celui-ci, croyant que par la ruse il arriverait plus aisément à ses fins, se servit d'Alcimus pour entamer des négociations avec les Juifs. Le sang qui coulait dans les veines de cet intrigant devait inspirer de la confiance à ses compatriotes, et peut-être Judas lui-même se livrerait-il sans défiance. Cette machination infâme ne réussit pourtant qu'en partie. Un grand nombre de hauts personnages de la nation, se fiant à la foi jurée par un descendant

d'Aaron, vinrent au-devant de Bacchides, qui fit arrêter et égorger incontinent soixante d'entre eux. Aussitôt après il marcha sur Jérusalem, y installa Alcimus, entre les mains duquel il remit l'administration de tout le pays; puis il lui laissa des troupes et s'en retourna à Antioche.

Alcimus fit d'abord tous ses efforts pour se concilier l'affection des Juifs; mais ces efforts furent inutiles. Judas Machabée venait de relever victorieusement l'étendard de l'insurrection. Alcimus s'empressa de faire mettre à mort ceux des partisans de Judas dont il put s'emparer; Judas en fit autant pour les partisans d'Alcimus, qui, voyant qu'il n'était pas le plus fort, se décida à recourir de nouveau à la protection de Démétrius. Il quitta donc Jérusalem en hâte et se rendit auprès du roi, qui, sur sa prière, envoya en Judée Nicanor, l'un de ses principaux officiers, avec mission d'exterminer les adhérents de Machabée.

Nicanor se rendit à Jérusalem, et, voulant s'emparer de Judas et de ses frères par surprise, il les fit mander, sous le prétexte de conférer de la paix. Les premières entrevues furent amicales; mais bientôt Judas, ayant deviné les projets de Nicanor, refusa de s'exposer plus longtemps aux coups de sa perfidie. Alors Nicanor marcha ouvertement contre les Juifs. Une bataille eut lieu près de Capharsalama; les Syriens y perdirent cinq mille hommes, s'enfuirent et coururent se réfugier dans la citadelle de Jérusalem, nommée Cité de David, et qui n'était pas sur la montagne de Sion, mais bien dans la ville basse (*Ant. jud.*, XII, V, 3). Nicanor, étant alors monté sur le sommet de Sion, somma les prêtres de remettre Judas entre ses mains, et jura que, s'il n'était pas bientôt obéi, il brûlerait le temple, dès qu'il en aurait fini

avec les traîtres. Il sortit ensuite de Jérusalem et se rendit à Béthoron, où l'armée de Syrie vint le joindre. Judas alla, de son côté, camper avec trois mille hommes, près d'Adarsa ou Adasa, village situé à trente stades de Béthoron. La bataille s'engagea le 13 du mois d'*adar* (*dystros* des Macédoniens), et Nicanor fut tué le premier. Ses troupes, le voyant mort, jetèrent leurs armes et prirent la fuite. Il en resta neuf mille sur le carreau. Le cadavre de Nicanor fut mutilé, sa tête fut accrochée au sommet des murailles d'enceinte du temple, et son bras droit fut suspendu devant le temple même.

La puissance romaine commençait alors à être redoutée jusqu'aux extrémités du monde, et Judas crut ne pouvoir mieux faire que de solliciter l'alliance et la protection de ce peuple illustre. Une députation, composée d'Eupolénus, fils de Jean, et de Jean, fils d'Éléazar, fut donc envoyée au sénat, pour réclamer l'alliance et l'amitié des Romains; elle rapporta un rescrit gravé sur des tablettes d'airain, contenant le traité d'alliance offensive et défensive conclu entre les Romains et les Juifs, et la mention de la lettre écrite par le sénat à Démétrius, lettre qui menaçait ce monarque de la guerre par terre et par mer, si les Juifs se plaignaient encore de lui à leurs amis les Romains.

Cependant Démétrius, ayant appris la défaite et la mort de Nicanor, renvoya vers la Judée Bacchides, à la tête d'une nouvelle armée. Alcimus, dit le livre des Machabées, accompagnait le général syrien; les grottes fortifiées d'Arbèles furent assiégées et prises d'abord, et le premier mois de l'an 152 des Séleucides (161 av. J. C.), l'armée s'approcha de Jérusalem. Vingt mille fantassins et deux mille cavaliers arrivèrent à Béréa (*Bereoth*, *El-bireh*). Judas était campé à Laïsa (peut-être

Lesem près Bethel) avec trois mille hommes, que la terreur réduisit aussitôt à huit cents soldats seulement. Ceux-ci étaient d'avis de refuser le combat; mais Judas n'y voulut pas consentir : Dieu nous garde de fuir devant les ennemis, leur dit-il; si notre heure est arrivée, mourons courageusement pour nos frères, et ne souillons pas notre gloire par une lâcheté. Peu d'instants après, l'affaire s'engagea; elle dura depuis le matin jusqu'au soir. Judas, avec les plus vaillants de ses compagnons, rompit l'aile droite de Bacchides et la poursuivit jusque sur les hauteurs d'Azot (1); l'aile gauche, de son côté, se mit à la poursuite de Judas, qui, pris ainsi entre deux feux, périt les armes à la main, avec la plupart de ses soldats.

Suivant Josèphe, Alcimus était mort de maladie trois ans auparavant, et le peuple juif avait unanimement acclamé Judas Machabée souverain pontife; de sorte que ce héros mourut après avoir été trois ans investi du souverain pontificat. Ses frères Jonathan et Simon relevèrent pieusement son corps, qu'ils allèrent déposer à Modim dans le sépulcre de ses ancêtres. La mort de Judas Machabée eut lieu dans l'année 161 avant l'ère chrétienne. Le récit de Josèphe est certainement inexact, puisque Alcimus vivait encore lorsque Jonathan eut été reconnu prince des Juifs; très-probablement donc le pontificat fut conféré par le peuple à Judas Machabée, du vivant d'Alcimus, et parce que les Juifs ne voulaient plus reconnaître celui-ci pour leur grand prêtre.

(1) Josèphe dit, jusqu'au mont Aza.

JONATHAN, 161 à 143.

Le deuil des Juifs fut grand, à la nouvelle de la mort de Judas Machabée, et les méchants relevèrent incontinent la tête dans toute la terre d'Israël. Une grande famine vint encore aggraver les maux de la Judée, qui se soumit tout entière à Bacchides. Celui-ci combla de faveurs les hommes impies qui s'étaient montrés dociles au joug syrien; le gouvernement de tout le pays leur fut donné, et les amis de Judas furent partout pourchassés. Ce fut alors que ceux qui avaient échappé aux persécutions s'assemblèrent et choisirent Jonathan pour prince, en le suppliant de se mettre à leur tête et de les conduire contre Bacchides et contre tous les autres ennemis de la nation juive. Jonathan accepta cette sainte mission et fut ainsi reconnu prince des Juifs. Bacchides, furieux en apprenant cette nouvelle insurrection, voulut l'étouffer en faisant assassiner Jonathan; mais celui-ci, avec Simon son frère, se réfugia dans le désert de Thécoa, et alla s'établir sur les bords du lac Asphar : probablement ce nom a été introduit dans le texte sacré à la place du nom *Asphaltite;* mais ce qui est certain, c'est que cette substitution est fort ancienne, puisque Josèphe, qui sans doute avait entre les mains le livre des Machabées, mentionne pareillement le lac Asphar. Jonathan envoya son frère Jean pour demander des secours aux Nabathéens; mais les habitants de Médaba l'assaillirent au passage et le tuèrent. Bientôt après les assassins furent punis de leur méfait. Sur ces entrefaites, Bacchides partit de Jérusalem pour aller disperser le parti de Jonathan, et il vint le

chercher jusque sur les bords du Jourdain. Les deux armées furent en présence le jour du sabbat; les Juifs hésitaient à accepter la bataille : « Nous avons l'ennemi en tête, leur dit Jonathan, et, derrière nous, le Jourdain et les marais qu'il traverse; il ne nous reste pas de moyen d'échapper; implorez donc le ciel, afin que nous soyons tirés des mains de nos ennemis! » Aussitôt le combat s'engagea. Dans l'action, Bacchides faillit périr de la main même de Jonathan, et il ne se sauva qu'en reculant. Après de vains efforts qui coûtèrent la vie à mille soldats de Bacchides, Jonathan et ses compagnons se jetèrent dans le fleuve, qu'ils traversèrent à la nage, et le général syrien, renonçant à les poursuivre, s'en retourna à Jérusalem. Il fit alors fortifier Bethsour, Gazara, Jéricho, Emmaüs, Béthoron, Béthel, Thamhata, Phara et Thopo, et mit de fortes garnisons dans ces différentes places. Il prit pour otages les enfants des grands de la nation, et les tint enfermés dans la citadelle de Jérusalem.

Dans l'année 153 des Séleucides (160 av. J. C.), Alcimus, qui avait probablement été réintégré dans le souverain pontificat, ordonna de démolir l'enceinte du temple et fit commencer cette œuvre de destruction. Mais aussitôt Dieu le frappa. Une attaque de paralysie l'ayant privé de l'usage de ses membres, et même de la parole, il ne tarda pas à expirer dans les plus vives douleurs. Bacchides, après la mort d'Alcimus, quitta la Judée et retourna à Antioche, vers le roi.

Pendant deux années le pays fut tranquille; mais, au bout de ce temps (158 av. J. C.), les ennemis des Machabées conspirèrent de nouveau la perte de Jonathan, et allèrent trouver Bacchides, pour l'engager à rentrer dans la Judée. Bacchides partit à la tête d'une armée, en pressant à l'avance les affidés

qu'il avait dans le pays, de s'emparer de la personne de Jonathan. Mais celui-ci, averti de ce complot, se saisit de cinquante des principaux personnages qui y avaient trempé et les fit mettre à mort. Il se retira ensuite à Bethbessen, dit le livre des *Machabées*, Beth-Basi, dit le texte grec, et Beth-Alaga, dit Josèphe. Cette place est au désert, et Jonathan, qui en releva les murs, en fit une place forte. Très-probablement, il s'agit de Beit-Adjlah, qui est dans le désert de Jéricho et près de la rive du Jourdain. Bacchides alla l'y assiéger; mais une nuit Jonathan, laissant son frère Simon dans la place, fondit à l'improviste sur les derrières du camp ennemi; Simon fit en même temps une sortie, brûla les machines de siége, et Bacchides, pris entre deux feux, essuya de très-grandes pertes. Alors sa colère se tourna contre ceux qui l'avaient entraîné dans cette fatale expédition, et il en fit arrêter et mettre à mort un certain nombre. Jonathan, profitant sur-le-champ de ces nouvelles dispositions du général syrien, lui fit demander la paix, en lui offrant de lui rendre tous les prisonniers qui étaient entre ses mains. Bacchides accepta avec empressement, jura que de sa vie il ne porterait plus les armes contre Jonathan, et lui rendit, de son côté, tous les prisonniers qu'il avait faits. Ainsi la guerre s'éteignit dans la terre d'Israël, et Jonathan alla habiter Makhmas, où il exerça la souveraine judicature sur toute la nation juive.

L'an 160 de l'ère des Séleucides (153 av. J. C.), Alexandre Bala, fils d'Antiochus Épiphane (1), s'empara de Ptolémaïs

(1) Le livre des Machabées et Josèphe sont d'accord pour donner à Alexandre le nom de fils d'Antiochus.

par la trahison de la garnison syrienne que Démétrius avait placée dans cette ville, et prit le titre de roi. Aussitôt Démétrius se prépara à combattre son adversaire, et il écrivit à Jonathan, pour lui demander son alliance offensive et défensive. Démétrius, dans sa lettre, donnait plein pouvoir à Jonathan pour lever une armée respectable. Il ordonnait de plus que les otages enfermés dans la forteresse de Jérusalem lui fussent remis. Jonathan courut à Jérusalem, lut aux chefs réunis la lettre qu'il avait reçue de Démétrius, se fit remettre les otages, et fixa sa résidence à Jérusalem même, qu'il releva de ses ruines, en faisant entourer toute la montagne de Sion de murailles solides; ce qui prouve bien que la citadelle occupée par les Syriens n'était pas sur cette montagne.

Les Syriens, effrayés, jugèrent peu prudent de rester plus longtemps en Judée : tous quittèrent leur poste et s'enfuirent en Syrie. La place de Bethsour tint seule bon contre Jonathan, parce qu'elle était aux mains de Juifs renégats. De son côté, Alexandre, apprenant la tentative faite par Démétrius pour attacher Jonathan à son parti, comprit tout l'intérêt qu'il y avait pour lui à gagner l'affection d'un allié tel que le prince des Juifs. Il lui écrivit donc une lettre dans laquelle il lui conférait le souverain pontificat; cette lettre accompagnait le manteau de pourpre et la couronne d'or que le roi Alexandre envoyait à celui qu'il appelait son *frère* et son *ami*. Jonathan n'hésita pas à accepter les offres d'Alexandre et à rejeter celles de Démétrius, qu'il avait trouvé jusqu'alors son plus cruel ennemi. Le septième mois de l'an 160 (153 av. J. C.), Jonathan revêtit la robe sainte des grands prêtres, pour célébrer la fête solennelle des Tabernacles.

Depuis la mort de Judas Machabée, personne n'avait exercé le souverain pontificat à Jérusalem.

Démétrius fit une nouvelle tentative pour détacher Jonathan du parti d'Alexandre Bala; mais il n'y put parvenir, bien qu'il offrît de rendre aux Juifs la citadelle de Jérusalem, et qu'il leur fît de magnifiques promesses, qui ne furent pas regardées comme sincères. Quelques mois plus tard, les armées de Démétrius et d'Alexandre livraient bataille, et le premier périssait dans la mêlée, laissant le trône à son rival (151 av. J. C.).

Aussitôt maître du royaume, Alexandre écrivit à Ptolémée Philométor, pour lui demander la main de sa fille. Le roi d'Égypte accueillit avec joie la demande du roi de Syrie, et lui donna rendez-vous à Ptolémaïs, pour la célébration de son mariage avec sa fille Cléopâtre. Cette union fut contractée en l'an 162 des Séleucides (151 av. J. C.). Alexandre invita Jonathan à assister aux fêtes magnifiques de son mariage, et le prince juif accourut à Ptolémaïs, où il fut reçu avec grande distinction par les deux rois, que du reste il combla de présents. Quelques Juifs impies essayèrent encore alors d'exciter contre Jonathan la colère d'Alexandre; mais ils n'y purent réussir, et ils s'enfuirent prudemment, de peur de porter la peine de leurs perfidies. Après les fêtes, Jonathan, qui avait été formellement reconnu comme prince des Juifs, revint à Jérusalem, où il passa trois années dans une paix profonde.

En l'an 165 des Séleucides (148 av. J. C.), Démétrius Nicator, fils de Démétrius Soter, sortit de l'île de Crète, où il était au moment de la mort de son père, et vint en hâte s'emparer d'Antioche. Il mit à la tête de son armée Apollonius, préfet de Cœlésyrie, qui trahit Alexandre son bienfaiteur et

vint à Jamnia, d'où il osa provoquer le grand prêtre Jonathan. Celui-ci partit aussitôt avec son frère Simon à la tête de dix mille hommes d'élite, et vint assiéger Joppé, où Apollonius avait déjà jeté une garnison. La ville ne tarda pas à se rendre, et le général syrien, se fiant à sa cavalerie manœuvra, pour attirer Jonathan avec ses fantassins dans la plaine d'Azot, en ménageant dans une embuscade une réserve de mille chevaux. Jonathan, prévenu de ce stratagème, forma son infanterie en carré et soutint sans bouger, pendant une journée entière, les charges de la cavalerie syrienne. Lorsque celle-ci fut exténuée par ses tentatives sans cesse renouvelées, Simon lança son infanterie contre l'infanterie ennemie, qui ne put résister au choc et se débanda immédiatement. Les fuyards coururent chercher un refuge dans Azot et dans les places du voisinage, qui furent mises au pillage. Le temple de Dagon fut incendié, et tous ceux qui y étaient réfugiés périrent dans les flammes. Huit mille Syriens moururent dans cette occasion, tant par le fer que par le feu. De là, Jonathan marcha contre Ascalon, dont la population vint au-devant de lui, bien loin de songer à se défendre. L'armée juive, gorgée de butin, rentra ensuite à Jérusalem, et Jonathan reçut à son retour les félicitations d'Alexandre Bala, avec les présents royaux que ce prince lui envoyait.

Quelque temps après, le roi Ptolémée, sous prétexte d'accourir au secours de son gendre, lança en Syrie une armée innombrable qu'une flotte devait seconder et soutenir. Alexandre avait donné l'ordre d'ouvrir à son beau-père toutes les places fortes de son royaume, et Ptolémée, dès qu'il y était entré, y établissait des garnisons égyptiennes. Lorsqu'il arriva à Azot, on lui montra les décombres du temple de

Dagon, et toutes les traces hideuses du passage de Jonathan. On voulait exciter la colère de Ptolémée contre le prince des Juifs, mais ce monarque ne laissa rien paraître de ses desseins. Jonathan vint à Joppé au-devant de Ptolémée, qui lui fit un bon accueil, et il l'accompagna jusqu'aux bords du fleuve Éleuthère, où ils se séparèrent, Jonathan retournant à Jérusalem. Ptolémée continua sa marche envahissante jusqu'à Séleucie, et de là il écrivit à Démétrius, pour lui proposer un traité d'alliance et lui offrir la main de sa fille Cléopâtre, qui était la femme d'Alexandre. Pour colorer cette infamie, Ptolémée prétendait dans sa lettre que son gendre avait voulu le faire assassiner. Ce marché honteux fut accepté; Cléopâtre, rappelée par son père, devint la femme de Démétrius, et Ptolémée, entrant dans Antioche, se mit sur la tête deux diadèmes, celui d'Égypte et celui d'Asie. Alexandre était alors en Cilicie, occupé à réprimer une rébellion; à la nouvelle de la trahison de son beau-père, il marcha contre lui. Celui-ci, lui épargnant la moitié du chemin, courut au-devant des Syriens et leur livra bataille. Alexandre, vaincu, s'enfuit en Arabie, où il espérait trouver quelques secours. Mais Zabdiel, prince des Arabes (1), fit tuer ce malheureux prince et envoya sa tête à Ptolémée. Trois jours après la venue de cet affreux trophée, le roi d'Égypte mourut des blessures qu'il avait reçues dans la bataille gagnée sur son gendre. Josèphe raconte un peu différemment la trahison de Ptolémée. Suivant cet historien, le roi d'Égypte aurait réellement failli être assassiné, à Ptolémaïs, par un certain Ammonius, affidé d'Alexandre Bala, et ce serait ce fait abominable

(1) Josèphe l'appelle Zebel.

qui, d'un auxiliaire dévoué, aurait fait un ennemi implacable. Entre ces deux versions, nous devons naturellement donner la préférence à celle que nous offre l'Écriture sainte. Quoi qu'il en soit, Ptolémée étant mort, Démétrius rentra en possession du royaume entier de Syrie ; et cet événement eut lieu dans l'année 167 de l'ère des Séleucides (146 av. J. C.).

La forteresse de Jérusalem n'avait pas encore cessé d'être occupée par une garnison ennemie, et Jonathan assembla le peuple pour en commencer le siége. Cet acte fut immédiatement dénoncé à Démétrius, qui se rendit aussitôt à Ptolémaïs, et qui ordonna à Jonathan de suspendre les travaux du siége et de comparaître immédiatement devant lui. Au reçu de cette lettre, Jonathan ordonna de continuer les opérations commandées contre la forteresse, et suivi de quelques anciens du peuple et de quelques prêtres, il n'hésita pas à venir trouver le roi ; comme il lui fit de magnifiques présents, il trouva grâce devant lui. Démétrius, malgré toutes les intrigues des ennemis de Jonathan, le confirma dans la souveraine sacrificature et dans tous les priviléges qui lui avaient été concédés par Alexandre Bala.

Dès que Démétrius se crut bien assis sur son trône, il licencia son armée, en ne conservant à sa solde que les mercenaires étrangers ; ce fut l'origine de vives inimitiés qui s'accumulèrent contre lui. Tryphon, qui avait été partisan du roi Alexandre, profita de la faute que Démétrius avait commise, et vint trouver l'Arabe el Malcuel (nommé Malchus par Josèphe), pour lui demander de lui confier le jeune Antiochus, fils d'Alexandre, de l'éducation duquel l'Arabe s'était chargé ; mais il lui fallut négocier longtemps pour obtenir ce qu'il désirait.

A cette époque Jonathan écrivit à Démétrius pour le prier de licencier la garnison qui tenait toujours la citadelle de Jérusalem, au grand préjudice de la nation juive. Le roi profita de ce qu'un service lui était demandé pour en réclamer un de son côté. Il répondit qu'il ferait très-volontiers ce qu'on désirait de lui, mais qu'il avait besoin de secours; que son armée entière l'avait abandonné, et qu'il priait les Juifs de lui envoyer des auxiliaires le plus promptement possible. En réponse à cette demande, Jonathan choisit immédiatement trois mille soldats d'élite qu'il dirigea sur Antioche. A leur arrivée, ils trouvèrent la population révoltée, et Démétrius enfermé dans son palais, dont le siége était déjà commencé. La petite armée juive ne pouvait arriver plus à propos; elle se rua sur les séditieux, dont elle fit un horrible massacre, car le livre des Machabées parle de cent mille morts; elle mit le feu à la ville après l'avoir pillée, et délivra le roi. Les habitants d'Antioche mirent bas les armes et implorèrent leur pardon. Quand tout fut apaisé, les Juifs, gorgés de butin, revinrent à Jérusalem. Malheureusement pour Jonathan, Démétrius ne tint pas ses promesses; une fois hors de danger, il fit plus que d'oublier le service qui lui avait été rendu, et ne se montra pas ingrat à demi. Il menaça Jonathan d'une guerre immédiate s'il ne lui payait les tributs ordinaires; mais des événements inattendus vinrent entraver ce mauvais vouloir. A cette époque Tryphon reparut avec le jeune Antiochus, qu'il avait enfin obtenu des Arabes, et qui prit aussitôt le titre de roi.

Nous avons vu que Démétrius avait licencié son armée; celle-ci passa sous les drapeaux du jeune prétendant et attaqua Démétrius, qui fut vaincu et contraint de prendre

la fuite; il alla chercher un asile en Cilicie. En peu de temps Tryphon fut maître d'Antioche (145 av. J. C.).

Antiochus écrivit alors à Jonathan pour lui demander son amitié; il lui confirmait la souveraine sacrificature, lui permettait de porter les insignes royaux, et il établissait son frère Simon gouverneur de toute la contrée maritime comprise entre Scala Tyriorum et les frontières d'Égypte. Jonathan accepta avec joie, et alla aussitôt soumettre les villes de la rive gauche du Jourdain, avec l'aide des forces syriennes qui furent mises à sa disposition. De retour de cette expédition, il vint s'emparer d'Ascalon et de Gaza, et porta ses armes triomphantes jusqu'auprès de Damas.

Les partisans de Démétrius tenaient encore la campagne, et ils s'étaient emparés de la ville de Kadès en Galilée. Jonathan, laissant son frère Simon en Judée, marcha contre eux. Pendant que Simon réduisait la place de Bethsour, Jonathan, après avoir campé au bord du lac de Genesar, se remit en marche et parvint dans la plaine d'Azor, où l'armée de Démétrius l'attendait. Les Juifs fondirent sur l'ennemi rangé devant eux; mais les vallées latérales recélaient des troupes embusquées qui tombèrent à l'improviste sur la troupe de Jonathan et la mirent en fuite. Deux guerriers seulement restèrent aux côtés du prince des Juifs : c'étaient Mathatias, fils d'Absalom, et Judas, fils de Calphi. Jonathan et ses deux amis ne voulurent pas lâcher pied : ils se jetèrent sur l'ennemi et firent reculer ceux qui leur tenaient tête. Alors les fuyards, honteux de leur lâcheté, revinrent à la charge, et la face du combat changea en peu d'instants. Les soldats de Démétrius furent à leur tour mis en fuite et poursuivis jusqu'à Kadès, où était leur camp, après avoir laissé trois mille

des leurs sur le carreau. Après cet exploit, Jonathan regagna Jérusalem.

A son retour, il jugea le moment opportun pour resserrer les liens d'amitié qui unissaient les Juifs aux Romains, et pour rappeler aux Spartiates une prétendue communauté d'origine, dont l'un et l'autre peuple se vantait.

Le premier livre des Machabées donne le texte même de la lettre de Jonathan aux Spartiates, et, dans cette lettre, le héros juif ne prend d'autre titre que celui de souverain pontife. Les personnages envoyés à Rome et à Sparte furent Numénius, fils d'Antiochus, et Antipater, fils de Jason.

Cependant Jonathan, ayant appris que Démétrius envoyait une nouvelle armée contre les Juifs, se mit en campagne et s'avança jusque dans le pays de Hamath. Là, sans avoir combattu, les Syriens, pris d'une terreur panique, évacuèrent leur camp, en y laissant des feux allumés, pour faire croire qu'ils ne l'avaient pas quitté et pour se ménager ainsi le temps de fuir. Le lendemain Jonathan se mit à leur poursuite; mais il ne put les atteindre, car ils avaient déjà passé sur l'autre rive du fleuve Éleuthère. De là les Juifs allèrent châtier les Arabes Zabadéens (Josèphe dit les Nabathéens), et ils s'avancèrent jusqu'à Damas. De son côté, Simon vint vers Ascalon, et marcha de là sur Joppé, dont il s'empara, parce qu'il avait appris que les habitants de cette ville voulaient la livrer aux partisans de Démétrius. Après y avoir établi une garnison juive, il revint à Jérusalem, et assembla les anciens du peuple pour leur proposer de créer des places fortes en Judée, de bâtir une enceinte à Jérusalem et d'élever un mur d'une grande hauteur entre la citadelle et la ville, afin de bloquer étroitement la première, et d'empêcher ses défenseurs

de pouvoir rien acheter ni vendre. Les travaux de l'enceinte furent commencés, et la muraille orientale, qui dominait le torrent de Kédron, s'étant écroulée, fut réparée; cette portion de muraille est nommée *Caphethetha* (1) dans le livre des *Machabées* (I, XII, 37). En même temps Simon construisit la forteresse d'Adiada dans la plaine de Séphéla.

Tryphon, en mettant la couronne sur la tête d'un enfant, n'avait eu d'autre pensée que celle de faire passer cette couronne sur sa propre tête. Jonathan devait être un grand obstacle à l'accomplissement de ses projets ambitieux ; il résolut donc de se débarrasser de Jonathan. Dans cette pensée, il se rendit à Bethsan avec une armée; aussitôt Jonathan, à la tête de quarante mille hommes d'élite, se dirigea de son côté sur Bethsan, afin de faire tête à ce nouvel orage. Tryphon n'avait pas compté sur la venue d'une armée aussi formidable; la crainte s'empara de lui, et il s'empressa de combler Jonathan de présents et de protestations d'amitié. Il finit, à force d'obséquiosités, par persuader au prince des Juifs de renvoyer son armée dans ses foyers, de ne garder qu'une poignée de soldats avec lui et de l'accompagner à Ptolémaïs, qu'il était résolu à lui livrer. Jonathan se laissa tenter par ces belles paroles, renvoya son armée, et ne garda auprès de lui qu'un millier de soldats. Mais à peine fut-il entré dans Ptolémaïs que les portes de la ville furent fermées; Jonathan fut fait prisonnier, et tous ceux qui l'avaient accompagné furent passés au fil de l'épée. Des troupes furent alors envoyées en Galilée et dans la grande plaine (de Jezraël) pour écraser tous ceux qui avaient suivi Jonathan. Mais ceux-ci, instruits déjà

(1) Le texte grec porte Caphenatha.

du sort de leur chef, qu'ils croyaient mort avec tous ceux qui l'avaient accompagné à Ptolémaïs, jurèrent de venger cet affreux attentat et firent si bonne contenance, que les Syriens renoncèrent à les attaquer. Tous purent donc rentrer sains et saufs en Judée. Le deuil fut général en Israël, et toute la nation pleura le héros qu'elle croyait avoir perdu.

SIMON, 143 à 135.

Simon apprit bientôt que Tryphon marchait contre la Judée à la tête d'une armée puissante. L'annonce de cette invasion prochaine terrifiait le peuple juif; Simon courut à Jérusalem, s'efforça de réveiller le patriotisme et le courage de la nation, et y réussit heureusement. D'une seule voix les Juifs lui crièrent : « Vous êtes notre chef, et vous remplacerez vos frères Judas et Jonathan; conduisez-nous donc à l'ennemi. » Aussitôt Simon fit remettre en état les murailles de Jérusalem; il envoya Jonathas, fils d'Absalom, à la tête d'une petite armée qui devait s'emparer de Joppé, ce qui fut fait promptement. Cependant Tryphon venait de quitter Ptolémaïs avec ses troupes, et il marchait vers la Judée, traînant avec lui le malheureux Jonathan, qu'il avait traîtreusement fait prisonnier. Sachant que le peuple juif avait élu Simon à la place de son frère, Tryphon envoya au nouveau prince des Juifs des émissaires chargés de le rassurer sur le sort de Jonathan, et de lui dire que celui-ci n'avait été retenu prisonnier que parce qu'il devait beaucoup d'argent au roi de Syrie. Tryphon offrait, en outre, à Simon la liberté de Jonathan, moyennant l'envoi de cent talents d'argent et la remise en

otage des deux jeunes fils du captif. Simon, tout convaincu qu'il était de la duplicité de Tryphon, n'hésita pas à lui envoyer la somme demandée avec les deux enfants, et Jonathan fut retenu dans les fers.

Tryphon franchit alors les frontières de la Judée, et il se dirigea par la route d'Ador (Adora de Josèphe; Adoraïm? de l'Écriture), tandis que Simon, avec son armée, le suivait pas à pas, observant tous ses mouvements. La garnison de la citadelle de Jérusalem était aux abois, grâce au manque de vivres: elle envoya supplier Tryphon de se hâter de venir à son secours. La nuit même toute la cavalerie syrienne devait marcher sur la ville; mais l'abondance des neiges qui couvraient les hauteurs l'empêcha de se mettre en mouvement de ce côté; Tryphon se retira donc, et, arrivé près de Boscaman (Baskha, dit Josèphe), il fit mettre à mort Jonathan et ses deux fils. Après ce lâche assassinat, Tryphon, n'espérant pas le succès, s'en retourna dans ses États.

Simon fit pieusement recueillir les restes de son frère, et il les fit ensevelir en grande pompe à Modim, dans le sépulcre de ses pères. D'après l'Écriture, voici la description du monument funéraire que Simon fit élever au-dessus de ce caveau de famille (*Mach.*, I, XIII) : — 27. Et Simon bâtit sur le sépulcre de son père et de ses frères un haut édifice, qu'on voyait de loin, en pierre polie par devant et par derrière. — 28. Et il établit sept pyramides l'une contre l'autre, à son père, à sa mère et à ses quatre frères. — 29. Et il plaça autour de ces pyramides de grandes colonnes; et sur les colonnes des armes, pour servir de monument éternel; et auprès des armes, des vaisseaux sculptés, qui pussent être vus de tous ceux qui navigueraient sur la mer. — 30. Tel est le

sépulcre qu'il fit à Modim (et qui y existe) jusqu'à ce jour.

Tryphon, dans un voyage, crut avoir trouvé le moment opportun d'accomplir ses desseins ambitieux. Il assassina son jeune maître, et se fit reconnaître roi d'Asie. Simon, qui n'avait cessé de s'occuper de la mise en état de toutes les places fortes de la Judée, écrivit alors à Démétrius pour lui offrir son alliance et son appui contre l'usurpateur, en lui demandant de confirmer à la Judée toutes ses libertés. Démétrius se hâta de répondre à Simon, et le texte de sa lettre se trouve dans le premier livre des *Machabées* (XIII, 36 et suiv.). La suscription est ainsi conçue : « Le roi Démétrius à Simon, grand prêtre et ami des rois, aux anciens et à tout le peuple des Juifs, salut, etc. » Ce rescrit royal, daté de l'an 170 des Séleucides (143 av. J. C.), affranchissait définitivement Israël du joug des Gentils, et le peuple juif commença à mettre sur les édits et les registres publics : « L'an 1er de Simon, souverain pontife, grand chef et prince des Juifs (1). »

Dans cette même année, Simon prit Gaza à composition, et se contenta de détruire tous les temples et les sanctuaires des idoles ; puis il y établit une garnison juive et s'y bâtit une habitation. La garnison ennemie, enfermée dans la citadelle de Jérusalem, était décimée par la famine ; elle demanda de se rendre à merci, et se retira. Cette forteresse, qui avait été tenue pendant vingt-cinq ans par les Syriens, retomba donc au pouvoir des Juifs. Ils la purifièrent de toute souillure, et en prirent possession le 23 du deuxième mois de l'an 171 des Séleucides (142 av. J. C.) (2). Simon institua encore une fête

(1) Josèphe dit : L'an 1er de Simon, bienfaiteur des Juifs et ethnarque.

(2) Le récit que donne Josèphe est différent ; le voici en substance (*Ant.*

annuelle en commémoration de cet heureux événement. Simon fit, en outre, fortifier la montagne du temple, qui était près de la citadelle, et il s'y logea lui-même avec ses gens. A cette même époque, Simon, ayant reconnu dans son fils Jean toutes les qualités d'un homme de guerre, lui confia le commandement de l'armée.

L'an 172 (141 av. J. C.), le roi Démétrius fit une expédition en Médie, et il tomba entre les mains d'Arsace, roi des Perses et des Mèdes, qui le retint prisonnier. Jamais, depuis longues années, la Judée n'avait joui d'une prospérité pareille à celle que lui procura le pontificat de Simon. Des inscriptions publiques, gravées sur des tables d'airain, furent placées en évidence sur le mont Sion, dans la grande galerie et dans le trésor du temple, afin de consacrer la mémoire des bienfaits dont Simon, fils de Mathatias, avait comblé son pays. Ces décrets, dictés par la reconnaissance, étaient datés du 18 du mois d'*éloul* de l'an 172 des Séleucides, 3e année de Simon, grand prêtre.

L'année suivante, Antiochus Sidétès, fils de Démétrius Soter et frère de Démétrius Nicator, alors prisonnier des Parthes, adressa de Rhodes à Simon une lettre qui portait la

jud., XIII, 6) : Simon....., s'étant rendu maître de la citadelle, la rasa, afin qu'elle ne pût plus servir de repaire aux ennemis des Juifs; mais quand il ne resta plus trace de cette forteresse, Simon crut prudent de raser également la colline sur le sommet de laquelle on avait placé la citadelle, afin de dominer le temple. Ayant convoqué le peuple, il lui fit comprendre toute l'importance de cette résolution, qui fut mise aussitôt à exécution. Pendant trois années entières on ne cessa de travailler ni jour ni nuit, jusqu'à ce que la colline fût entièrement supprimée; de telle façon que c'était le temple qui dorénavant dominerait tout le reste de la ville. Il est bien clair, d'après ce récit, qu'il ne s'agissait nullement de la citadelle du mont Sion.

suscription : « Le roi Antiochus à Simon, grand prêtre et ethnarque des Juifs (le texte latin porte, « et à la nation juive »), salut. » Antiochus annonçait à Simon son dessein de rentrer en possession du royaume de ses pères, et il lui demandait son amitié, en lui offrant toutes les libertés possibles, et entre autres celle de faire battre monnaie à son coin dans son pays : *Et permitto tibi facere percussuram proprii numismatis in regione tua.* (I *Mach.*, XV, 6.)

Καὶ ἐπέτρεψα σοι ποιῆσαι κόμμα ἴδιον νόμισμα τῆς χώρᾶς σου.

L'an 174 des Séleucides (139 avant J. C.) Antiochus rentra dans ses États; toute l'armée, qui avait déjà déserté la cause de l'usurpateur, pour aller se mettre sous les ordres de Cléopâtre, femme de Démétrius, laquelle s'était renfermée dans Séleucie avec ses enfants, se rangea incontinent sous ses drapeaux, et Tryphon se vit pour ainsi dire abandonné. Le roi le poursuivit jusqu'à Dora, où il parvint en fuyant le long de la côte. Bientôt Antiochus bloqua si étroitement par terre et par mer la ville où s'était réfugié l'usurpateur, que personne ne pouvait y entrer ni en sortir. Simon envoya au roi Antiochus, arrêté devant Dora, deux mille hommes d'élite et des sommes considérables; mais ce prince, sûr désormais de n'être plus inquiété par des compétiteurs dans la possession de sa couronne, refusa les présents de Simon

(1) Cette princesse avait offert à Antiochus de l'épouser et de lui donner ainsi la couronne, pour se mettre elle-même à l'abri des coups de Tryphon. Antiochus vint donc à Séleucie, et ce fut là qu'il se vit à la tête d'une puissante armée.

et mentit sans pudeur à toutes les promesses qu'il avait faites naguère à la nation juive : « Vous avez entre les mains, fit-il dire à Simon, Joppé, Gazara et la citadelle de Jérusalem, qui sont des places à moi; vous avez ravagé le pays, et vous avez envahi beaucoup de lieux de nos dépendances. Si vous ne me payez 1000 talents d'argent pour m'indemniser de tout le tort que vous m'avez fait, je porterai immédiatement la guerre dans votre pays. » Ce fut Athénobius, favori d'Antiochus, qui fut chargé de porter à Simon ce fâcheux message. Simon rejeta les étranges prétentions du roi, et se contenta de lui offrir bénévolement 100 talents d'argent. Athénobius se retira sans répondre un seul mot, et vint raconter à son maître tout ce qu'il avait trouvé à Jérusalem de grandeur et de magnificence. Au même moment Tryphon parvenait à sortir de Dora par mer et à gagner Orthosia. Antiochus laissa aussitôt son armée sous les ordres de Cendébée, avec ordre de réduire la Judée, et se mit en toute hâte à la poursuite de Tryphon.

Cendébée vint s'établir à Jamnia, et commença de là ses incursions sur le territoire judaïque; alors Simon, auquel son âge ne permettait plus de prendre une part active à la guerre, chargea du soin de la diriger ses fils aînés Judas et Jean, et il leur confia une armée de vingt mille fantassins avec de la cavalerie. Cendébée, atteint par les Juifs, fut mis en fuite et courut se réfugier dans la forteresse de Gedor. Judas, fils de Simon, fut grièvement blessé dans ce combat, et Jean, son frère, poursuivit l'ennemi jusque près d'Azot. Deux mille Syriens périrent dans cette journée.

Simon, qui avait marié sa fille à Ptolémée fils d'Abobus, avait donné à son gendre le gouvernement de la plaine de

Jéricho. L'an 177 des Séleucides (135 avant J. C.), Simon, qui était chef de la nation depuis huit ans, résolut de faire la visite des places fortes de la Judée, et au mois de *Sabath* (le onzième de l'année) il arriva à Jéricho, accompagné de ses deux fils Mathatias et Judas. Ptolémée reçut son beau-père dans un petit fort nommé Doch (Douk), qu'il avait bâti et qui dépendait de la place; là, au milieu du festin, il fit assassiner Simon et ses deux fils, avec les gens de leur suite. Il écrivit immédiatement à Antiochus Sidétès ce qu'il venait de faire, et lui demanda d'envoyer une armée à son secours, en promettant de lui livrer toutes les places fortes du pays, et de lui payer tribut. En même temps il chargeait des affidés d'aller auprès de Jean, pour le mettre à mort, et il se saisissait de Jérusalem et de la montagne du Temple. Jean fut prévenu à temps de la fin terrible de son père, et de ce qui lui était réservé à lui-même; il put donc faire arrêter et tuer les émissaires de Ptolémée, et se soustraire ainsi au sort qui le menaçait.

JEAN HYRCAN, 135 à 106 av. J. C.

Jean s'empressa de regagner Jérusalem, y fut accueilli avec bonheur et fut proclamé souverain pontife, avant l'arrivée de l'infâme Ptolémée, qui fut jeté par le peuple hors de la porte à laquelle il se présentait. Le premier acte de l'autorité de Jean Hyrcan fut d'aller assiéger le meurtrier de son père, dans le château où il avait répandu tant de sang, et où il espérait trouver un sûr asile. La mère et les frères de Jean étaient au pouvoir de ce monstre, qui les fit amener sur les

murailles, et déclara qu'il les en ferait précipiter, si Jean ne renonçait à l'assiéger. Hésitant entre l'amour filial et la soif de la vengeance, Hyrcan traîna le siége en longueur, et, avant qu'il eût pu s'emparer de la forteresse, l'année sabbatique commença. Ptolémée, se voyant ainsi délivré des assaillants que la loi religieuse condamnait à l'inaction pendant toute une année, fit mettre à mort la mère et les frères du prince des Juifs; puis il quitta Jéricho, et alla chercher un refuge auprès de Zénon Cotylas, tyran de Philadelphie (l'ancienne Rabbat-Ammon).

Antiochus Sidétès, qui s'était déclaré l'ennemi des Juifs, envahit la Judée dans la onzième année de son règne, qui était la première du pontificat de Jean Hyrcan. Celui-ci, étroitement bloqué dans Jérusalem, soutint un long siége. La famine s'étant mise dans la place, le pontife crut devoir se débarrasser de toutes les bouches inutiles, et il fit sortir les femmes, les enfants et les vieillards de Jérusalem; mais les assiégeants les rejetèrent vers la ville, si bien que la plupart périrent misérablement de faim, au pied même des murailles. Lorsque arriva la fête des Tabernacles, ceux qui étaient dans la place furent émus de pitié, et laissèrent rentrer les survivants. Hyrcan fit alors demander à Antiochus une trêve de sept jours, pour qu'il fût possible au peuple de célébrer la fête. Antiochus, mû par un sentiment extraordinaire de piété, accorda non-seulement la trêve demandée, mais fit introduire dans la place des taureaux aux cornes dorées, destinés au sacrifice, et une grande quantité de vases d'or et d'argent remplis des plus précieux aromates. Ces offrandes furent acceptées par les Juifs, qui, d'un commun accord, donnèrent au roi Antiochus le surnom de Pieux.

Hyrcan lui-même fut touché de cet acte louable, et envoya supplier le roi d'accorder aux Juifs la permission de vivre sous les lois et coutumes de leurs pères. L'entourage d'Antiochus lui conseillait de profiter de l'occasion pour exterminer cette race judaïque, qui ne pouvait vivre en paix avec personne; mais le roi n'en voulut rien faire. Il exigea des assiégés qu'ils livrassent leurs armes, qu'ils payassent le tribut pour Joppé et les autres villes voisines de la Judée, dont ils s'étaient emparés, et qu'enfin ils reçussent une garnison syrienne dans leurs murailles : à ces conditions il consentait à leur accorder la paix. Une seule de ces conditions, la dernière, fut rejetée par les Juifs, et il fut alors convenu qu'au lieu de recevoir une garnison ennemie, ils livreraient des otages et payeraient une contribution de guerre de 500 talents. Hyrcan n'en avait que 300 à sa disposition ; il les versa sur-le-champ entre les mains d'Antiochus, et lui livra les otages exigés, parmi lesquels se trouvait un frère du pontife. Les murailles de la ville furent démantelées, et, tout étant ainsi terminé, Antiochus se retira de devant Jérusalem.

Ce fut après la levée du siége que Hyrcan fit ouvrir le sépulcre de David et en tira 3,000 talents d'argent, qui lui servirent d'abord à parfaire la somme promise au roi de Syrie, et ensuite à solder des mercenaires étrangers. A partir de ce moment, une amitié réelle et sincère s'établit entre Jean Hyrcan et Antiochus Sidétès, qui fut reçu dans Jérusalem et traité, avec son armée, de la manière la plus magnifique. En 131 avant J. C., Hyrcan accompagna le roi de Syrie dans une expédition contre les Parthes. Cette expédition fut funeste à Antiochus, qui dans une bataille perdit une partie de son armée, et périt lui-même. Arsace, se voyant menacé par Antiochus,

avait rendu la liberté à Démétrius son prisonnier, afin d'entraver la marche des Syriens, et Démétrius reprit ainsi la couronne, après la mort de son frère.

Hyrcan, une fois Antiochus mort, fit une expédition contre les villes de Syrie, qu'il était à peu près assuré de trouver dégarnies de troupes, et par conséquent sans défense. La première ville qu'il assiégea fut Médaba (1), dans la Moabitide; elle résista jusqu'au sixième mois, avant de se rendre. De là Hyrcan se dirigea sur la Samarie, et, chemin faisant, s'empara de Samega. Sichem et le Garizim furent pris par le prince juif. On se rappelle qu'Alexandre le Grand avait permis aux Samaritains de construire, au sommet du Garizim, un temple sur le plan de celui de Jérusalem: Hyrcan le renversa lorsqu'il avait deux cents années d'existence. L'Idumée fut ensuite conquise, et le pontife ne permit aux Iduméens de résider dans leur pays, qu'à la condition qu'ils se feraient circoncire et qu'ils adopteraient le culte judaïque: ce qu'ils firent si bien, qu'à partir de ce moment ils furent confondus avec les Juifs.

En 127 avant J. C., Hyrcan renouvela et resserra encore les liens de l'alliance contractée par les Juifs et les Romains. Cependant Démétrius, qui nourrissait toujours des projets de conquêtes en Judée, ne pouvait les mettre à exécution, grâce à la haine que le peuple et l'armée lui portaient à cause de sa dépravation. Les Syriens finirent par supplier Ptolémée Physcon de leur envoyer, à la place du roi qu'ils

(1) On se souvient que les habitants de Médaba avaient assassiné, à son passage, Jean, frère de Jonathan et de Simon, que ceux-ci avaient envoyé auprès des Nabathéens pour demander des secours contre les Syriens: c'était donc de la part de Hyrcan un acte de vengeance légitime.

exécraient, quelque prince du sang des Séleucides. Physcon envoya Alexandre Zébina à la tête d'une armée, et une bataille eut lieu. Démétrius, mis en fuite, voulut se réfugier auprès de sa femme Cléopâtre, qui était à Ptolémaïs ; mais celle-ci ne voulut pas le recevoir, et Démétrius poussa jusqu'à Tyr, où il fut pris et mis à mort.

Une fois maître de la couronne, Alexandre Zébina fit un traité d'alliance avec Jean Hyrcan. Moins de six ans après, il périssait, vaincu par Antiochus Grypus, fils de Démétrius, qui réclamait la couronne de ses pères (110 av. J. C.).

Lorsque Antiochus Grypus, fils de Démétrius Nicator, fut devenu maître de la Syrie, son frère de mère, Antiochus le Cyzicénien (ainsi nommé parce qu'il avait été élevé à Cyzique), né d'Antiochus Sidétès et de Cléopâtre, revendiqua la couronne les armes à la main, et, pendant plusieurs années, les débats sanglants des deux frères laissèrent les Juifs et leur pontife Hyrcan jouir d'une tranquillité profonde, du moins du côté des Syriens.

En 109 avant J. C., Jean Hyrcan fit une expédition contre la ville de Samarie, sur laquelle il avait à venger le mal fait par les Samaritains aux Marisséniens, colons et amis des Juifs. La ville ayant été enfermée dans une enceinte de 80 stades de développement, et qui était composée d'un fossé et d'un double mur, Hyrcan laissa à ses deux fils Antigone et Aristobule le soin de diriger les travaux du siége. Bientôt les Samaritains, pressés par la famine, demandèrent des secours à Antiochus le Cyzicénien. Celui-ci s'empressa de venir, mais il fut battu par Aristobule, et poursuivi dans sa fuite jusqu'à Scythopolis. Les Samaritains, bloqués plus étroitement que la première fois, implorèrent de nouveau l'assistance d'Antio-

chus le Cyzicénien. Ce prince réussit à obtenir du roi Ptolémée Lathyre un corps d'auxiliaires de six mille Égyptiens, qu'il lança sur la Judée, espérant, par cette diversion, forcer Hyrcan à lever le siége de Samarie. Mais, après avoir perdu la majeure partie de ses troupes, Antiochus se réfugia à Tripoli, laissant à Callimandre et à Épicrate le soin de continuer la guerre. Le premier fut tué presque aussitôt, et le second trahit pour de l'argent la cause de son maître.

Après que le siége de Samarie eut duré un an, la place fut prise, et Hyrcan, après l'avoir rasée, en mina le sol de telle sorte qu'il s'éboula et s'engloutit dans les cavernes creusées sous l'ancienne assiette de la ville. Pendant le pontificat de Hyrcan, les sectes des Pharisiens et des Saducéens eurent à Jérusalem de vifs démêlés que le grand prêtre eut beaucoup de peine à apaiser; il y parvint toutefois, et ne fut plus troublé jusqu'à sa mort, qui arriva en 106 avant J. C.

Josèphe dit que Dieu lui avait accordé trois grandes grâces : le principat, le souverain pontificat, et le don de prophétie. Il paraît, du moins, que les Juifs furent unanimes pour reconnaître dans le grand prêtre Hyrcan des indices de la prescience des prophètes. Hyrcan laissa cinq fils, des deux premiers desquels il prédit qu'ils ne jouiraient pas longtemps de l'autorité souveraine.

ARISTOBULE ET ANTIGONE. 106 à 105 av. J. C.

Aristobule, fils aîné de Jean Hyrcan, lui succéda, et prit immédiatement le diadème et le titre de roi. Sa mère, en vertu des dispositions dernières de Hyrcan, voulait gouverner

la nation; mais Aristobule, entraîné par son ambition effrénée, fit jeter sa mère dans un cachot, et l'y laissa mourir de faim. De ses quatre frères, ce fils dénaturé n'aimait qu'Antigone, qui était le plus âgé; il partagea donc avec lui le souverain pouvoir, et il fit enfermer les trois autres dans une prison qu'ils ne quittèrent qu'après la mort d'Aristobule.

Le nouveau roi fit la guerre aux Ituréens, qu'il contraignit à embrasser le judaïsme. Au milieu de cette expédition, une maladie le força de revenir à Jérusalem et de laisser le commandement de l'armée à son frère Antigone. Pendant l'absence de celui-ci, on le calomnia si obstinément, qu'Aristobule finit par croire son frère coupable d'attentat contre sa vie, et que le jour même de son retour à Jérusalem, après une campagne glorieuse, il le fit mettre à mort. Les remords ne tardèrent pas à déchirer le cœur d'Aristobule; l'assassin de sa mère et de son frère ne traîna plus qu'une vie misérable, et il mourut désespéré, dans la seconde année de son pontificat.

ALEXANDRE JANNÉAS. 105 à 78.

Salomé-Alexandra, femme d'Aristobule, fit sortir immédiatement les frères de son mari de la prison dans laquelle ils étaient enfermés. Jannéas (1), surnommé Alexandre,

(1) Jannéas, Ἰαννέας, était le nom juif du fils de Hyrcan. C'est Josèphe qui nous l'apprend; mais il ne s'est servi de ce nom Jannéas qu'une seule fois en désignant Alexandre. Ce nom est-il arrivé jusqu'à nous sans altération? Je ne saurais le dire. On verra plus loin que je regarde le nom de Jonathan comme étant le véritable nom judaïque du fils d'Hyrcan. Un copiste a-t-il pu confondre les deux noms ΙΩΝΑΘΗϹ et ΙΑΝΝΕΑϹ, qui ont le même

l'aîné des trois, prit la couronne; il fit mourir son frère puîné, qui avait voulu lui disputer la royauté, et quant au troisième, nommé Absalom, qui n'aspirait qu'à vivre loin des grandeurs, il le traita toujours avec bienveillance, sinon avec affection.

Alexandre alla faire d'abord le siége de Ptolémaïs, et s'attira ainsi l'inimitié de Ptolémée Lathyre, qui, dès l'année suivante (104 av. J. C.), fit entrer en Palestine deux armées : la première, destinée à assiéger Ptolémaïs, et la seconde, qu'il commandait en personne, à attaquer et renverser Alexandre. Une grande bataille fut livrée dans la vallée du Jourdain, et, de l'armée d'Alexandre, trente mille hommes restèrent sur le carreau. Ce prince était perdu, si Cléopâtre, reine d'Égypte, pour empêcher Ptolémée Lathyre de rentrer dans ce pays, n'eût envoyé (en 103) au secours du roi des Juifs une armée commandée par Chelcias et Ananias, qui tous les deux appartenaient à la nation juive. En même temps une flotte amenait des troupes de débarquement sur la côte de Phénicie. A leur arrivée, Ptolémée Lathyre leva le siége de Ptolémaïs, et se retira en Cœlésyrie. Chelcias l'y poursuivit; mais il périt pendant l'expédition, ce qui permit à Lathyre de fondre sur l'Égypte, qu'il croyait dégarnie de troupes; il fut trompé dans ses prévisions, forcé de battre en retraite et de se réfugier à Gaza, où il prit ses quartiers d'hiver (102 av. J. C.).

Pendant que Cléopâtre résidait à Ptolémaïs, Alexandre Jannéas vint l'y trouver, et lui offrit de riches présents, en lui

nombre de lettres, et qui commencent et finissent de même? C'est fort possible, et d'autant mieux que la forme Jannéas ne paraît pas hébraïque.

demandant de resserrer encore l'alliance que leur haine commune pour Ptolémée Lathyre rendait naturelle et nécessaire. Quelques perfides conseillers poussaient la reine d'Égypte à saisir cette occasion de s'emparer elle-même de la Judée et de tous les États d'Alexandre; elle fut sur le point de céder à ces instigations, mais son général Ananias réussit à la détourner de cette perfidie. Le traité avec Alexandre fut donc renouvelé.

L'année suivante (101 av. J. C.) Alexandre, qui avait mis sur pied une armée respectable, passa le Jourdain et vint attaquer Gadara, dont il ne s'empara qu'après dix mois de siége. Plusieurs places fortes transjordanes tombèrent en son pouvoir; mais, surpris à l'improviste par l'ennemi, dont il n'avait pas suffisamment éclairé les mouvements, il fut battu et perdit dix mille hommes, avec tous ses bagages, butin compris. Alexandre rentra à Jérusalem, accablé de honte et de chagrin.

En 100 avant J. C., Lathyre étant retourné en Chypre, Alexandre crut le moment opportun pour prendre sa revanche, et il marcha contre le pays de Gaza. Raphia et Anthédon tombèrent d'abord entre ses mains, en 98, puis, l'année suivante, 97, il entreprit le siége de Gaza elle-même. Apollodore commandait dans la place, et pendant un an entier il repoussa toutes les attaques. Mais, ce brave général ayant été assassiné par son propre frère, nommé Lysimaque, la ville fut bientôt obligée de se rendre. Après avoir engagé sa foi que la vie des habitants serait respectée, une fois introduit dans la place, il ordonna le massacre et le pillage. La population exaspérée se défendit avec rage, si bien qu'il y périt autant de Juifs que de Syriens. Toutefois la ville ne

présenta bientôt plus que des ruines, et Alexandre revint à Jérusalem.

Dans l'année 95, à la fête des Tabernacles, pendant qu'il offrait, en qualité de grand prêtre, le sacrifice solennel à l'autel des holocaustes, les assistants l'insultèrent et lui jetèrent des citrons à la tête, en le traitant d'esclave, par allusion à l'injure qu'un chef des Pharisiens, Éléazar, avait osé adresser à Hyrcan, en lui reprochant d'être né d'une mère qui avait été esclave. Depuis lors les Pharisiens, qui étaient, à vrai dire, les véritables maîtres de la nation juive, avaient peu à peu infiltré dans l'esprit du peuple la haine de la postérité d'Hyrcan. Alexandre, exaspéré, fondit lui-même à la tête de ses gardes sur les insolents qui l'avaient outragé, et six mille personnes furent égorgées dans cette journée. Peu rassuré dès lors sur sa propre sécurité, Alexandre fit venir de Cilicie un corps de six mille mercenaires, dont il se fit une garde qui l'accompagnait partout.

En 94, Alexandre rentra en campagne avec aussi peu de succès que dans les expéditions précédentes; il perdit encore une bonne partie de son armée, et se réfugia honteusement à Jérusalem. Ce nouveau revers exaspéra tellement la nation juive, qu'elle se révolta ouvertement, et de là naquit une guerre civile qui dura six années entières, de 92 à 86 av. J. C., guerre dans laquelle Alexandre finit par triompher de l'insurrection. Une fois raffermi sur son trône, ce prince se livra avec rage à la vengeance; ainsi, en un seul jour, il fit crucifier huit cents révoltés, aux yeux desquels on massacra leurs femmes et leurs enfants, pendant qu'ils pouvaient encore les voir périr du haut de l'instrument de leur propre supplice.

Quand la guerre civile eut été ainsi étouffée dans le sang,

Alexandre recommença des expéditions contre ses ennemis extérieurs, et réussit enfin à remporter quelques brillants succès; puis, grâce aux excès qui lui étaient habituels, il prit une fièvre qui le mina pendant trois années et finit par le tuer, après qu'il eut régné vingt-sept ans. Il mourut en 78 avant J. C., laissant deux fils, Hyrcan et Aristobule; mais il ordonna que sa femme Alexandra gouvernerait le royaume tant qu'elle vivrait, et qu'elle choisirait elle-même celui de ses deux fils qu'elle voudrait avoir pour successeur.

ALEXANDRA. 78 à 69 av. J. C.

Alexandre Jannéas avait en mourant conseillé à la reine de se soumettre, et de faire cesser à tout prix la haine des Pharisiens contre sa race. Alexandra se hâta de le faire, et elle y réussit si bien, que les mêmes hommes qui, pendant toute la vie du roi défunt, l'avaient poursuivi d'une haine implacable, honorèrent aussitôt sa mémoire de toutes les preuves possibles de vénération. Le peuple, qui ne voyait rien que par les yeux des Pharisiens, se laissa facilement persuader que le prince qu'il exécrait naguère avait été le bienfaiteur de la nation, et il lui décerna les funérailles les plus pompeuses qui eussent jamais été faites à un souverain des Juifs.

Dès qu'Alexandra se vit bien assurée sur son trône, elle fit recevoir souverain pontife Hyrcan son fils aîné, qui avait alors trente-trois ans à peu près. Elle s'était engagée à laisser toute l'administration des affaires de l'État aux Pharisiens, et elle tint parole. Ceux-ci en profitèrent pour persécuter à outrance tous ceux qui s'étaient montrés leurs ennemis, et pour

se faire accorder les priviléges les plus larges possible; ils finirent cependant par exciter le ressentiment de tous les anciens partisans du roi Alexandre, à la tête desquels se mit le plus jeune fils de la reine, Aristobule. Ils vinrent demander justice à Alexandra, et lui déclarèrent que, s'ils ne l'obtenaient pas, ils s'éloigneraient pour toujours de la Judée. Ils consentirent néanmoins à se laisser disperser dans les places fortes du pays.

En 70, la reine Alexandra étant tombée très-gravement malade, son fils Aristobule, qui depuis longtemps nourrissait le projet de s'emparer de la couronne, s'esquiva de Jérusalem, et courut dans toutes les villes où s'étaient retirés les amis de son père; ces villes se rendirent à lui, et il se vit ainsi, en moins de quinze jours, maître de la plus grande partie du pays; les Pharisiens épouvantés vinrent dénoncer à la reine ce qui se passait; celle-ci se contenta de désigner Hyrcan pour son héritier, en déclarant qu'elle n'avait plus la force de se mêler d'affaires aussi sérieuses, et elle expira. Elle avait régné pendant neuf années.

HYRCAN. 96 à 66 av. J. C.

Hyrcan prit aussitôt possession du trône, que les Pharisiens s'efforcèrent vainement de lui conserver. Ils s'étaient emparés de la femme et des enfants d'Aristobule, espérant s'en faire des otages contre les entreprises de ce prince; mais, voyant que ces précautions n'étaient pas suffisantes, ils levèrent une armée qui se rencontra avec celle d'Aristobule, dans la plaine de Jéricho. La plupart des soldats de Hyrcan

l'abandonnèrent, et ce prince fut obligé d'aller se réfugier dans la citadelle de Baris, qui depuis s'appela la tour Antonia. Ses partisans se renfermèrent dans le temple,

Hyrcan détestait les embarras des grandeurs ; il consentit donc assez volontiers à traiter avec son frère, et à lui céder la couronne et le souverain pontificat, à la condition qu'il lui serait permis de jouir de ses biens, dans la vie privée, et sous la protection de son frère. Cet accommodement eut lieu en 66, et avec la royauté de Hyrcan finit la suprématie des Pharisiens.

ARISTOBULE. 66 à 49 av. J. C.

A peine ce prince s'était-il mis en possession du trône, que l'Iduméen Antipater, père d'Hérode, commença par ses intrigues à jeter le trouble dans les affaires de l'État. Antipater, élevée à la cour d'Alexandre Jannéas et d'Alexandra, avait réussi à se faire un ami de Hyrcan, comptant bien arriver aux grandeurs, grâce à la faveur de ce prince. La déposition de celui-ci venait de renverser toutes les espérances d'Antipater ; et comme il n'était pas homme à y renoncer sans lutte, il n'eut plus qu'une idée, celle de faire remonter Hyrcan sur le trône. Ce faible prince, excité par Antipater, demanda d'abord les secours d'Arétas, roi des Arabes, et, un peu plus tard, réclama l'intervention de Pompée, qui, au retour de son expédition contre Mithridate, était venu en Syrie. Hyrcan et Aristobule furent mandés à Damas, devant Pompée, pour faire valoir leurs prétentions. Après les avoir entendus, Pompée, de peur qu'Aristobule n'entravât l'expédition qu'il

allait entreprendre contre le roi Arétas, remit au retour de cette expédition à prononcer sa décision suprême. Alors Aristobule, ne pouvant se faire d'illusions sur sa future condamnation, se hâta de regagner la Judée, d'armer ses sujets, et de se préparer à la défense.

Peu de temps après, Pompée s'emparait de Pétra, capitale d'Arétas, qui était lui-même fait prisonnier. Lorsqu'il se fut soumis aux conditions que lui imposaient les Romains, Arétas fut mis en liberté, et Pompée revint à Damas. Là, il apprit la conduite d'Aristobule, et il marcha immédiatement sur la Judée (63 av. J. C.). Aristobule était enfermé dans la place d'Alexandreion, qu'avait bâtie son père. Pompée vint camper devant cette place, et eut avec le roi des Juifs plusieurs entrevues, dans la dernière desquelles le général romain l'obligea de signer l'ordre à tous les gouverneurs des places fortes de la Judée, de remettre ces places aux Romains. Après avoir subi cet affront, Aristobule s'enfuit à Jérusalem, et Pompée le suivit de près. Il vint d'abord à Jéricho, et marcha de là sur la capitale. Le roi des Juifs fit alors une dernière tentative pour apaiser Pompée, et alla le trouver pour lui promettre une soumission entière, et lui offrir une forte somme d'argent afin de l'indemniser des frais de la guerre. Pompée accepta ces conditions, et, gardant Aristobule auprès de lui, envoya immédiatement à Jérusalem un fort détachement commandé par Gabinius, qui devait recevoir la somme convenue. Mais, en arrivant à Jérusalem, le lieutenant de Pompée trouva les portes fermées, et, du haut des murailles, on lui cria que le peuple n'avait nulle envie de ratifier le traité accepté par le roi. Aussitôt Pompée fit arrêter et jeter dans les fers ce prince qu'il avait eu la prudence de garder

en otage, et il marcha avec toutes ses forces sur Jérusalem.

La division se mit immédiatement dans la place. Les partisans d'Aristobule, furieux de ce que les Romains avaient fait leur roi prisonnier, voulaient se défendre à outrance. Les partisans de Hyrcan voulaient, au contraire, qu'on introduisît Pompée et son armée dans la ville. Les premiers se retirèrent dans le temple, coupèrent le pont qui reliait le plateau du mont Moriah à celui du mont Sion, par-dessus le Tiropœon, et se préparèrent à soutenir un siége. Les autres ouvrirent immédiatement les portes de la ville, qu'ils livrèrent aux Romains. Le temple tint trois mois entiers, et l'observation stricte du sabbat fut cause de la perte de ses défenseurs. Pompée, s'étant aperçu promptement que les jours de sabbat on ne gênait en rien les travaux de ses troupes, en profita avec adresse; une brèche fut pratiquée, et le temple fut enlevé de vive force. Plus de douze mille personnes y furent passées au fil de l'épée. Les prêtres, occupés aux cérémonies du culte, ne se dérangèrent pas un instant de leur devoir, et leur sang se mêla avec celui des victimes.

Pompée pénétra avec ses officiers jusque dans le Saint des saints, et cette profanation fut ce qui envenima le plus la haine des Juifs contre les Romains. Les trésors qui étaient enfermés dans le temple étaient immenses; mais rien n'en fut distrait. Après la prise du temple, Pompée fit démanteler la ville, se décida à emmener à Rome, comme prisonniers, Aristobule, ses deux fils, Alexandre et Antigone, et ses deux filles; puis il remit Hyrcan sur le trône. Plusieurs villes de la Judée en furent détachées pour être remises au gouvernement de Syrie. Hyrcan fut astreint à payer un tribut annuel aux

Romains, et Antipater l'Iduméen fut chargé de l'intendance générale du pays des Juifs. Ceci se passait en 63 av. J. C.

En 57 av. J. C., Alexandre, l'un des fils d'Aristobule, réussit à s'évader, et rentra en Judée, où tous les mécontents se joignirent immédiatement à lui. Hyrcan, trop faible pour oser résister, aima mieux se réfugier auprès des Romains et réclamer leur intervention armée. Gabinius, qui avait été nommé gouverneur de Syrie, se fit précéder par Marc-Antoine, marcha en personne contre Alexandre, le battit, et se rendit ensuite à Jérusalem, où il ne laissa plus à Hyrcan que le souverain pontificat. Alexandre, par une soumission entière, trouva grâce devant le général romain qui changea la forme du gouvernement de la Judée. Il partagea cette province en cinq conventions juridiques, dont les siéges étaient à Jérusalem, à Gadara, à Amathus, à Jéricho et à Sepphoris. Le gouvernement monarchique, se trouvant ainsi aboli, fut remplacé par la forme aristocratique; mais ce changement radical fut de courte durée.

Trois ans après (54 av. J. C.), Crassus, marchant contre les Parthes, vint à Jérusalem, et pilla le trésor du temple, auquel il enleva 10,000 talents. Lorsque le moment fut venu où César et Pompée se disputèrent l'empire du monde, César rendit la liberté à Aristobule, et le renvoya en Judée sous l'escorte de deux légions, avec mission de les employer à combattre les desseins de Pompée. Celui-ci prévint ce danger en faisant empoisonner Aristobule pendant le voyage (49 av. J. C.). Alexandre, à la nouvelle de ce retour de fortune, s'était hâté de lever des troupes pour aller rejoindre son père; Pompée envoya au gouverneur de la Syrie l'ordre de se saisir du jeune prince, qui fut envoyé à Antioche, jugé et décapité.

HYRCAN. 47 à 40 av. J. C.

En 47, César vint en Syrie, et Antigone, qui avait quitté Rome avec Aristobule son père, crut le moment opportun pour réclamer la couronne; mais César, que Hyrcan et Antipater avaient aidé dans son expédition d'Égypte, n'eut garde de trahir les intérêts de ses alliés. Il renversa donc la forme de gouvernement aristocratique instituée par Gabinius, confirma à Hyrcan le souverain pontificat de Jérusalem et la principauté de Judée, transmissibles à sa descendance à perpétuité, et investit Antipater de la charge de procurateur de la Judée, sous la suprématie de Hyrcan. Antipater avait deux fils, Phasaël et Hérodes; il fit donner au premier le gouvernement de Jérusalem, et au second celui de la Galilée. En 44, César permit à Hyrcan de reconstruire l'enceinte militaire de Jérusalem, qui avait été démantelée par Pompée. A la mort de César, la guerre civile déchira la république romaine, et eut de terribles retentissements dans les provinces. En 40 av. J. C., Pacorus, roi des Parthes, entra en Syrie à la tête d'une puissante armée, dont une partie fut envoyée en Judée pour rétablir sur le trône Antigone, fils d'Aristobule. Hyrcan et Phasaël, ayant eu l'imprudence d'accepter une conférence avec l'ennemi, furent arrêtés et chargés de fers. Jérusalem fut envahie, et Hérodes eut à peine le temps de s'esquiver, au moment même où les Parthes entraient dans la place, qu'ils mirent au pillage.

ANTIGONE. 40 à 37 av. J. C.

Hyrcan et Phasaël ayant été remis entre les mains d'Antigone, le premier eut la vie sauve; mais on lui coupa les oreilles, afin que cette mutilation le rendît à jamais incapable d'exercer le souverain pontificat : il fut ensuite envoyé aux Parthes, qui l'emmenèrent à Séleucie de Babylonie, où il resta en prison jusqu'à l'avénement de Phraate, qui lui donna la liberté. Les Juifs fixés dans le pays, à partir de ce moment, le considérèrent comme leur roi et leur pontife, et ils lui fournirent les moyens de soutenir dignement son rang. Quant à Phasaël, qui ne pouvait douter du sort qui lui était réservé, il aima mieux se briser la tête contre la muraille, que d'attendre son supplice. Hérodes, après s'être sauvé de Jérusalem, s'était réfugié à Rome, où il parvint à se concilier l'affection de Marc-Antoine, l'un des membres du triumvirat. Il demandait la couronne de Judée pour Aristobule, frère de Mariamne, à laquelle il était fiancé; cet Aristobule, fils d'Alexandra, fille d'Hyrcan, et d'Alexandre, fils d'Aristobule, frère d'Hyrcan, réunissait ainsi en sa personne tous les droits à la couronne, et Hérodes, s'il réussissait à la lui faire donner, comptait gouverner la Judée, comme l'avait fait son père Antipater. Il obtint plus que son ambition n'avait osé rêver. Le sénat, à l'instigation de Marc-Antoine, le nomma lui-même roi de Judée. Après avoir reçu au Capitole l'investiture solennelle, il se hâta de repartir, et, trois mois après avoir quitté furtivement Jérusalem, il reparaissait en Judée.

Antigone était peu disposé à céder à Hérodes une couronne

qu'il avait eu tant de peine à conquérir; aussi la lui disputa-t-il à outrance pendant deux années. En 38 av. J. C., Hérodes commença le siége de Jérusalem, avec une puissante armée, dans laquelle étaient entrées les troupes romaines dont Sosius, gouverneur de Judée, avait pu disposer, suivant l'ordre des triumvirs. La place tint un peu plus de six mois, et fut enlevée de vive force l'an 37 av. J. C. Antigone, n'ayant plus d'espoir, vint se jeter aux pieds de Sosius pour lui demander grâce. Il fut chargé de chaînes et envoyé à Marc-Antoine, qui se trouvait alors à Antioche. Le triumvir voulait lui laisser provisoirement la vie, pour le faire paraître à son triomphe; mais Hérodes insista vivement, et paya même pour qu'on pressât le procès du malheureux roi. Il fut condamné à mort, et exécuté comme un criminel obscur; il fut battu de verges et décapité vers la fin de l'an 37 av. J. C. Il avait régné environ trois ans et trois mois.

Avec Antigone finit la dynastie des Asmonéens, qui avait duré cent vingt-six ans, à partir de l'année 163 av. J. C., année dans laquelle Antiochus Eupator, en contractant la paix avec les Juifs, conféra à Judas Machabée le titre de prince de Judée.

Il est clair qu'il peut exister des monnaies de tous les princes dont je viens d'esquisser rapidement l'histoire. Nous allons étudier celles qui jusqu'ici ont été retrouvées, et nous constaterons tout d'abord que c'est à tort que l'on a prétendu ne faire remonter que jusqu'à Simon, frère de Judas, l'exercice du droit monétaire, en admettant que Simon n'avait pu

jouir de ce droit qu'à partir de la concession qui lui en fut faite par le roi de Syrie. L'histoire du moyen âge fourmille d'exemples de concessions pareilles, qui ne furent le plus souvent que la sanction d'une usurpation préalable. Nous pouvons l'affirmer aujourd'hui, sans conserver aucune espèce de doute, la concession du droit monétaire offerte par Antiochus Sidétès à Simon, frère de Judas Machabée, ne fut qu'une sorte de reconnaissance tardive d'un fait qu'il n'y avait plus moyen de considérer comme non avenu. M. Lenormant, avait trop bien l'expérience de l'histoire pour se méprendre sur la valeur réelle de l'acte d'Antiochus Sidétès, et je suis heureux de copier ses propres paroles, qui donnent tant de certitude à la thèse que je soutiens aujourd'hui : « La concession du privi-« lége monétaire par Antiochus VII doit-elle être considérée « comme le point de départ de la fabrication des monnaies « chez les Juifs? Antiochus ne faisait sans doute, dans cette « circonstance, que donner une confirmation officielle à « une usurpation déjà consommée, » etc. (*Rev. num.*, 1845, p. 178.)

Ceci posé, passons à la description des monnaies que nous ont laissées les princes Asmonéens.

JUDAS MACHABÉE, 167 à 161 av. J. C.

Voici les dates importantes de la vie politique de Judas :

Purification du temple.....	165 av. J. C.
Élévation de Judas au souverain pontificat.....	164

Toute monnaie de Judas Machabée sur laquelle ce prince portera le titre de *Cohen* ou de grand prêtre, ne peut avoir été frappée que de 164 à 161 av. J. C.; l'absence du titre de *Cohen* ferait nécessairement reporter la monnaie sur laquelle cette absence serait signalée, aux années comprises dans l'intervalle de 167 à 164. Peut-être faudrait-il la classer à l'année même de la purification du temple, événement dont elle eût été en quelque sorte destinée à consacrer le souvenir.

PREMIÈRE PÉRIODE, 167 à 164.

Je ne connais aucune monnaie de Judas frappée avant son élévation au souverain pontificat.

DEUXIÈME PÉRIODE, 164 à 161.

1. Dans une couronne d'olivier :

יהוד	Jehoud-
הכהן גל	ah, Cohen il-
ולוחב(ר)	lustre et ami
(היהדים)	des Juifs.

℞. Deux cornes d'abondance ornées de bandelettes, et entre lesquelles est une pomme de grenade. Le tout dans un grènetis. Æ. mod. 3. Pl. II, fig. 1 et 2.

Ma collection, deux exemplaires.

Le flaon a ses bords taillés irrégulièrement en biseau, de

façon à présenter un champ plus étendu du côté de la légende. Quel est le dernier mot de celle-ci? Heureusement les trois premières lettres ...וחב pouvant servir à en compléter le sens, il faut lire וחבר היהודים, et ami des Juifs. Quoi qu'il en soit, il ne peut subsister aucun doute sur l'attribution de ces précieux monuments, qui appartiennent indubitablement à Judas Machabée. Ces deux pièces m'ont été envoyées de Jérusalem, où elles ont été trouvées, et je n'en connais pas d'autre exemplaire.

JONATHAN, 161 à 143 av. J. C.

Voici les dates principales de la vie politique de Jonathan :

Jonathan est investi du souverain pontificat, s'allie avec Alexandre Bala et se fixe à Jérusalem.....	153 av. J. C.
Mariage d'Alexandre Bala avec Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor, célébré à Ptolémaïs; Jonathan y assiste...	151
Antiochus Dionysus confirme le pontificat à Jonathan...	145
Jonathan tombe entre les mains de Tryphon.....	142

De la comparaison de ces dates, il résulte que toute monnaie attribuant à Jonathan le titre de souverain pontife est nécessairement postérieure à l'année 153 av. Jésus-Christ; il en est de même de toute pièce qui porterait le nom d'Alexandre Bala, avec celui de Jonathan.

Passons maintenant à la description des monnaies de Jonathan.

1. Dans une couronne d'olivier :

יונתן	Jonathan
הכהן הג	le Cohen
דלוחבר	suprême et l'ami
היהודים	des Juifs.

℞. Deux cornes d'abondance et une grenade, dans un grènetis. Æ. mod. 3. Pl. II, 3, 4, 5 et 6.

Ma collection, deux exemplaires trouvés à Jérusalem.

Les deux exemplaires du cabinet impérial offrent la légende ainsi coupée :

יונתן
הכהן
גדל...
.....

יונתן
כהן הג
דלהחב
.....?

Cette monnaie a été lue pour la première fois par Barthélemy en 1749, publiée un peu plus tard dans le tome XXIV des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, et publiée de nouveau l'année d'après (1750), par Swinton (*De nummis quibusd. Samar. et Phœn.*, p. 67 et 68), qui lut ainsi

la légende entière du même exemplaire qu'avait décrit Barthélemy, יונתן הכהן וחבריו ב, Jonathan le Cohen et ses amis (l'an) II. Pérez Bayer se refusa complétement à admettre la légitimité de cette lecture, qui ruinait toute sa théorie de la numismatique judaïque commençant à Simon seulement, et il soutint que les monnaies de ce genre avaient été mal lues et revenaient à Jean Hyrcan, fils de Simon. Son ouvrage contient, à la page 190, la figure de la pièce déchiffrée par Barthélemy, et six figures plus que médiocres d'autres monnaies appartenant réellement à Hyrcan. Malgré tous les arguments de Bayer, il est bien certain que la lecture de Barthélemy, copiée par Swinton, est rigoureusement exacte, et il ne serait plus permis aujourd'hui de se refuser à adopter cette lecture, qui démontre clairement, à elle seule, que Simon n'est pas le premier prince Asmonéen qui ait émis des monnaies à son nom.

Barthélemy, dans le même mémoire, parle d'une monnaie d'un Jonathan qui appartenait à M. Cary de Marseille, et qui ne différait de celles du cabinet du roi, qu'en ce qu'elle offrait les traces des deux mots Βασιλέως Ἀλεξάνδρου. Il ajoute un peu plus bas : « On peut attribuer au même Jonathan « d'autres médailles de petit bronze que j'ai vues en différents « cabinets, et qui représentent d'un côté une ancre avec cette « légende : Βασιλέως Ἀλεξάνδρου, et au revers une espèce de « roue, etc. Sur toutes celles qui me sont tombées entre les « mains, j'ai distingué entre les rayons de la roue des lettres « samaritaines, qui, se dérobant presque à la vue et se trou- « vant la plupart dégradées, ne m'ont offert jusqu'ici que la « terminaison du nom de Jonathan, etc. »

Pour Barthélemy, la présence de la légende grecque d'A-

lexandre « marquait l'étroite alliance qui subsistait entre Jo-
« nathan et Alexandre Ier, et dont il est fait mention dans le
« premier livre des Machabées. » Enfin dans une lettre en date du 29 août 1780, adressée à Bayer, Barthélemy hésitait pour la fin de la légende entre les deux leçons וחבריו *et socii ejus*, et חבביון *Philhellène.*

Nous remarquerons que sur l'une des pièces que nous venons de décrire, les lettres חבב sont très-nettes, et qu'il faut admettre une méprise de la part du graveur, qui, au lieu du mot חבר, *socius*, aura écrit חבב, *amicus.* Quoi qu'il en soit, je suis tenté de penser que les deux exemplaires portant le nom ינתן, ainsi orthographié, sont semblables à celui de Cary, mais moins bien conservés.

Voici maintenant quelques monnaies curieuses que Barthélemy eût regardées comme étant d'attribution certaine.

4. יהונתן המלך. Une fleur deliliacée. Le tout dans un grènetis.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥΒΑΣΙΛ... Autour d'un cercle dans lequel est une ancre. Æ. mod. 3. Pl. II, 7 et 8.

Ma collection; trouvée à Jérusalem. — Cabinet de l'Académie royale de Madrid.

Cette charmante monnaie nous offre le nom de Jonathan, écrit avec une orthographe plus compliquée, mais parfaitement lisible. On sait que le type de l'ancre était un type de famille pour les Séleucides; la présence de ce type avec le nom du roi Alexandre semblerait donc ne pas permettre de doute, et prouver qu'il s'agit bien réellement d'Alexandre Bala, qui se prétendait de la race de Séleucus, et qui se fit

l'ami de Jonathan, dont le nom se trouve au revers, et autour d'une fleur qui constitue un type essentiellement judaïque. Toutefois nous examinerons un peu plus loin, s'il n'est pas plus convenable d'expliquer d'une autre manière l'existence de ces médailles.

5. ΑΛΕΞΑΝΔ...ΒΑΣΙΛΕΩ. Autour d'une ancre, le tout dans un grènetis.

Ꝑ. Une roue entre les rayons de laquelle se lit : י־ה־ונ־ת־ן ה־מל־ך (יהונתן המלך) Jonathan le roi. Æ. mod. 3. Pl. II, 9.

Cabinet impérial, cinq exemplaires. — Ma collection, douze exemplaires trouvés à Jérusalem. Sur un de ces exemplaires, l'epsilon est ainsi formé Σ. Tous sont de coin dissemblable, et présentent des poids qui varient de plus du simple au double. Il ne me paraît guère possible que de pareilles différences de poids ne dénotent pas des espèces véritablement distinctes, malgré l'égalité de leur diamètre.

Si ces pièces étaient bien classées, elles seraient de la plus haute importance, en ce qu'elles prouveraient que Jonathan prit le titre de roi; mais, hâtons-nous de le dire, l'his- l'histoire sacrée aussi bien que l'histoire profane sont muettes sur ce point. Dans cette hypothèse, il ne serait pas possible de récuser le témoignage des monuments numismatiques, ces actes métalliques des archives de l'humanité : Jonathan aurait donc pris le titre de roi. Ici je dois m'empresser de déclarer, pour rassurer tout le monde sur la légitimité de ma lecture, que cette lecture n'est pas de moi; elle appartient à un savant auquel probablement on ne se permettra pas

de reprocher de la légèreté en cette affaire : car c'est notre illustre Barthélemy, qui a laissé dans les tiroirs du médaillier de la Bibliothèque impériale, sous la pièce en question, une étiquette écrite de sa main, et offrant, pour la légende hébraïque, la transcription que j'ai adoptée plus haut. Ai-je besoin d'ajouter que je me suis assuré que cette fois, comme tant d'autres, Barthélemy avait parfaitement lu ?

Voyons maintenant si nous pouvons trouver quelque indice de cette royauté dans les récits de l'antiquité. Commençons par les livres sacrés. Nous lisons au livre 1er des Machabées (cap. x) : « 62. Et jussit (Alexander Balas) spoliari Jonathan vestibus suis, et indui purpura, et ita fecerunt; et collocavit eum rex sedere secum. — 64. Et factum est, ut viderunt qui interpellabant gloriam ejus, quæ prædicabatur, et opertum eum purpura, fugerunt omnes. — 65. Et magnificavit eum rex, et scripsit eum inter primos amicos, et posuit eum ducem, et participem principatûs. — 66. Et reversus est Jonathas in Jerusalem cum pace et lætitiâ. »

Ceci se passait en l'an 162 des Séleucides (151 av. J. C.), à Ptolémaïs, où Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, s'était rendu pour célébrer le mariage de sa fille Cléopâtre avec Alexandre Bala, roi de Syrie. Alexandre périt chez les Arabes en 146 av. J. C. ; c'est donc dans l'intervalle de cinq ans, compris entre 151 et 146, que les monnaies bilingues de Jonathan avec le nom d'Alexandre auraient dû être frappées.

Dans cette hypothèse, après la mort d'Alexandre Bala, l'ami et l'allié fidèle de Jonathan, les monnaies bilingues au nom d'Alexandre durent naturellement disparaître. Démétrius se montra pendant quelque temps l'allié de Jonathan,

et lui confirma d'abord tous les avantages que lui avait concédés Alexandre; mais ces bonnes dispositions furent de courte durée, et voici ce que nous lisons dans le livre des Machabées (I, XI, 53): « Et mentitus est omnia quæcumque dixit, et abalienavit se a Jonatha, et non retribuit ei secundum beneficia quæ sibi tribuerat, et vexabat eum valde. » — Jonathan embrassa alors la cause du jeune Antiochus Dyonisus, que Tryphon opposait à Démétrius; aussi lisons-nous encore (I, XI, 58): « Et misit (Antiochus) illi vasa aurea in ministerium, et dedit ei potestatem bibendi in auro, et esse in purpura, et habere fibulam auream. » — Quelque ridicules que soient, en apparence, ces grâces accordées par Antiochus, elles constituaient, à cette époque, une sorte de reconnaissance d'un pouvoir quasi royal. Cela n'empêcha pas que, dans le courant de la même année, Jonathan ne combattît les troupes d'Antiochus; et, à partir de ce moment jusqu'à sa mort, ordonnée par Tryphon, il ne cessa de lutter contre le roi de Syrie. Il est donc bien évident que, de 146 à 142, Jonathan ne put plus frapper que des monnaies purement hébraïques.

Jusqu'ici j'ai raisonné dans l'hypothèse que les pièces bilingues de Jonathan et d'Alexandre appartenaient à Jonathan Machabée. Mais ce fait est-il indubitable? Pour ma part, je crois fermement que non. Remarquons d'abord que la reconnaissance de la suprématie macédonienne, constatée par l'émission des monnaies bilingues dont nous venons de parler, aurait été sans doute assez mal vue des Juifs, au moment même de leur lutte ardente contre les Syriens. D'un autre côté, nous avons des monnaies toutes différentes de Jonathan, monnaies que Jean Hyrcan copia scrupuleusement; et quand

Alexandre Jannéas monta sur le trône, quelles monnaies frappa-t-il? des monnaies identiques de type avec les pièces bilingues. Si donc ces monnaies bilingues sont de Jonathan, elles ont dû être frappées en 142 av. J. C. Alexandre Jannéas n'a commencé à régner qu'en 105 av. J. C.; il y aurait donc un intervalle de trente-sept ans entre les émissions les plus rapprochées des pièces de Jonathan et d'Alexandre Jannéas? Cela ne me paraît pas possible à admettre, et j'aime beaucoup mieux croire qu'Alexandre Jannéas s'appelait pour les Juifs *Jonathan*, et que c'est à lui que reviennent toutes les monnaies bilingues, comme le prouve d'ailleurs la loi de succession des types.

Quoi qu'il en soit, à partir de 142 av. J. C., Jonathan ne put plus frapper que des monnaies purement hébraïques, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Voyons donc quelles sont les monnaies qui conviendraient à cette dernière période de la vie de Jonathan.

Dans une couronne :

יהו	יהו
נתן הכ	נתן הכ
הן הגדל	הן הגדל
הו (?)..	וחברה
	יהד....
Iehou-	Iehou-
nathan le Cohen	nathan le Co-
suprême	hen suprême
.....	et l'ami
	des Juifs.

.....	יהו
תן הכ	נתן הכ
הן הגדל	הן הגדל
וחברהי	וחברי
הדי	? ד ?
.....	Iehou-
than le Co-	nathan le Co-
hen suprême	hen suprême
et le libérateur des	et l'ami
Juifs (?)	(des Juifs.)

℞. Deux cornes d'abondance et une pomme de grenade. Æ. mod. 3. Pl. II, 10 à 14.

Ma collection. Ces monnaies, qui constituent autant d'espèces différentes, ont toutes été trouvées à Jérusalem.

J'ai déjà fait remarquer que l'orthographe du nom de Jonathan varie sur ses monnaies; ainsi, sur les premières, nous lisons יונתן, comme sur les monnaies bilingues qui offrent le titre de roi accolé au nom d'un prince juif; sur la pièce bilingue au type de la fleur, le nom est écrit יהונתן, comme sur les dernières pièces que je viens de décrire.

SIMON, 143 à 135 av. J. C.

Voici les dates essentielles du règne de Simon.

Démétrius Nicator confirme tous les priviléges accordés à Jonathan, auquel il écrit en lui donnant le titre de grand prêtre..... 143 av. J. C.

La citadelle de Jérusalem construite dans la ville basse, capitule..... 142

Antiochus Sidétès, frère de Démétrius Nicator, prisonnier chez les Parthes, accorde à Simon, qu'il appelle grand prêtre et ethnarque des Juifs, le droit de frapper en Judée monnaie à son coin..... 141

Simon est assassiné par son gendre Ptolémée, fils d'Abobus..... 135

J'ai déjà dit qu'il n'est pas une seule des monnaies juives portant le nom de Simon, que l'on puisse classer avec certitude au règne de Simon, frère de Judas Machabée ; il n'y en a pas une seule, effectivement, qui puisse s'intercaler, avec quelque apparence de raison, entre les monnaies si semblables de Jonathan et de Jean Hyrcan. Je renvoie donc au moment où je décrirai les monnaies indubitables de Simon Barcocébas, l'étude de celles des pièces juives qui pourraient, à la rigueur, être attribuées à Simon l'Asmonéen. Du reste, il ne me paraît pas possible de douter de l'existence de petites monnaies de cuivre offrant, avec le nom de Simon suivi du titre de grand prêtre, le type des deux cornes d'abondance et de la pomme de grenade. Ces monnaies doivent exister, et quelque jour elles surgiront du sol de Jérusalem. En attendant, nous pouvons affirmer qu'elles resteront toujours rares, puisqu'il n'en est pas encore parvenu une seule dans les collections numismatiques, du moins à ma connaissance.

JEAN HYRCAN 135 à 106 av. J. C.

Voici d'abord les dates essentielles du pontificat de Jean Hyrcan.

Il est proclamé unanimement souverain pontife.....	135 av. J. C.
Dans la première année de Hyrcan, Antiochus Sidétès vient assiéger Jérusalem et s'en rend maître, tout en laissant la liberté aux Juifs.....	134
Antiochus Sidétès est accompagné par Hyrcan dans une campagne contre les Parthes.....	131
Démétrius Nicator, remis en liberté, remonte sur le trône.	*Id.*
Hyrcan resserre les liens de l'alliance contractée par les Juifs avec les Romains.....	127
Démétrius est mis à mort et remplacé par Alexandre Zebina.....	126
Alexandre Zebina meurt dans une bataille contre Antiochus Grypus.....	110
Antiochus Grypus et son frère Antiochus le Cyzicénien se disputent la couronne pendant plusieurs années. Le siége de Samarie est entrepris par Hyrcan et dure un an.....	109
Hyrcan meurt.....	106

Passons actuellement à la description des monnaies de Jean Hyrcan, dont le nom a été bien lu par Barthélemy et par Bayer.

Dans une couronne d'olivier :

יהוחנן	...חנוהכ
הכהוהג	הוהגדלו
דלוחברה	חברהי..
יהדי	דים
Iehouhanna.. le Cohen suprême et l'ami des Juifs.	...hanna le Cohen suprême et l'ami des Juifs.
יהוכ	יהו..
נוהכהן	נוהכה.
הגדל ?	גדל..
חברהיהד	.....
ים.	
Iehoukhanna le Cohen suprême (et) l'ami des Juifs.	Iehou..-nna le Co... suprême... .....

B. Deux cornes d'abondance, et entre elles un fruit allongé ressemblant à un citron, Æ. mod. 3. Pl. III, 1 2 8, et pl. XX, 1.

Les exemplaires que je possède ont tous été trouvés à Jérusalem.

Le Cabinet impérial possède aussi plusieurs exemplaires de cette monnaie (1).

5. Dans une couronne d'olivier :

יהו··
נוהכה··
גדלו··
···

Iehouha-
nna le Cohen
suprême et.....

℞. Une pomme de grenade entre deux cornes d'abondance.
Æ. mod. 5. Pl. III, 5.

Ma collection; pièce trouvée à Jérusalem. — Le Cabinet impérial possède cette monnaie.

Deux autres exemplaires de la même provenance ne portent plus que les fragments de légendes suivants, sans qu'il y ait trace de lettres au-dessous :

(1) Cavedoni, dans sa *Numismatica Biblica*, p. 22, parle ainsi des monnaies de Jean Hyrcan. N° 21, Corona entro laquale è scritto Jeochannahan Accohen Hannasi, ovvero, Jonathan Haccohen Haggadol ve abr (Jonathan il sacerdote, il magno e....) od altri nomi e titoli. ℞. due cornu copie e capo di papavero che s'erge di mezzo ad esse; nell' area alcune lettere samaritane.

Je n'insisterai pas sur ces descriptions et ces lectures. Cavedoni, n'ayant pas les monnaies sous les yeux, a copié Bayer sans corriger les inadvertances de celui-ci.

1° גדלן
חברהי

2° כהוהגדל
וחברי

Je possède en outre trois pièces barbares de cette classe, provenant également de Jérusalem, et dont il me serait impossible de faire la description : j'aime donc mieux renvoyer à leurs figures. De ces trois pièces, l'une porte une espèce d'épi entre les deux cornes d'abondance, au lieu d'une pomme de grenade. (Pl. III, 9 et 10, et pl. XX, 2.)

Je passe à la description d'une très-curieuse monnaie bilingue qui a été publiée par Pembrocke, et reproduite avec un nouvel exemplaire tiré du cabinet de l'Infant d'Espagne, par Perez Bayer (p. 190, fig. 4 et 6). Il en existe un exemplaire au Cabinet du roi, et j'en possède moi-même un quatrième, qui a été trouvé à Jérusalem. — Voici la description de cette rare monnaie :

8. Dans une couronne d'olivier :

יהוח	Iehouha-
··נוהכ	nna le Co(hen).
.....	.....
.....	.....

Au-dessus de la légende est un A entre deux points.

℣. Une pomme de grenade entre deux cornes d'abondance.
Æ. mod. 3. Pl. III, 12, et pl. XX, 3. — Ma collection.

9. L'exemplaire du Cabinet impérial porte la légende très-lisible :

A
יהוכנן
הכהן הגד
לוחברהי
הודים

que Barthélemy avait lue de la manière suivante, ainsi que le constate l'étiquette écrite de sa main : Jehouchanan le grand prêtre, à la délivrance de Jehouda et Israël.

Cette version ne me paraît pas admissible, car la phrase doit se couper ainsi :

יהוכנן הכהן הגדל וחבר היהודים

Ce qui donne littéralement : Iehouhanna le grand prêtre et l'ami des Juifs.

Le revers est entièrement frotté et usé. Pl. III, 3.

Quelle peut être l'origine de cette monnaie? Nous trouvons deux explications possibles des légendes qu'elle offre; ou bien c'est l'alliance étroite qui subsista dès l'année 135 (ou plus probablement 134) entre Jean Hyrcan et Antiochus Sidétès, et jusqu'à la mort de ce monarque, qui a fait adopter cette double légende ; et dans ce cas, la lettre A serait l'initiale du nom d'Antiochus, ou bien c'est l'alliance faite par Jean Hyrcan en 126, avec Alexandre Zébina, qui a motivé la présence de l'initiale A du nom de ce prince, sur les petites monnaies de cuivre frappées à Jérusalem. Je n'ose me prononcer pour l'une plutôt que pour l'autre de ces deux hypo-

ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

thèses, entre lesquelles il faut nécessairement choisir. Toutefois il est un fait que je vais rapporter, et qui semble venir à l'appui de la seconde.

Nous avons vu qu'Antiochus Sidétès vint faire le siége de Jérusalem, et qu'il se rendit maître de cette ville, qu'il fit démanteler. Je crois avoir acquis la preuve que ce prince fit alors frapper des monnaies dans la ville sainte, et je soumets cette opinion aux numismatistes, sans toutefois prétendre rien affirmer. Je leur exposerai mes raisons, et ils jugeront.

On sait que les petites monnaies de cuivre se dépaysent rarement. Si donc une localité fournit en peu de temps un certain nombre d'exemplaires d'une monnaie de cuivre de très-petite valeur, il y a tout lieu de croire que ces pièces ont été fabriquées dans la localité même. Si à cette première considération on ajoute la constatation d'une analogie palpable de style, de taille, de type et de fabrique entre ces pièces et celles qui appartiennent incontestablement à la localité, ce qui n'était d'abord qu'une hypothèse devient aussitôt une certitude, et l'on peut regarder comme à peu près démontrée l'origine que l'on attribue aux monnaies en question.

Cela posé, voici la description d'une curieuse monnaie de cuivre dont j'ai reçu cinq exemplaires, recueillis séparément à Jérusalem.

1. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ.. L'ancre des Séleucides. Au-dessus de la patte de l'ancre, la datte ΑΤΠΡ ou ΒΤΠΡ.

℞. Fleur de lis à peu près semblable à celle de la monnaie

de Jonathan-Alexandre, avec deux bractées ou folioles opposées, au bas de la tige. Æ. mod. 3. Pl. III, 13 et 14.

Ma collection. — Le Cabinet impérial possède un exemplaire de cette rare monnaie.

Les deux dates ΑΠΡ et ΒΠΡ nous fournissent les années 181 et 182 de l'ère des Séleucides. Or Antiochus Sidétès vint assiéger Jérusalem en 135 (178 des Séleucides). Si donc nos monnaies d'Antiochus Sidétès ont été frappées à Jérusalem, elles n'ont pu l'être que dans les années postérieures à 135, et jusqu'à l'année 131, dans laquelle Hyrcan suivit Antiochus Sidétès dans son expédition désastreuse contre les Parthes. Nos deux monnaies sont précisément des années 132 et 131 avant J. C. Il n'y a donc, du côté des dates, aucune raison de douter de leur attribution à Jérusalem. Si maintenant nous remarquons que les types de ces monnaies sont essentiellement judaïques, et identiques, pour ainsi dire, avec ceux de l'une des monnaies bilingues avec le nom de Jonathan et d'Alexandre Jannéas, nous aurons tout droit d'attribuer à l'argument tiré de la provenance une force pleine et entière. En conséquence, je n'hésite pas à classer les pièces que je viens de décrire, à la suite numismatique de Jérusalem.

D'une part, les monnaies hiérosolymitaines d'Antiochus Sidétès ont, pour les types, beaucoup d'analogie avec les pièces de Jonathan-Alexandre; de l'autre, si le roi de Syrie faisait frapper des monnaies grecques à son propre nom à Jérusalem, depuis la prise de cette ville, il est peu probable que Jean Hyrcan ait frappé simultanément des espèces hébraïques à son nom, mais portant comme

signe d'alliance, ou mieux de vasselage, l'initiale grecque du nom d'Antiochus ; je préfère donc, tout bien considéré, voir dans cette initiale des pièces bilingues de Jean Hyrcan, celle du nom d'Alexandre Zébina, avec lequel Hyrcan fit un traité d'alliance.

JUDAS-ARISTOBULE ET ANTIGONE, 106 à 105 av. J. C.

Voici les dates du règne de ce prince.

Aristobule prend le titre de roi, et partage le souverain pouvoir avec son frère Antigone.....	106 av. J. C.
Antigone est mis à mort par l'ordre de son frère.....	106
Aristobule meurt déchiré de remords.....	105

Les monnaies d'Aristobule et de son frère Antigone peuvent-elles exister? Oui, sans doute. Les unes doivent porter les noms des deux frères associés au trône, et les autres, postérieures à l'assassinat d'Antigone, le nom d'Aristobule seul ; jusqu'ici ces monnaies ont échappé à toutes les recherches. Ai-je réussi à combler cette lacune? les numismatistes en jugeront.

Voici d'abord la description d'une pièce, malheureusement mal conservée, et qui pourrait bien appartenir à Judas-Aristobule.

Dans une couronne :

ΙΟΥΔΑ..
ΒΑΣΙΛ?
Α?

℞. Une pomme de grenade entre deux cornes d'abondance. Æ. mod. 3. Pl. IV., 1.

Ma collection; trouvée à Jérusalem.

Le style de cette monnaie diffère notablement du style de celles de Jean Hyrcan; le burin en est beaucoup plus large et plus gras. A partir de cette monnaie, toutes celles que nous allons rencontrer jusqu'au règne d'Hérode, sauf toutefois celles d'Antigone, sont d'un module beaucoup plus petit, et elles offrent des flans minces et légers, comparativement aux pièces que nous venons d'étudier. Il en est toutefois que je suis tenté de considérer comme les monnaies frappées en commun par Aristobule et Antigone son frère.

En voici la description :

Une ancre dans un cercle, autour la légende .ΑΣΙΛΕΥ.... en caractères fermes et bien tracés.

℞. Une étoile dans un grènetis; au dehors du grènetis, des traces de lettres. Æ. mod. 2 1/2. Pl. IV., 4, 5, 6, 7 et 8.

Ma collection.

La suivante complète les légendes :

Même type; autour de l'ancre, ΒΑΣΙ.....Ι. La tête de cette dernière lettre manque, elle peut donc être un iota, un gamma, un upsilon, ou un tau.

℞. A l'extérieur du grènetis, dans lequel est l'étoile : ΙΟΥΔ (?) ΣΒ.... Æ. mod. 2 1/2. Pl. IV, 2 et 4, et Pl. XX, 4 et 5.

Ma collection.

Un second exemplaire de ma collection porte autour du cercle contenant une ancre, le nom rétrograde ANTI... (Pl. IV., 3).

On est bien tenté de reconnaître sur ces pièces les deux noms de Judas et d'Antigone, et cependant je ne propose cette classification qu'avec une entière réserve.

Je possède quatre exemplaires de cette monnaie, trouvés à Jérusalem; tous les quatre, malheureusement, sont d'une mauvaise conservation.

Six autres pièces analogues, de ma collection, sont d'un style beaucoup plus mauvais et plus grêle; aussi les légendes en sont-elles illisibles.

Faute de savoir à quel prince les classer, je vais décrire ici deux très-jolies petites monnaies juives d'un bon style, et qui ne pourront être attribuées avec certitude que lorsqu'un exemplaire complet nous sera parvenu.

Dans un grènetis :

BACI
ΛEYΛ ?.

en caractères très-lisibles et très-bien formés.

℞. Une ancre dans une couronne d'olivier, ou une double corne d'abondance. Æ. mod. 2. 1/2. Pl. IV, 9 et 10.

Ma collection; trouvées à Jérusalem.

Enfin, une pièce du Cabinet impérial offre la légende .ΑΣΙΛΕ.... autour d'une ancre enfermée dans un cercle, et au revers une légende illisible, peut-être hébraïque, autour d'une étoile. Æ. 3.

ALEXANDRE JANNÉAS, 105 à 78 av. J. C.

Voici les dates essentielles du règne de ce prince :

Il prend le titre de roi aussitôt après la mort de son frère.	105 av. J. C.
Toujours battu par les ennemis des Juifs, Alexandre voit le peuple se soulever contre lui, à l'instigation des Pharisiens.....	92
La guerre civile dure six ans et ne finit qu'en.....	86
Alexandre meurt de la fièvre, laissant la couronne à sa femme.....	78

J'ai, en m'occupant de Jonathan, émis l'opinion dans laquelle je persiste, qu'Alexandre Jannéas s'appelait en réalité Jonathan, et que c'est à lui que revenaient toutes les pièces bilingues aux noms d'Alexandre et de Jonathan. D'autres monnaies appartiennent indubitablement à ce prince ; elles sont de très-petit module, et en voici la description :

...ΞΑΝ...ΑΣΙΛΕ.... autour d'une ancre entourée d'un cercle.

℞. Une étoile dans un grènetis, en dehors duquel se voient des traces d'une légende tellement oblitérée qu'il n'est pas possible de dire si elle était grecque ou hébraïque. Æ. mod. 3. Cabinet impérial.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔ.. Autour d'une ancre avec ou sans anneau.

℞. Étoile dans un cercle. Æ. mod. 3. Pl. IV., 11 et 12.

Ma collection, cinq exemplaires provenant de Jérusalem.

ALEXANDRA, 78 à 69 av. J. C.

Voici le résumé de son règne :

Elle se soumet entièrement aux Pharisiens, et, aussitôt affermie sur le trône, elle fait recevoir souverain pontife son fils Hyrcan.....	78 av. J. C.
Elle tombe gravement malade et Aristobule se révolte.....	70
Elle meurt en désignant Hyrcan pour son héritier.....	69

Je ne connais qu'une seule monnaie d'Alexandra, et cette monnaie est extrêmement précieuse, en ce qu'elle sert à merveille à déterminer celles d'Alexandre Jannéas. En voici la description :

1. ΑΛΕΞΑΝΔ ΒΑΣΙΛΙΣ. Autour d'une ancre.

℞. Une étoile, entre les rayons de laquelle on voit les traces d'une légende hébraïque, dont un *tau* seul est reconnaissable. Æ. mod. 3. Pl. IV, 13.

Ma collection, provenant de Jérusalem.

On remarquera que les types de cette rare monnaie sont identiques avec ceux des pièces bilingues d'un roi Jonathan, inscrivant sur ses monnaies la légende grecque d'un roi Alexandre.

HYRCAN, 69 à 66 av. J. C.

Une seule date importante est à noter dans le règne de ce prince.

Après avoir été vaincu par son frère Aristobule, il abdique en sa faveur, et lui cède à la fois la couronne et la souveraine sacrificature..... 66 av. J. C.

ARISTOBULE, 66 à 63 av. J. C.

Voici les dates importantes de ce règne.

A peine sur le trône, Aristobule se voit mandé par Pompée pour répondre aux réclamations de Hyrcan, excité par Antipater l'Iduméen, père d'Hérode le Grand..... 64 av. J. C.

Pompée prend Pétra et fait prisonnier Arétas ; puis il marche sur Jérusalem, qu'il assiége et prend. Aristobule et ses deux fils, Alexandre et Antipater, sont faits prisonniers et emmenés à Rome..... 63

Hyrcan est remis sur le trône..... 63

HYRCAN RÉTABLI, 63 à 57 av. J. C.

Ce prince est rétabli par Pompée, avec Antipater pour intendant général de la Judée..... 63 av. J. C.

Alexandre, fils d'Aristobule, revient en Judée et chasse Hyrcan de Jérusalem..... 57

Hyrcan va implorer le secours de Gabinius, qui marche sur la Judée avec Marc-Antoine, bat les Juifs, entre à Jérusalem, renverse la monarchie, et établit l'oligarchie aristocratique..... 57
Hyrcan n'est plus que souverain pontife..... 57

OLIGARCHIE ARISTOCRATIQUE, 57 à 47 av. J. C.

Fondée par Gabinius en 57, elle est renversée par César, pour faire de nouveau place à la monarchie, en..... 47 av. J. C.

ARISTOBULE ET ALEXANDRE SON FILS.

César rend la liberté à Aristobule, et lui confie deux légions pour reconquérir son royaume. Pompée le fait empoisonner en route..... 49 av. J. C.
Alexandre ayant levé des troupes pour courir se joindre à son père, est fait prisonnier par les Romains et décapité à Antioche..... 49

HYRCAN RÉTABLI, 47 à 40 av. J. C.

César n'accueille pas les réclamations d'Antigone, fils d'Aristobule; il rétablit la monarchie qu'il rend à Hyrcan, en instituant Antipater l'Iduméen procurateur de la Judée.. 47 av. J. C.
Pacorus, roi des Parthes, prend Jérusalem et rétablit Antigone sur le trône de ses pères. Hyrcan est fait prisonnier, et Antigone lui fait couper les oreilles, pour le rendre incapable d'exercer le souverain pontificat..... 40

Je ne connais aucune monnaie qui puisse se classer avec

quelque apparence de certitude à aucune des six périodes que je viens de déterminer, et qui embrassent un espace de vingt-neuf années, comprises entre la mort d'Alexandre et l'avénement d'Antigone.

Espérons que quelque jour ces monnaies pourront être reconnues, mais cela ne pourra avoir lieu que lorsque les fouilles de Jérusalem nous auront fourni un très-grand nombre de pièces à comparer entre elles. Peut-être ces monnaies se trouvent-elles parmi celles que j'ai classées, en désespoir de cause, à Judas-Aristobule et Antigone.

ANTIGONE, 40 à 37 av. J. C.

Voici les dates principales du règne de ce prince.

Il est remis sur le trône par Pacorus, roi des Parthes.....	40 av. J. C.
Hérode, fils d'Antipater l'Iduméen, réfugié à Rome, devient l'ami de Marc-Antoine, et demande au sénat la couronne pour Aristobule, fils d'Alexandre, fils d'Aristobule, frère de Hyrcan, et d'Alexandra, fille de Hyrcan. Marc-Antoine fait donner la couronne à Hérode lui-même. Trois mois après avoir quitté furtivement Jérusalem, Hérode rentre en Judée.....	40
La guerre civile commence entre les partisans d'Hérode et ceux d'Antigone. Elle dure près de deux ans. Hérode assiége Jérusalem en.....	38
Le siége dure un peu plus de six mois, et la place se rend en.....	37
Antigone se livre au général romain Sosius, qui l'envoie à Antioche auprès de Marc-Antoine. Celui-ci, poussé par Hérode, fait battre de verges et décapiter Antigone, après un règne d'environ trois ans et trois mois.....	37

Les monnaies d'Antigone sont extrêmement remarquables par leur style et surtout par leur taille, qui les met complétement en dehors du système monétaire des autres princes Asmonéens. Voyons quelles sont ces monnaies :

1. ....ΩΣΑΝΤΙΓΟΝΟΥ, autour d'une couronne.

℞. Deux cornes d'abondance, Æ, mod. 5, flan épais ; ma collection ; mauvaise conservation.

2. ..ΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤ..... autour d'une couronne.

℞. Deux cornes d'abondance, au-dessous les lettres hébraïques, הבמדפ formant un fragment de légende dont je ne devine pas le sens. Æ, mod. 5, flan épais ; ma collection ; provenant de Jérusalem.

3. Le Cabinet impérial possède cinq exemplaires de cette rare monnaie. Sur l'un d'eux, qui offre le nom entier ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ..., on voit entre les deux cornes d'abondance, dans le champ, deux lettres indéterminées. (Pl. V, 2).

4. Sur un autre exemplaire on lit ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ ΒΑΣΙΛΕ.. et entre les deux cornes d'abondance les lettres הכח, que je considère comme représentant le mot הכהן, le grand prêtre. (Pl. V, 3.)

5. Enfin, sur un troisième exemplaire on voit, entre les deux cornes d'abondance, les signes ΛΕΓΕ? qui sont probablement des lettres hébraïques mal déterminées ; au-

dessous des cornes d'abondance on lit à droite un ע, et à gauche ...מתתיה ה, Mattyah (Mathathias) le (grand prêtre?) (Pl. V, 1.)

Cette médaille vient de la collection de Pellerin, qui l'a publiée dans son troisième Supplément aux six volumes du *Recueil des Médailles des rois,* page 119. Il pensait y voir le nom de Mathathias, le chef de la famille des Asmonéens, qu'Antigone aurait fait graver sur ses monnaies, pour se faire honneur de son origine. Ceci est possible; mais ne serait-il pas également possible que Mattyah ou Mathathias eût été le véritable nom hébraïque d'Antigone, qui, après la mutilation qu'il fit subir au grand prêtre Hyrcan, en l'an 40 av. J. C., aurait exercé le souverain pontificat à Jérusalem, jusqu'à sa chute dans l'année 37? Je crois cela fort probable, et je préfère, je l'avoue, cette explication naturelle à l'idée que le roi Antigone aurait songé à rétablir, de préférence, sur ses monnaies, le nom de l'un de ses ancêtres, auquel n'était pas due l'illustration de la famille des Asmonéens. S'il eût voulu rétablir un nom de famille, il eût certainement choisi le nom de Judas Machabée ou celui de Simon.

J'ai pesé cinq de ces monnaies, et voici les chiffres que j'ai obtenus : $14^g,2$ — 14^g, — $13^g,8$ — $13^g,3$ — $12^g,8$. Le poids légal était donc d'un peu plus de 14 grammes, et c'est probablement au plus ou moins de conservation des pièces examinées, qu'il faut attribuer les différences que ces chiffres nous montrent.

Voici maintenant la description d'autres monnaies d'un plus petit module.

6. Dans une couronne.

BAC
ΙΛΕΩ
CAN...
.....

℞. Une corne d'abondance et le reste de légende rétrograde תתיא... pour מתתיא, Mattyah (Mathathias).
Æ, mod .4. (Pl. V, 5.)

7. Sur un second exemplaire, on lit le nom entier BAC... ANTIΓONOY. et au revers les mots כהוהגדל... Le grand prêtre. (Pl. V, 7.)

8. Sur une troisième on lit :

BACI
ΛΕΩC
ANTI
ΓONOY

et au revers .. ההכהוהג... restes probables de la légende מתתיה הכהן הגדל, Mattyah le grand prêtre. (Pl. V, 4.)

Un quatrième exemplaire est illisible. (Pl. V, 8.) Le cabinet de l'Académie royale de Madrid possède aussi un bel exemplaire de cette monnaie. (Pl. V, 6.) Les quatre pièces du cabinet impérial offrent les poids suivants : $10^{g},7$ (exemplaire à flan très-épais — $7^{g},7$ — 7^{g}, — et 7^{g} (exemplaires à flan plus mince). Ces poids nous montrent que cette monnaie était une division exacte de la première, et représentait la moitié de sa valeur.

Perez Bayer (p. 183) reproduit, d'après Swinton, une monnaie analogue avec les légendes

BACIA
EOC AN
TIΓON

et au revers ...הוגדלה... Je doute beaucoup de la figure de la dernière lettre ; probablement un ה a été omis en avant du mot גדל, et nous avions encore à retrouver sur cette pièce la légende : Mattyah le grand prêtre.

Voilà jusqu'à présent tout ce que la dynastie des Asmonéens nous a fourni de monnaies ; quelque petit qu'en soit le nombre, je dois m'estimer heureux d'avoir pu en publier tant d'inédites, et d'avoir ainsi comblé, d'une manière certaine, plusieurs des lacunes reconnues jusqu'ici par tous les auteurs qui se sont occupés de la numismatique hébraïque.

TROISIÈME ÉPOQUE.

DYNASTIE DES IDUMÉENS.

Nous allons maintenant nous occuper des princes héritiers d'Antipater, et nous aurons encore, cette fois, la satisfaction de mettre sous les yeux des numismatistes une assez ample série de monnaies inédites, qu'ils jugeront, j'en suis sûr, dignes de tout leur intérêt.

HÉRODE LE GRAND, 40 à 4 av. J. C.

Ce prince était fils d'un Iduméen nommé Antipas, ou plus ordinairement Antipater, lequel avait embrassé la religion judaïque imposée à tous ses compatriotes, lors de la conquête de l'Idumée par Jean Hyrcan. Antipater, qui avait été élevé à la cour d'Alexandre Jannéas et d'Alexandra, avait su se concilier l'affection de Hyrcan leur fils, et préparer ainsi un

bel avenir à son ambition. Au couronnement d'Aristobule, Antipater vit toutes ses espérances à jamais perdues, s'il ne parvenait à faire remonter Hyrcan sur le trône, et il ne perdit pas un instant pour travailler à la chute du nouveau roi. Par ses soins, Hyrcan s'allia d'abord avec Arétas, roi des Arabes Nabathéens ; puis, lorsque Arétas eut été vaincu par Pompée, ce fut à celui-ci que Hyrcan s'adressa pour obtenir la restitution de la couronne que son frère puîné lui avait enlevée. Aristobule ne régna que trois ans ; Pompée assiégea et prit Jérusalem, envoya à Rome Aristobule et ses deux fils comme prisonniers, remit Hyrcan sur le trône de Judée, et conféra l'intendance générale du royaume à l'Iduméen Antipater.

Bientôt Hyrcan fut renversé de nouveau par son neveu Alexandre, qui s'était évadé des prisons romaines. Gabinius, préfet de Syrie, marcha sur Jérusalem, vainquit Alexandre, rendit à Hyrcan le pontificat, mais établit une oligarchie aristocratique, au lieu de la monarchie. Dix ans après, Alexandre avait été mis à mort, Aristobule son père mourait empoisonné, et Antigone, second fils d'Aristobule, avait repris la couronne. Mais César, étant venu en Syrie, rétablit la monarchie, rendit encore une fois la couronne à Hyrcan, et rendit en même temps à Antipater l'intendance générale du royaume. Antipater avait deux fils, Phasaël et Hérode ; Phasaël fut aussitôt nommé au gouvernement de Jérusalem, et Hérode à celui de la Judée. Hyrcan, poussé par Antipater, avait demandé à César la permission de fortifier sa capitale, que Pompée avait fait démanteler ; il reçut cette autorisation, et l'enceinte de Jérusalem fut reconstruite en 44 avant J. C.

Quatre ans après, Pacorus, fils d'Orodes, roi des Parthes,

entrait en vainqueur à Jérusalem, remettait Antigone sur le trône de son père, et faisait mutiler Hyrcan. Phasaël, qui était tombé entre les mains des alliés d'Antigone, prévint par un suicide la mort qui lui était réservée ; quant à Hérode, il parvint à s'échapper de Jérusalem, au moment même où l'on pensait l'y arrêter, et se réfugia en Égypte ; de là il passa en Italie, et vint à Rome, où Marc-Antoine, l'un des triumvirs, le prit en amitié. Hérode demandait au sénat la couronne de Judée pour Aristobule son futur beau-frère ; Antoine décida le sénat à conférer cette couronne à Hérode lui-même. Celui-ci reçut au Capitole l'investiture solennelle de la main des consuls. Trois mois après son départ de Jérusalem, il rentrait en roi dans le pays qu'il avait quitté en fugitif. Ceci se passait en l'année 40.

Antigone, qui était alors maître du trône, se prépara à le défendre contre le prétendant, malgré les secours que les Romains avaient ordre de prêter à celui-ci. La guerre civile dura plus de deux années, et fut terminée par le siége de Jérusalem et par le supplice d'Antigone, qui fut décapité, l'an 37 av. J. C.

Ce fut pendant les opérations du siége, qu'Hérode se rendit à Samarie pour y épouser Mariamne, sœur d'Aristobule, pour lequel il avait réclamé la couronne.

A peine maître de Jérusalem, Hérode fit mourir tous les membres du sanhédrin, ou conseil des anciens, à l'exception de deux d'entre eux qui avaient conseillé au peuple de capituler, pendant le siége qu'avait soutenu Antigone. Un an après, Hyrcan, ayant appris dans son exil qu'Hérode régnait en Judée, revint à Jérusalem, dans l'espérance de recouvrer la souveraine sacrificature. Mais Hérode, tout en recevant

Hyrcan avec bienveillance, n'en donna pas moins le pontificat à un prêtre obscur nommé Hananéel, qu'il fit venir de Babylone. Ce choix étrange déplut au peuple, et bien plus encore à Alexandra, belle-mère d'Hérode, qui, à défaut de la royauté, convoitait le pontificat pour son fils Aristobule. Mariamne, sœur de ce prince, pressait vivement son époux d'accéder au vœu de tous, et Hérode se décida à déposer Hananéel, pour établir à la place de celui-ci son beau-frère Aristobule.

Alexandra, non contente de ce qu'elle avait obtenu déjà, intriguait sourdement pour faire rendre à son fils la couronne qu'Hérode avait usurpée; celui-ci en fut instruit, et le malheureux Aristobule fut, au milieu d'une partie de plaisir, à Jéricho, noyé par des affidés du roi. Hyrcan, dernier rejeton de l'illustre souche asmonéenne, donnait encore quelque ombrage à Hérode; un nouveau crime l'en délivra, en l'année 30. L'année suivante, Mariamne fut sans raison accusée d'infidélité par l'homme cruel qu'elle avait épousé; elle fut jugée, condamnée à mort, et subit sa sentence. A partir de ce jour, Hérode ne cessa plus d'être bourrelé de remords dont il ne se délivra jamais; des symptômes d'aliénation se manifestèrent même en lui. Presque aussitôt, une peste terrible vint fondre sur la Judée, Hérode y vit un châtiment du ciel, perdit un instant courage et se retira à Samarie, où il passa quelque temps dans l'inaction. Alexandra, qui avait à venger la mort de ses deux enfants assassinés par Hérode, voulut profiter de ce moment pour ressaisir l'autorité souveraine; mais Hérode, averti de ses desseins, s'empressa de la faire mourir (28 av. J. C.).

Il restait encore les enfants d'un homme nommé Babas,

qui avaient du sang des Asmonéens dans les veines; en 26, Hérode les fit égorger. A partir de ce moment, Hérode résolut de s'affranchir des coutumes judaïques, et de vivre à sa guise, c'est-à-dire avec les mœurs romaines. Il fit construire à Jérusalem un théâtre, et un cirque où il fit célébrer des jeux en l'honneur d'Auguste. Des trophées furent dressés en souvenir des victoires de cet empereur, et toutes ces innovations, coupables aux yeux des observateurs de la loi de Moïse, firent naître un complot dont les auteurs furent découverts et périrent dans les plus horribles supplices; il est vrai que leur dénonciateur fut mis en pièces par le peuple. Hérode jugea prudent de fonder dans son royaume des places fortes, où il pût au besoin trouver un refuge; Samarie fut rebâtie somptueusement, et reçut le nom de Sébastia, en l'honneur d'Auguste; il en fut de même de la tour de Straton, qui prit, en 24, le nom de Césarée.

L'année suivante la Judée souffrit de la disette, et Hérode, par les soins qu'il prit afin d'adoucir pour son peuple les atteintes de ce fléau, parvint à regagner pour quelque temps l'affection des Juifs.

En 23, Hérode épousa une seconde Mariamne, qui était fille d'un prêtre obscur nommé Simon, et celui-ci fut élevé à la dignité de grand prêtre. Dans la même année, le roi fit construire un palais magnifique, nommé Hérodium, à deux lieues de Jérusalem, et au point où il avait autrefois remporté une victoire sur les partisans d'Antigone. Autour de ce palais s'éleva bientôt une véritable ville.

Hérode, en l'année 21, envoya à Rome, pour y recevoir une éducation romaine, ses deux fils Alexandre et Aristobule, qu'il avait eus de Mariamne. Auguste les accueillit avec bien-

veillance et les garda près de lui, dans son palais. Auguste fit plus encore pour Hérode : il lui accorda le droit de disposer de ses États en faveur de l'un ou l'autre de ces deux jeunes princes, à son choix, et il lui concéda, en outre des provinces qu'il possédait déjà, la Trachonitide, l'Auranitide et la Batanée; puis il le nomma procurateur de la Syrie.

Hérode avait un frère nommé Phéroras, auquel Auguste, en l'année 20, conféra le titre de Tétrarque, en lui donnant la souveraineté d'une province située au delà du Jourdain. Pour témoigner à Auguste l'étendue de sa reconnaissance pour toutes ces grâces, Hérode fit élever un temple à ce prince auprès du Panéion, d'où sort le Jourdain. Cet acte honteux de flatterie excita naturellement l'indignation des Juifs; mais Hérode, fort de l'appui des Romains, n'en prit aucun souci.

En l'année 19, Hérode, pour apaiser toutes les haines religieuses qu'il avait soulevées contre lui, annonça au peuple qu'il allait rebâtir le temple de Jérusalem, mais qu'il ne commencerait à démolir l'ancien que lorsque tout serait prêt pour réédifier promptement le nouveau; celui-ci fut ainsi commencé en l'an 17.

En l'an 16, Hérode se rendit à Rome, où il fut parfaitement accueilli par Auguste; puis il revint en Judée, ramenant avec lui ses deux fils Alexandre et Aristobule, qui se concilièrent bientôt l'affection de la nation. Ces deux princes eurent l'imprudence de parler trop ouvertement de leur volonté de punir quelque jour les véritables assassins de leur mère, c'est-à-dire ceux qui avaient poussé Hérode à la sacrifier : c'étaient Phéroras et Salomé, le frère et la sœur de leur père. Ceux-ci, dès lors, ne négligèrent rien pour perdre Alexandre et Aristobule, qu'ils représentèrent à Hérode

comme tout disposés à attenter à sa propre vie. Hérode avait eu un premier fils nommé Antipater, de Doris, qu'il avait répudiée pour épouser Mariamne; ce prince fut dès lors le favori de son père, et il en profita pour faire peser sur ses frères la haine qu'il leur portait. Agrippa, gendre d'Auguste, allait quitter la Syrie pour retourner à Rome; Hérode vint le trouver, et le pria d'emmener avec lui son fils Antipater, afin qu'il pût présenter ses hommages au maître du monde. Antipater réussit à merveille à gagner la bienveillance d'Auguste, tout en continuant d'exciter Hérode contre les deux fils de Mariamne. La chose en vint au point que le roi des Juifs partit pour l'Italie avec ses deux fils, qu'il venait accuser devant Auguste; celui-ci reconnut que tous les griefs rapportés ne reposaient sur rien, renvoya les deux jeunes princes absous et les réconcilia avec leur père. A son retour à Jérusalem, Hérode assembla le peuple dans le temple, et désigna son fils Antipater pour son successeur immédiat, Alexandre et Aristobule ne devant être appelés au trône qu'après leur frère aîné.

Peu après, Antipater réussit encore à tromper son père et à réveiller ses terreurs. Alexandre fut jeté en prison, et répondit aux faussetés dont on l'accablait par d'autres accusations fausses lancées contre ses calomniateurs. Hérode, toujours prêt à croire aux complots contre lui, fut transporté de fureur, et fit mettre à mort ses amis les plus fidèles et ses serviteurs les plus dévoués. Archélaüs, roi de Cappadoce, dut intervenir, et il parvint à rétablir momentanément la paix dans cette malheureuse famille. Hérode, réconcilié avec ses deux fils, courut à Rome pour instruire Auguste de cet heureux événement. Ce fut à son retour qu'il inaugura le

nouveau temple, dont la construction avait demandé neuf ans et demi.

Bientôt après, Phéroras, Salomé et Antipater réussirent encore à réveiller les soupçons d'Hérode contre ses deux fils, et ce père dénaturé écrivit à Auguste pour lui demander l'autorisation de les faire juger. Auguste y consentit, espérant que l'issue de ce procès serait favorable. Il eut lieu à Béryte, devant Saturninus, préfet de Syrie. Mais Hérode plaida lui-même contre ses fils avec tant de véhémence, que les deux malheureux princes furent déclarés coupables et dignes de mort; le tribunal laissait à Hérode le choix du supplice. Alexandre et Aristobule furent emmenés à Sébaste, et là étranglés dans la prison.

A peine ce meurtre était-il accompli, qu'Hérode se prit de pitié pour les enfants des deux fils qu'il venait d'assassiner et s'occupa de les faire élever avec distinction. Alexandre laissait deux fils, Tigrane et Alexandre; le premier fut plus tard roi d'Arménie, et l'on ignore ce que devint le cadet.

Aristobule avait trois fils et deux filles. L'un de ces fils fut particulièrement aimé par Hérode, et régna plus tard sous le nom d'Agrippa. Parmi les filles d'Aristobule, on compte Hérodias, qui fit demander par sa fille la tête de saint Jean-Baptiste.

Antipater, depuis la mort de ses frères, devait se croire sûr de monter sur le trône; mais le moment de voir ses désirs comblés arrivait trop lentement à son gré; et ce prince infâme, qui n'avait pas reculé devant l'assassinat de ses frères, ne devait pas plus reculer devant le meurtre de son père. Avec Phéroras, qui de son côté nourrissait en secret la pensée de saisir la couronne, il forma le projet d'empoisonner

Hérode. Le complot une fois tramé, Phéroras se retira dans sa tétrarchie, où il mourut de maladie peu de temps après. Hérode, après la mort de son frère, découvrit la trame dont il avait failli être victime. Antipater, qui s'était rendu à Rome, revint bientôt en Judée, fut arrêté, jugé comme parricide, condamné et mis à mort. Le terme de la vie d'Hérode était arrivé. Cinq jours après la mort de son fils Antipater, une effroyable maladie d'intestins le jeta dans les souffrances les plus aiguës. Il mourut à Jéricho, après trente-sept ans de règne, à l'âge de près de soixante et dix ans, en l'an 4 avant Jésus-Christ.

Hérode fut marié plusieurs fois. Ainsi il épousa : 1° Doris, dont il eut Antipater; 2° Mariamne, fille d'Alexandre, dont il eut Alexandre et Aristobule; 3° Pallas, dont il eut un fils nommé Phasaël; 4° Phédra, dont il eut une fille nommée Roxane; 5° Mariamne, fille de Simon, dont il eut Hérode, surnommé Philippe, qui épousa Hérodias sa nièce; 6° Malthacé, dont il eut Archélaüs, qui lui succéda en qualité d'ethnarque de Judée, et Hérode-Antipas, tétarque de Galilée; 7° Cléopâtre, dont il eut Philippe, tétrarque de l'Iturée et de la Trachonitide; 8° enfin, Elpis, dont il eut une fille nommée Salomé.

HÉRODE-ARCHÉLAUS, 4 av. J. C. à 6 apr. J. C.

Avant de mourir, Hérode le Grand avait modifié son testament ainsi qu'il suit : Antipas, auquel il avait d'abord légué la royauté, était désigné pour être tétrarque de la Galilée et de la Pérée; il laissait à Archélaüs la couronne de Judée;

à Philippe il donnait la Gaulanitide, la Trachonitide, la Batanée et Panéas, avec le titre de Tétrarque; enfin, à Salomé, sa sœur, il léguait Jamnia, Azot et Phasaélis, avec 500,000 deniers d'argent. A Auguste, il léguait 10 millions de deniers d'argent, avec une foule de vases d'or et d'argent et de bijoux précieux; enfin, à Julie, femme d'Auguste, et à quelques autres, 5 millions de deniers d'argent.

Lorsque la nouvelle de la mort d'Hérode se fut répandue, Salomé, sœur d'Hérode, et Alexas, son époux, convoquèrent le peuple au théâtre de Jéricho, pour lui lire le testament du roi, et lui faire prêter serment de fidélité à Archélaüs, qu'Hérode avait désigné pour son successeur. Ce prince fut proclamé séance tenante, mais il dut attendre que l'assentiment d'Auguste eût été donné aux dernières volontés de son père. Il déclara donc au peuple qu'il s'abstiendrait de prendre le titre de roi, jusqu'à ce qu'il y eût été autorisé par celui de qui seul dépendait la ratification de son élévation au trône.

Peu après, Archélaüs partit pour aller chercher à Rome l'investiture qu'il espérait, et Hérode-Antipas partit de son côté pour la capitale de l'empire, afin de faire valoir auprès d'Auguste les droits qu'il prétendait avoir à la couronne. Les deux compétiteurs furent entendus, et Auguste ne prononça pas sa décision suprême le même jour, se réservant de réfléchir au parti qu'il devait prendre. Il finit par ne pas confirmer la dignité royale à Archélaüs, auquel il accorda le titre d'Ethnarque, avec la souveraineté de la moitié des provinces que son père Hérode avait possédées. Il lui promettait pour plus tard le titre de roi, s'il s'en montrait digne. L'autre moitié des États d'Hérode fut divisée en deux

parts égales, qu'il donna à Philippe et à Antipas. Ce dernier eut les provinces transjordanes et la Galilée. Son frère eut la Batanée, la Trachonitide, l'Auranitide et une partie de la tétrarchie enlevée à Zénodore. Archélaüs conservait ainsi l'Idumée, la Judée et la Samarie, avec les villes de Stratonos-Pyrgos (Césarée), de Sébaste, de Joppé et de Jérusalem. Quant à Gaza, Gadara et Hippos, elles étaient détachées de ses États et réunies à la Syrie. Enfin, Auguste donnait à Salomé, sœur d'Hérode, le palais d'Ascalon, en outre des legs que son frère lui avait destinés.

De tout ce qu'Hérode lui avait légué à lui-même, le maître de l'empire ne se réserva que quelques vases, auxquels il tenait, moins à cause de leur valeur, que parce qu'ils venaient d'un ami perdu. Tout le reste fut distribué aux héritiers d'Hérode.

A peine Archelaüs était-il rentré en Judée, qu'un faux Alexandre, fils d'Hérode et de Mariamne, se présenta; grâce à une ressemblance frappante avec le jeune prince qui avait péri, il se créa bientôt une nombreuse clientèle. L'imposteur osa même venir à Rome et se présenter devant Auguste, qui démasqua sa fourberie, et lui fit néanmoins grâce de la vie.

A son arrivée à Jérusalem, l'ethnarque Archélaüs enleva le souverain pontificat à Joazar, fils de Boethus, et le conféra à Éléazar, frère du grand prêtre destitué. Il releva magnifiquement le palais de Jéricho, et fit construire un aqueduc, qui vint arroser toute la plaine qu'il avait plantée de dattiers; enfin il fonda le bourg d'Archélaïs. L'ethnarque ne tarda pas cependant à exciter contre lui l'animadversion de la nation, en épousant Glaphyra, veuve de son frère Alexandre, contre tou-

tes les coutumes judaïques, qui proscrivaient le mariage entre frère et belle-sœur.

Éléazar ne jouit pas longtemps du souverain pontificat; il fut à son tour destitué et remplacé par Josué, fils de Siè. Dans la dixième année de sa puissance, Archelaüs, qui avait fini par se faire détester, fut dénoncé par les principaux personnages de la nation juive, qui apprirent à Auguste toutes les actions criminelles dont l'ethnarque s'était rendu coupable. Auguste, irrité, le fit mander sur-le-champ à Rome. Archelaüs ne pouvait se soustraire à cet ordre; il vint donc devant son juge, qui, après l'avoir entendu, le dépouilla de ses dignités et de ses richesses, et l'exila à Vienne, ville des Gaules. Avant la ruine d'Archélaüs, Glaphyra, sa femme, était morte.

A partir de ce moment, les provinces qui avaient été soumises à Archelaüs, furent réunies à la Syrie, et Auguste délégua le consulaire Quirinus afin de recenser le domaine impérial de la province de Syrie, et d'y annexer la principauté d'Archelaüs. La Judée fut ainsi réduite en province romaine, vers l'an 6 de l'ère chrétienne.

Il n'entre pas dans mon plan de publier les monnaies des tétrarchies et royautés collatérales, puisque ce travail ne concerne que les monnaies judaïques proprement dites, c'est-à-dire celles qui furent frappées à Jérusalem même.

La description des monnaies des princes de la dynastie

Hérodienne ou Iduméenne trouvera sa place dans un travail particulier, qui, je l'espère, fera suite à celui-ci.

Nous n'avons donc à nous occuper maintenant que des monnaies d'Hérode le Grand et de son fils Archélaüs.

HÉRODE LE GRAND, 40 à 4 av. J. C.

Voici les dates essentielles du règne de ce prince :

Nommé roi des Juifs en l'année 40, il s'efforce d'arracher la couronne à Antigone, qui soutient un siége dans Jérusalem. Hérode n'y entre que dans la troisième année de son règne.....	37 av. J. C.
Il meurt à Jéricho.....	4

On devrait s'attendre à rencontrer de belles et nombreuses monnaies d'un règne qui a duré trente-sept années. Il n'en est rien cependant, et nous allons reconnaître que la numismatique du roi Hérode est en réalité fort pauvre.

1. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΡΩΔΟΥ. Dans le champ un autel à trois pieds, surmonté d'une espèce de vase; à gauche LΓ (année III); à droite le monogramme ⳨.

℞. Casque de face, avec jugulaires; au-dessus une étoile; à droite et à gauche une palme. Æ. mod. (Pl. VI, 1 et 2). Ma collection, deux exemplaires provenant de Jérusalem.

Cabinet impérial, deux exemplaires. — Cabinet impérial de Vienne. — Cabinet du docteur John Lee (gravée dans

les « numismatic Illustrations of the New Testament, par Ackermann, 1846 » p. 3, n°s 7 et 8.)

La date que présente cette rare monnaie en fixe la fabrication à la troisième année du règne d'Hérode, c'est-à-dire, à l'an 37. Il est indubitable qu'elle a été frappée aussitôt après la prise de Jérusalem sur le malheureux Antigone. Nous avons vu que les monnaies de ce dernier prince étaient d'un module très-grand, relativement aux pièces juives ordinaires des princes Asmonéens, et par conséquent d'un système monétaire différent. Hérode, en devenant le maître de la Judée, fit d'abord frapper lui-même les monnaies d'assez grand module que je viens de décrire, sans doute pour ne pas abandonner brusquement le système qu'Antigone avait introduit, et auquel les Juifs avaient dû s'habituer aisément. Nous allons voir, en effet, tout à l'heure que les dernières monnaies frappées par Hérode furent d'un très-petit module, bien plus faible encore que celui des Asmonéens.

J'ignore ce que peut représenter le monogramme composé des deux lettres T et P. Serait-ce par hasard la valeur monétaire de la pièce, qui alors aurait été un trias (τριᾶς)? Dans tous les cas, comme les grosses pièces d'Antigone pèsent plus de 14 grammes, et la monnaie d'Hérode 8^{g},5 ou 8^{g},6, il n'est pas possible que l'explication que je viens de proposer pour le monogramme Ᵽ s'applique à la fois au système monétaire d'Antigone et à celui d'Hérode. Cavedoni voit la croix ansée dans ce monogramme; mais je ne doute pas que ce ne soit une erreur, et la ligature en question n'a rien de commun avec la croix ansée.

La monnaie que je vais actuellement décrire n'existe, à ma connaissance, qu'au Cabinet impérial.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΡΩΔΟΥ, autour d'un casque semblable à celui de la monnaie précédente.

℞. Un bouclier à large *umbo* orné, et bordé d'un feston. Æ. 4. Conservation médiocre. Poids 4^{g},8, Pl. VI, 3.

Il semble que cette rare monnaie, bien que sans date, rentre dans le système monétaire des pièces de l'an 3 du règne d'Hérode, puisqu'elle pèse, à très-peu près, moitié moins. Ackermann décrit cette monnaie (Ill. of the New Test., p. 3 et 6) après en avoir mentionné une semblable, qui porte dans le champ, à droite et à gauche du casque, le chiffre ΕΙ, qui désignerait l'an 15 d'Hérode. J'ignore si cette date est bien lue.

Cavedoni cite cette pièce de l'an 15 d'Hérode, et y trouve la date de l'année dans laquelle ce monarque commença la construction du temple. Cette remarque est très-juste, car Josèphe (*Bell. jud.*, I, XXI, 1) fixe la restauration du temple de Jérusalem à la quinzième année du règne d'Hérode.

Pas de légende; casque à aigrette double et à jugulaires, vu de profil.

℞. Deux cornes d'abondance. Æ. 4. Pl. VI, 4.

Ma collection.

Cette monnaie anépigraphe est d'un style fort médiocre, et, si elle est réellement judaïque, elle a probablement servi de transition au système dont je vais actuellement décrire les types.

ΗΡΩΔ ΒΑCΙΛ, autour d'une ancre.

℞. Deux cornes d'abondance, entre lesquelles est une grenade. Æ. 3. Pl. VI, 5 et 6. Pl. XX, 6, 7 et 10.

Cabinet impérial.

La taille, le style et les types de cette monnaie sont pour ainsi dire identiques avec ceux des monnaies d'Alexandre Jannéas.

Ackermann (Ill. of the New Test., p. 3, n° 4) cite cette monnaie.

Cavedoni (p. 53) croit que le type de l'ancre, sur ces monnaies d'Hérode, a trait à la fondation de Césarée; mais, ce type se trouvant déjà sur les monnaies d'Alexandre Jannéas, l'hypothèse de Cavedoni, tout ingénieuse qu'elle est, doit être abandonnée.

Un exemplaire porte au revers un N au-dessus des deux cornes d'abondance. Pl. XX, 8. — Ma collection.

Les suivantes sont d'un module plus petit, et offrent des flans plus minces.

HP.....ωC. (HPΩΔOY BACIΛEωC), autour d'une ancre.

℞. Deux cornes d'abondance et une pomme de grenade. Æ. 3. Pl. VI, 7.

HPω.BAC ou BACI, autour d'une ancre.

℞. Deux cornes d'abondance et une pomme de grenade. Æ. 3. Pl. VI, 6.

Ma collection, six exemplaires provenant de Jérusalem. — Cabinet impérial.

Mêmes types, sauf qu'on lit à droite de l'ancre les deux lettres HP rétrogrades, initiales du nom d'Hérode. Æ. 3. Pl. VI, 8 et Pl. XX, 11.

Ma collection, provenant de Jérusalem.

Mêmes types; l'anneau de l'ancre est fort large, et on lit autour les quatre lettres HP.BA. rétrogrades, pour HPΩΔOY BACIΛEΩC. Æ. 3. Pl. VI, 9.

Ma collection, deux exemplaires provenant de Jérusalem.

HPΩΔ.... BACIΛ. Corne d'abondance.

℞. Pas de légende; un aigle posé, semblable à celui des monnaies des Ptolémées. Æ. 3. Pl. VI, 10, 11 et 12.

Ma collection, provenant de Jérusalem. — Collection de M. Ed. Delessert, même provenance.

Le type de cette monnaie mérite que nous nous y arrêtions un instant; c'est en effet la seule pièce juive sur laquelle paraisse la figure d'un être animé. Quelle circonstance a pu motiver l'adoption de ce type inusité et en quelque sorte interdit? L'historien Josèphe va, je crois, nous la faire connaître. Au moment où Hérode, après avoir demandé à Auguste justice de son fils Antipater, venait de tomber dangereusement malade, une insurrection éclata dans Jérusalem, suscitée par Judas fils de Sariphæus, et Matthias fils de Margalothus, deux des plus illustres docteurs de la loi, adorés du peuple. Voici quel en était le motif : les deux doc-

teurs accusaient Hérode d'avoir souvent violé la loi religieuse, et notamment en consacrant un grand aigle d'or qu'il avait fait placer sur la porte principale du temple. Cela, suivant eux, constituait une violation flagrante de la loi, qui défendait d'élever des représentations d'êtres vivants, et bien plus sévèrement encore d'en consacrer. Pendant que ces deux fanatiques parlaient ainsi au peuple, le bruit se répandit qu'Hérode venait de succomber à son mal. Judas et Matthias allèrent incontinent briser l'aigle à coups de hache, au vu de tout le peuple qui, en ce moment, était réuni au temple.

Le préteur du roi, instruit de cet attentat, courut à la tête d'une troupe de soldats, pour réprimer les coupables; à son arrivée, la foule se sauva, et il ne trouva plus à arrêter que les deux docteurs, avec une quarantaine de jeunes gens qu'ils avaient excités à se mettre à la tête du mouvement; tous furent amenés devant le roi. Celui-ci convoqua aussitôt tous les grands du royaume dans le théâtre de Jéricho, où il se fit transporter en litière, et leur ordonna de juger les coupables; tous par terreur déclarèrent qu'un tel attentat méritait un châtiment exemplaire, et Hérode fit brûler vif Matthias avec presque tous ses coaccusés.

Peu après, le roi moribond fut envoyé par ses médecins aux eaux de Calirhoë, sur la rive orientale du lac Asphaltite. Il revint bientôt à Jéricho, et chercha à s'y tuer de sa propre main, pour se soustraire aux étreintes du mal. Très-peu de temps après, il fit mettre à mort son fils Antipater, et, cinq jours plus tard, il mourut lui-même des atroces douleurs qu'il endurait sans répit.

L'aigle d'or, qui joua un si grand rôle dans la sédition excitée par Judas et Matthias, avait peut-être été placée par

l'ordre d'Hérode sur la monnaie frappée à son nom, avant que la sédition n'éclatât. Peut-être encore, après avoir puni si rigoureusement les auteurs de ce mouvement de révolte, Hérode ordonna-t-il de frapper les monnaies à l'aigle, pour montrer qu'il n'était pas disposé à plier devant les scrupules religieux d'un peuple qu'il méprisait et qui avait osé le braver. Quoiqu'il en soit, le type de l'aigle sur la monnaie d'Hérode est un fait tellement insolite, qu'il faut nécessairement en chercher la cause, et cette cause ne peut se trouver que dans l'un ou l'autre des deux faits dont je viens de supposer l'existence. Je laisse au lecteur le soin de choisir celui des deux qui lui paraîtra le plus probable, et, pour ma part, je me bornerai à dire que la monnaie en question est incontestablement de la fin du règne d'Hérode le Grand.

HÉRODE-ARCHÉLAUS, 4 av. J. C. à 6 ap. J. C.

1. HPΩ. A gauche d'une ancre; la portion de droite de la légende manque. Le tout dans un grènetis.

℞. ЄΘNA. Dans une couronne de chêne. Æ. 3. Pl. VII, 1.

Ma collection, provenant de Jérusalem.

2. HPΩ. Autour d'une proue, l'H au-dessous, le P au-dessus et l'Ω à gauche.

℞. ЄΘN. Dans une couronne d'olivier, le tout dans un grènetis. Æ. 3. Pl. VII, 2, 3 et 4.

Ma collection ; trois exemplaires provenant de Jérusalem.

3. ΗΡΩΔΟΥ. Branche de vigne à laquelle pend une grappe et un pampre, le tout dans un grènetis.

℞. ΕΘΝΡΧΟΥ (sic). Casque de face à double aigrette, et avec jugulaires ; à gauche, un petit caducée dans le champ. Æ. 3 1/2. Pl. VII, 8.

Ma collection, deux exemplaires provenant de Jérusalem.

4. Autre semblable avec ΕΘΝΑΡΧΟΥ. Pl. VII, 7.

Ma collection, quatre exemplaires, provenant de Jérusalem. — Cabinet impérial. — British Museum. — Cabinet du docteur John Lee. La pièce citée par Ackermann (Ill. of the New Test., n° 1), d'après Liebe, avec la légende ΗΡΩΔΗϹ et, au revers, ΕΘΝΑΡΧΟΥ, me paraît mal lue. C'est sans doute la même que celle que je viens de décrire.

Mionnet, et d'après lui Ackermann (Num. Ill. of the New Test., n° 3), citent la monnaie suivante, qui se trouvait dans la collection Chamillard :

5. ΗΡΟΔΟΥ. Grappe de raisin.

℞. ΕΘΝΑΡΧΟΥ. Caducée.

J'ignore ce qu'a pu devenir cette pièce, qui est fort rare, et dont je ne connais qu'un exemplaire défectueux, appartenant à M. Ed. Delessert. Pl. VII, 5.

Toutes les pièces que je viens de décrire sont d'attribution certaine, grâce à la présence du titre d'Ethnarque que porte le prince du nom d'Hérode. Leur provenance prouve qu'elles ont été frappées à Jérusalem, et, comme le seul ethnarque de la Judée a été Archélaüs, nous pouvons hardiment conclure que ce prince avait pris le nom d'Hérode, qu'il portait seul officiellement. Au reste, cette classification est formellement adoptée par Cavedoni (p. 51).

Maintenant, nous voici arrivés au moment où, après la déposition d'Archélaüs, la Judée fut érigée en province romaine, et par conséquent soustraite à l'administration de ses princes naturels. Dans le n° 3 de l'année 1853 de la *Revue numismatique*, j'ai décrit ce que je connaissais de monnaies frappées à Jérusalem par les procurateurs romains de la Judée. Je ne puis me dispenser de reproduire ici ce travail, en y ajoutant tous les faits nouveaux qu'il m'a été permis de recueillir depuis sa publication. Plusieurs pièces portant des dates certaines sont venues étendre la série des monuments numismatiques de cette classe, et je ne doute pas que l'avenir ne nous réserve encore un certain nombre de découvertes de ce genre.

Rappelons donc dans quel ordre se succédèrent les procurateurs de la Judée, mentionnés par Flavius Josèphe.

Auguste devint le maître du monde à la suite de la bataille d'Actium, qui eut lieu l'an 30 avant J. C. (la 7e année du règne d'Hérode le Grand, suivant Josèphe). Hérode mourut l'an 4 avant J. C., et eut pour successeur son fils Archélaüs, qui ne put prendre que le titre d'Ethnarque, Auguste lui ayant refusé la royauté. Ce prince gouverna la Judée jusque vers l'année 6 après J. C.

Vers l'an 6, Archélaüs fut déposé, en punition de sa mauvaise administration. Appelé à comparaître à Rome devant Auguste, afin de rendre compte de sa conduite, il fut dépouillé de la souveraineté, et exilé à Vienne dans les Gaules. La Judée, réduite alors en province romaine, fut annexée à la préfecture de Syrie, et, quelque temps après, Coponius fut nommé procurateur impérial de Judée.

En l'an 10, Coponius fut rappelé et remplacé par Marcus Ambivius, qui resta à la tête du gouvernement de la Judée jusqu'en l'an 13, époque à laquelle Annius Rufus lui fut donné pour successeur.

Le 19 août de l'an 14, Auguste mourut. Depuis le 11 août de l'an 11, Tibère était de fait le collègue d'Auguste : son règne n'est compté néanmoins qu'à partir de la mort d'Auguste. Tibère retira le gouvernement de la Judée à Annius Rufus, et envoya à sa place Valérius Gratus, qui entra en fonctions en l'an 15.

L'an 26, Pontius Pilatus fut nommé à la place de Valérius Gratus. Dix ans après (36), il fut déposé pour malversation et exilé à Vienne dans les Gaules, où il mit fin à ses jours en 39 ou 40, suivant le récit de l'évêque de Vienne, Addon, qui a vécu dans le neuvième siècle. Pontius Pilatus fut remplacé par Marcellus, que Vitellius, préfet de Syrie, déposa l'année suivante ; cette sentence fut confirmée par Caligula, qui envoya Maryllus prendre la place de Marcellus.

Tibère était mort à la fin du mois de mars de l'an 37, et Caïus Caligula lui avait succédé sur le trône impérial. Ce monstre fut assassiné par Chéréas le 24 janvier 41 ; et le même jour, Claude fut appelé à l'empire. Ce prince mourut le 13 octobre 54. Parmi les femmes de Claude, on compte

Messaline, qui fut la mère de Britannicus, et que Narcisse fit mettre à mort en l'an 48, peut-être à l'insu de son maître, puis Agrippine, fille de Germanicus, frère de Claude. Cette princesse, avant d'épouser son oncle, avait été mariée à Domitius Ahenobarbus, et de cette première union était né Néron. Celui-ci, adopté par Claude son beau-père, en 50, lui succéda le 13 octobre 54, au préjudice de Britannicus, auquel l'empire revenait par droit de naissance. Néron ne se contenta pas d'enlever la couronne à son frère adoptif; il l'empoisonna dans un festin, dans le cours de l'année 55. On sait comment Néron mourut, le 9 juin 68.

Revenons maintenant à la Judée. Claude, une fois maître de l'empire, nomma Agrippa roi de Judée, et Hérode, frère d'Agrippa, roi de Chalcide. Ceci avait lieu en 41. L'année suivante, Agrippa était de retour en Judée. En 44, il mourut dans la quatrième année de son règne, et dans la septième à partir de l'époque où Caligula, dont il était l'ami, lui avait mis la couronne sur la tête, sans lui permettre de quitter Rome, pour aller prendre possession de ses États.

En 44, aussitôt après la mort d'Agrippa, Claude nomma Cuspius Fadus procurateur de la Judée. En 46, Tiberius Alexander succéda à Fadus, et en 48 il fut remplacé lui-même par Ventidius Cumanus. En 52, Claudius Felix fut nommé au gouvernement de la Judée, et il le conserva jusqu'en 60, année dans laquelle Porcius Festus en fut investi à sa place. Festus mourut l'année suivante, et fut remplacé par Albinus, qui garda ce poste important jusqu'en 64. Gessius Florus lui fut substitué en 65, et ce personnage fut le dernier procurateur impérial de la Judée. Le 9 juin 68, Néron mourut, laissant les Juifs en pleine révolte, et lancés

dans cette guerre désespérée dont la prise de Jérusalem par Titus fut le dénoûment.

RÈGNE D'AUGUSTE,

DEPUIS L'EXPULSION D'ARCHÉLAÜS. 6 à 14 (19 août). 35 à 42 DE L'ÈRE D'ACTIUM.

KAICAPOC. Un épi; le tout dans un grènetis.

℞. Un dattier d'où pendent des fruits à droite et à gauche. L.AϹ. (l'an 36). Æ 4. (Pl. VIII, 1.)

Ma collection. Deux exemplaires provenant de Jérusalem.

Cette rare monnaie présente, au premier abord, une difficulté réelle. Le chiffre semble être ΛΓ, et je conçois que l'illustre Eckhel s'y soit trompé. Toutefois, en 33 de l'ère actiaque, la Judée n'avait pas encore été réduite en province romaine, et Archélaüs frappait à son nom des monnaies à Jérusalem. Il y a donc forcément une erreur dans la lecture de la date. En y regardant de plus près, j'ai reconnu qu'il fallait voir un chiffre Ϲ au lieu d'un Γ, et de la sorte nous tombons sur l'année actiaque 36, année dans laquelle Coponius, premier procurateur impérial de la Judée, vint prendre possession de son poste, et signala son arrivée par une émission de monnaies purement impériales, d'un poids supérieur à celui des monnaies juives d'Archelaüs. Toutefois Coponius crut devoir respecter les préjugés de la nation, et n'adopta aucun type qui pût être incriminé.

Mêmes types, sauf que la date est L ΛΘ (l'an 39).
Æ 4. (Pl. VIII, 2.)

Ma collection; provenant de Jérusalem.

En l'an 39 (9 de l'ère chrétienne), Coponius était encore procurateur de Judée; c'est donc lui qui a fait frapper la petite monnaie que je viens de décrire.

L'année suivante, Marcus Ambivius remplaça Coponius dans le gouvernement de la Judée. Voici les monnaies frappées par l'ordre de ce magistrat :

Mêmes types, avec la date L. M. (l'an 40), et L. MA (l'an 41).
Æ 4. (Pl. VIII, 3 et 4.)

Ma collection; provenant de Jérusalem. Je ne connais qu'un seul exemplaire de l'an 40.

Eckhel décrit des monnaies offrant ce même type, avec les dates L. Γ, ΛΓ, ΛΕ, ΛΘ, M et MA. Je crois que la pièce portant la date LΓ a été mal lue; que la pièce avec L. ΛΓ doit être lue LΛϹ; et enfin que la pièce de l'an ΛΕ est une pièce mal conservée de l'an ΛΘ. Cavedoni mentionne en outre, sans indiquer de source, des pièces semblables avec les dates LΛ et ΛΔ. Pour les mêmes raisons que j'ai données ci-dessus, je doute de l'existence de monnaies purement romaines frappées à Jérusalem avant l'an LΛϹ (année XXXVI).

En 43, Annius Rufus vint en Judée pour prendre le gouvernement de la province; j'ignore s'il fit frapper des monnaies à Jérusalem; en tout cas, elles ont jusqu'ici échappé à toutes mes recherches.

RÈGNE DE TIBÈRE.

L'ère d'Actium fut abandonnée immédiatement après la mort d'Auguste, arrivée le 19 août, an 14 de l'ère chrétienne. Annius Rufus était alors procurateur de Judée, et Valerius Gratus ne lui succéda que dans l'année 15.

Il existe des monnaies de l'année Ire du règne de Tibère; les voici :

IOYΛIA. Branche de vigne, avec une grappe de raisin.

℞. L.A. (l'an 1). Diota.

Je ne connais cette monnaie que par la description qu'en donne Eckhel, et que reproduit Cavedoni (p. 63). La pièce porte le nom de Julie, mère de Tibère.

Je regarde cette monnaie comme ayant été frappée par l'ordre de Valerius Gratus. Cavedoni cite (p. 63) une pièce qu'il décrit ainsi :

IOYΛIA, *scritto entro una corona.*

℞. L.A (*anno* 1). *Diota. Br.* 3.

Cette pièce, dont il ne fait pas connaître l'origine, serait aussi frappée par Valerius Gratus.

KAICAP. au-dessus d'une élégante Diota; à droite dans le champ A, reste de la date L.A.

℞. Branche de vigne avec un pampre. Æ. 3. Pl. VIII, 5.

Cabinet impérial des médailles. Cavedoni cite une pièce analogue qu'il lit à tort LΛ. (année xxx).

Valerius Gratus n'aura pas cru pouvoir mieux faire, pour flatter ses maîtres, que d'ordonner l'émission simultanée de monnaies offrant le nom de Tibère et celui de sa mère Julie.

Perez Bayer, page 202, a donné la figure de quatre petites pièces analogues, sur deux desquelles il paraît certain qu'il n'y a pas eu de légende nominale, à en juger du moins par la netteté des figures. Pour les deux autres, on n'en peut rien dire. Quant à la date de ces pièces, Bayer, préoccupé de l'idée d'y retrouver des lettres hébraïques, n'a pu ni la lire, ni la représenter fidèlement. Cette date est celle de l'an I. L.A. M. Ed. Delessert possède un exemplaire de cette monnaie. Pl. VIII, 6.

Passons aux monnaies des années suivantes.

IOYΛIA en deux lignes dans une couronne.

℞. Épi; à droite et à gauche la date L.B. (l'an 2, 16 de l'ère chrétienne). Æ. 4. Pl. VIII, 7.

Cabinet impérial. L'exemplaire de ma collection provient de Jérusalem. Eckhel décrit cette monnaie, et prend l'épi du revers pour une palme.

Voici la description d'une monnaie vue par Cavedoni au musée ducal de Parme (p. 64) :

KAI—CAP *scritto in due linee entro una laurea; il tutto in un cerchio di piccoli globetti.*

℞. TIB. *Due cornucopie, fra le quali* L.B. (*anno* 11); *il tutto entro un cerchio di globettini.* Br. 3.

Les pièces de cette année IIe, 16e de l'ère chrétienne, ont été frappées par l'ordre de Valerius Gratus.

IOYΛIA, en deux lignes dans une couronne.

℞. Un triple lis; à droite et à gauche la date L.Γ. (l'an 3, 17 de l'ère chrétienne). Æ. 4. Pl. VIII, 8.

Ma collection; deux exemplaires provenant de Jérusalem.

Eckhel décrit cette même monnaie, et admet l'existence d'une pièce exactement semblable, mais portant la date L.Ϛ (l'an 6). Je n'oserais affirmer que cette date n'existe pas, bien que je sois tout disposé à le croire; il est en effet très-facile de confondre un gamma avec l'épisémon, équivalent de notre chiffre 6. L'année 3 correspond à l'an 17 de l'ère chrétienne, année dans laquelle Valerius Gratus était procurateur de la Judée depuis deux ans.

J'emprunte encore à Eckhel et à Cavedoni la description de la monnaie suivante, que je ne connais pas :

TIBEPIOY KAICAPOC CE. Simpulum.

℞. IOYΛIA CE. Lis.

Si cette monnaie a été correctement lue, elle ne porte pas de date, et ne peut être classée d'une manière précise. Mais je soupçonne qu'après le nom IOYΛIA, il y a réellement sur la pièce la date L.Є. (l'an 5). Ce qui me le fait croire, c'est l'existence de la monnaie suivante :

TIB—KAI—CAP, en trois lignes dans une couronne.

℞. Palme. A droite et à gauche au bas de la palme L.Δ. (l'an 4). Le nom IOV—ΛIA, écrit sans doute au-dessus, a disparu. Æ. 4. Pl. VIII, 3.

Ma collection ; provenant de Jérusalem.

Cette pièce, tout à fait semblable pour les types à celles que je vais décrire plus loin, des années 5 et 11, est malheureusement fort mal conservée. Elle est de l'an 18 de l'ère chrétienne, et frappée par l'ordre de Valerius Gratus, dans la troisième année de ses fonctions. Cette monnaie est mentionnée par Cavedoni (p. 64).

TIB—KAI—CAP, en trois lignes dans une couronne.

℞. Une palme. A droite et à gauche, dans le champ IOY—ΛIA et L.Є. Æ. 4. Pl. VIII, 10.

Ma collection; quatre exemplaires provenant de Jérusalem.

Cette date, écrite quelquefois L.C, nous fournirait une année 200, incompréhensible pour moi; mais c'est certainement Є. qu'il faut lire, car un exemplaire du cabinet impé-

rial porte très-clairement un point à l'intérieur du C, exactement comme sur la plupart des pièces décrites plus loin et qui appartiennent à l'année 5 de Néron; d'ailleurs un autre exemplaire de ma collection porte très-clairement L.Є. L'année 5 de Tibère correspond à l'an 19 de l'ère chrétienne, quatrième année du gouvernement de Valerius Gratus.

Mêmes types, sauf que la date est L.IA (l'an 11). Æ. 4. Pl. VIII, 11.

Ma collection; trois exemplaires provenant de Jérusalem.

La date de l'an 11 de Tibère, correspond à l'an 25 de l'ère chrétienne, dixième du gouvernement de Gratus.

Eckhel décrit des monnaies semblables avec les dates L.A—Θ—IA—IΔ.. Je soupçonne que ces monnaies portent en réalité les dates A, Є, et IA. comme celles que je viens de décrire.

TIBЄPIOY KAICAPOC.L.IϹ. Simpulum.

℞. IOYΛIA KAICAPOC (sous-entendu MHTHP). Trois épis liés. Æ. 4. Pl. IX, 1 et 2.

Cabinet impérial. — Ma collection, quatre exemplaires provenant de Jérusalem.

Je possède une pièce offrant exactement les mêmes types, sauf que la date est écrite L.Ϲ. très-lisiblement. Æ. 4. Pl. IX, 3.

Ma collection.

Cette dernière monnaie est-elle bien de l'an 6 de Tibère?

Je ne puis le croire ; il serait en effet trop étonnant que ce type, adopté dès l'an 6 (20 de J. C.), eût été substitué au type de l'an 5, qui aurait reparu l'an 11, pour faire de nouveau place à celui de l'an 6, remis en pratique en l'an 16. J'aime mieux croire que le iota placé entre la sigle L et le chiffre Ϛ a disparu, et que nous avons encore une pièce de l'an 16, dont la date est incomplète.

Eckhel et Cavedoni citent des pièces semblables avec les dates L.H et L.IA. (22 ou 25 de J. C.) Je ne doute pas que ces dates n'aient été incorrectement lues. L'année 16 de Tibère, dont la présence est indubitable sur quelques exemplaires, correspond à l'an 30 de J. C., quatrième année du gouvernement de Pontius Pilatus ; c'est donc ce célèbre procurateur de Judée qui a adopté le type des trois épis liés, type qu'il n'eût probablement pas emprunté à son prédécesseur Valerius Gratus.

A propos des légendes de cette monnaie, je trouve le passage suivant dans le livre de Cavedoni (p. 65) : *Livia, a parere dell' Eckhel* (t. III, p. 498) *dicesi* ΙΟΥΛΙΑ ΚΑΙCΑΡΟC, *sottointesa la voce* ΜΗΤΗΡ, *cioè madre di Tiberio Cesare ; ma potrebbe pur sottintendersi* ΓΥΝΗ, *cioè moglie di Cesare Augusto*. Je ne sais trop s'il est possible d'adopter cette seconde leçon, et je m'en tiens prudemment à celle qu'a proposée le savant Eckhel.

ΤΙΒΕΡΙΟΥ ΚΑΙCΑΡΟC. Lituus.

℞. L.IϚ (l'an 16), dans une couronne. Æ. 4. Pl. IX, 5.

Ma collection ; deux exemplaires provenant de Jérusalem ;

j'en ai ramassé un moi-même parmi les déblais amoncelés dans la vallée de Josaphat. Il paraît clair qu'aussitôt après la mort de Julie, Pontius Pilatus adopta ce nouveau type.

Mêmes types, sauf que la date est L IZ ou L IH (l'an 17 ou l'an 18). Æ. 4. Pl. IX, 4, 6, et 7.

Cabinet impérial, et ma collection. Les exemplaires que je possède proviennent de Jérusalem.

Eckhel et Cavedoni mentionnent ces deux dernières variétés. Les années 16, 17 et 18 de Tibère correspondent aux années 30, 31 et 32 de J.C.; elles ont donc été frappées par l'ordre de Pontius Pilatus, dans les trois années qui ont précédé la passion de Notre-Seigneur, puisqu'il a été crucifié le 3 avril, l'an 33 de l'ère chrétienne.

RÈGNE DE CALIGULA.

Tibère, dans la dernière année de son règne, avait déposé Pontius Pilatus, et lui avait donné Marcellus pour successeur. A la fin de mars 38, Tibère mourut, et Caligula monta sur le trône. Nous avons vu que Vitellius, préfet de Syrie, déposa Marcellus moins d'une année après son entrée en fonctions, et que cette destitution fut confirmée par Caligula, qui envoya Maryllus prendre la place de Marcellus.

Maryllus a-t-il fait frapper à Jérusalem des monnaies au nom de son maître? Je l'ignore, bien que la chose paraisse probable. Jusqu'ici je n'ai retrouvé aucune monnaie de cette classe, qui puisse s'attribuer au règne de Caïus Caligula. Ce

prince, couronné à la fin de mars 38, fut assassiné le 24 janvier 41, et Claude fut proclamé empereur.

Ici s'interrompt la série des monnaies frappées à Jérusalem par les procurateurs impériaux de la Judée, pour faire, de nouveau, place à des monnaies judaïques autonomes.

AGRIPPA, ROI DES JUIFS, 42 à 44.

Nous avons vu que, parmi les enfants laissés par son fils Aristobule, Hérode le Grand affectionna spécialement le jeune Agrippa. Ce jeune prince vivait à Rome dans l'intimité de Caïus Caligula. Un jour qu'ils étaient tous deux dans le même char conduit par Eutychus, affranchi et cocher d'Agrippa, la conversation tomba sur Tibère. Agrippa eut l'imprudence de dire, assez haut pour qu'Eutychus l'entendît, qu'il priait Dieu que Tibère laissât, le plus vite possible, l'empire à Caïus qui en était plus digne. Eutychus garda le silence, ne perdit pas une syllabe de cette phrase, et, ayant été plus tard accusé de vol par son maître, courut dénoncer celui-ci à Tibère, qui fit jeter Agrippa en prison. Six mois après, Tibère mourut, et Caligula, proclamé empereur, mit le jour même Agrippa en liberté, en lui donnant le titre de roi, avec les tétrarchies de Philippe et de Lysanias.

Dans la deuxième année du règne de Caligula, Agrippa obtint de l'empereur la permission de se rendre dans ses États, et il partit de Rome. Hérode Antipas venait de quitter la Galilée, pour aller auprès de l'empereur, dont il voulait obtenir la protection toute-puissante. Ce prince arrivait à Rome en même temps qu'une lettre d'Agrippa qui l'accusait de trahi-

son. Caligula s'empressa d'enlever à Antipas sa tétrarchie, qu'il annexa aux États d'Agrippa. Hérode, banni à perpétuité, fut condamné à subir son exil dans la ville de Lyon.

Après la mort de Caligula, Claude continua de traiter Agrippa avec la même bienveillance, et il ajouta au royaume qu'il possédait déjà la Judée, la Samarie, le Liban et la ville d'Abila.

En 42, Agrippa fit son entrée à Jérusalem avec le titre de roi des Juifs. Deux ans après, il mourut à Césarée, après un règne total de sept années.

Je ne connais de ce prince qu'une seule monnaie purement judaïque, en voici la description :

ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΑΓΡΙΠΠΑ. Dans le champ une sorte de parasol orné de franges, dans lequel on a cru voir le tabernacle. Cavedoni ne voit aussi qu'un véritable parasol dans cet objet.

℞. Trois épis ; à droite et à gauche L. Ϛ (l'an 6). Æ. 4. Pl. IX, 8.

Ma collection ; nombreux exemplaires provenant de Jérusalem.

J'ai le premier restitué à Agrippa Ier ces jolies monnaies, dont l'origine hiérosolymitaine est parfaitement constatée. Eckhel cite une monnaie semblable avec la date L. H. (l'an 8) ; mais j'avoue que je ne crois pas à son existence. Trompé par cette date erronée, Eckhel classait ces monnaies à Agrippa le jeune, roi de Chalcide. Outre l'invraisemblance de la découverte, sans cesse renouvelée, à Jérusalem, de monnaies d'un roi de Chalcis, je ferai observer qu'il m'est passé par les mains

une cinquantaine d'exemplaires de cette pièce, et que tous, sans exception, portent la date de l'an 6; ils ont donc été tous frappés dans l'année 43 de J. C., c'est-à-dire aussitôt après l'entrée d'Agrippa à Jérusalem, et au moment du plus grand développement de sa puissance royale.

Il est indubitable que ces monnaies, frappées, à Jérusalem, ne peuvent, par cela seul, appartenir qu'à Agrippa Ier, roi des Juifs.

RÈGNE DE CLAUDE.

1. TI ΚΛΑΥΔΙΟC.ΚΑΙCΑΡ ΓΕΡΜ.L.ΙΓ. (l'an 13). Deux épis croisés.

℞. ΙΟΥ—ΛΙΑΑΓ—ΡΙΤΤΤΤΙ—ΝΑ. En quatre lignes, dans une couronne. Æ. 4. Pl. IX, 9.

Ma collection, provenant de Jérusalem.

L'an 13 de Claude correspond à l'année 53 de l'ère chrétienne. Claudius Felix venait alors d'être nommé procurateur de Judée.

Mêmes types, sauf que la date est L.ΙΔ (l'an 14). Æ. 4. Pl. IX, 10.

Ma collection; trois exemplaires provenant de Jérusalem.

Cette monnaie, qui est de la dernière année du règne de Claude, a été décrite par Eckhel et par Cavedoni.

Claudius Felix, en faisant frapper des monnaies au nom de Claude et de sa dernière femme Agrippine, crut proba-

blement qu'il était convenable de donner en même temps les honneurs monétaires aux deux césars, Britannicus et Néron. Ce qui est certain, c'est qu'il existe de la même année, quatorzième du règne de Claude, des petites pièces analogues à celles de Claude et d'Agrippine, mais offrant les noms des deux jeunes Césars. En voici la description :

2. NЄPΩ KΛAV KAICAP. Deux boucliers et deux javelots croisés.

℞. BPIT.KAI.L.IΔ (l'an 14). Æ. 4. Pl. IX, 11.

Ma collection; cinq exemplaires provenant de Jérusalem.

Cette monnaie a été décrite par Eckhel. Cavedoni la décrit aussi, mais y joint une variété sur laquelle il voit à tort la date LIA (l'an 11), au lieu de la date LIΔ. (l'an 14).

RÈGNE DE NÉRON.

3. LЄ KAICAPOC. Palme.

NЄP—ΩNO—C, ou NЄP—ΩN, ou NЄP—ONO, en trois lignes, dans une couronne. Æ. 4. Pl. XI, 12, 13 et 14.

Ma collection; nombreux exemplaires, provenant de Jérusalem.

Cette monnaie a été décrite par Eckhel et par Cavedoni.

L'an 5 du règne de Néron correspond à l'an 59 de J. C. C'est la dernière année du gouvernement de Claudius Felix.

Après Claudius Félix, la Judée a eu encore trois procura-

teurs : Porcius Festus, qui mourut un an après son arrivée à Jérusalem ; Albinus, qui a gouverné la Judée pendant quatre ans, et Gessius Florus, sous l'administration duquel a commencé la révolte des Juifs, comprimée par Titus.

Passons maintenant à la courte période de liberté judaïque comprise entre la fin du règne de Néron et la prise de Jérusalem par les Romains.

Gessius Florus, le dernier procurateur de Judée, était depuis plus d'une année à son poste. Ce magistrat, Clazoménien de naissance, avait épousé une Cléopâtre, amie de Poppée, femme de Néron, et cette alliance lui avait valu le gouvernement qui lui était confié. Assuré de la protection de l'empereur, Florus, dès son arrivée à Jérusalem, commit tant d'exactions et tant d'assassinats juridiques, que les malheureux Juifs, après avoir subi pendant plus d'un an le joug infâme qui pesait sur eux, en vinrent à préférer à une vie pareille la ruine et l'anéantissement de leur patrie. Quand la mesure fut comblée, la révolte éclata, ardente, implacable, désespérée, et le sang commença à couler à flots dans toute l'étendue de la Judée, de la Samarie et de la Galilée. Flavius Josèphe nous a légué le récit dramatique de cette guerre judaïque, à laquelle il prit une part active, d'abord comme ennemi acharné des Romains, et ensuite comme partisan dévoué de ceux qu'il avait combattus. Cette guerre commença

dans la deuxième année de l'administration de Gessius Florus, douzième du règne de Néron, c'est-à-dire dans l'année 66 de l'ère chrétienne.

Je renonce à la pensée de résumer ici l'histoire de la guerre judaïque, parce que tous les faits de cette histoire sont également dignes d'intérêt, et qu'il n'est pas possible de négliger les uns, pour mettre les autres en lumière; je ne puis donc, faute d'espace, faire mieux que de renvoyer mes lecteurs au livre admirable de Flavius Josèphe. Jérusalem fut prise le 8 du mois de Gorpiæus de la deuxième année du règne de Vespasien. Cette année correspond à l'an 70 de l'ère chrétienne. La liberté momentanée que les Juifs payèrent si chèrement, dura donc seulement quatre années.

Il n'est guère vraisemblable que la nation qui faisait des efforts si héroïques pour reconquérir sa liberté ait négligé de constater, par des émissions monétaires, ses droits à l'autonomie qu'elle revendiquait les armes à la main. J'ai déjà, en commençant ce travail, signalé la probabilité de l'existence de monnaies purement hébraïques, frappées au réveil d'une nation qui ne voulait rien avoir de commun avec les Gentils. Du moment que l'existence probable des monnaies de ce genre est admise, il n'y a pas à cher-

cher longtemps pour les retrouver, et, ainsi que je l'ai déjà dit, ces monnaies ne sont, à mon avis du moins, que les petites pièces de cuivre répandues dans toutes les collections, et constituant, à elles seules, un groupe numismatique qu'il n'est pas possible de réunir à aucun des autres groupes de la numismatique judaïque. Le style, la taille et la fabrique de ces pièces les rapprochent forcément des petites monnaies impériales frappées à Jérusalem, dans l'an 5 de Néron (59 de J. C.). Il est vrai que, d'un autre côté, leurs types les rapprochent des monnaies frappées quarante-quatre ans plus tôt (en l'an 15 de J. C., première de Tibère); et cette considération pourrait être défavorable à la classification que je propose, si nous ne voyions les mêmes types reparaître isolément, sur des monnaies indubitables de Simon Barcocébas, frappées pendant le règne d'Hadrien (117 à 138 de J. C.), c'est-à-dire quarante ans plus tard. Tout bien considéré donc, je ne vois aucune raison de rejeter l'attribution des monnaies anonymes que je vais décrire, aux années IIe et IIIe de la guerre de l'indépendance judaïque.

Voici quels sont les types de ces monnaies, qui se trouvent en si grand nombre à Jérusalem, que leur origine ne saurait être douteuse; elles ont été très-certainement frappées dans cette ville; et je suis convaincu que, le jour où des fouilles pourront y être pratiquées sans inconvénient, ces pièces se rencontreront dans une couche de remblais inférieure à celle que caractériseront les monnaies de Barcocébas, mais supérieure à celle où seront réparties les pièces romaines frappées par les procurateurs de Judée.

שנת שתים. (l'an II). Vase de forme élégante, à deux anses et à panse cannelée.

℞. חרת ציון (liberté de Sion). Branche de vigne à laquelle est attaché un pampre. Æ. 4. Pl. X, 1.

Ma collection; huit exemplaires provenant de Jérusalem.

שנת שלש (l'an III). Vase de forme élégante, à deux anses, à panse cannelée, et à rebord orné d'un cordon de perles. Un couvercle repose sur le vase.

℞. Même légende et même type qu'à la pièce de l'an II. Æ. 4. Pl. X, 2.

Ma collection; trois exemplaires provenant de Jérusalem.

De ces deux monnaies, celle de l'an III est incomparablement plus rare que celle de l'an II. Cela tient probablement à ce que la liberté des Juifs était à son apogée dans la deuxième année de la guerre judaïque, et déjà à son déclin dans l'année troisième. Les pièces analogues des années I et IV manquent, et cela doit être. Dans la première année de la guerre judaïque, l'autonomie ne fut pas rétablie à Jérusalem; et dans la quatrième année, l'anarchie et les divisions intestines avaient déjà préparé et facilité à Titus la conquête qu'il avait entreprise.

Pour ma part, je ne conserve aucun doute sur la légitimité de l'attribution que je viens de proposer; et, pour changer d'opinion, j'attendrai que l'on ait reconnu une autre période historique à laquelle ces monnaies conviennent mieux.

RÈGNE DE VESPASIEN. TITUS CÉSAR.

Après la prise de Jérusalem par Titus, une foule de monnaies romaines, de tout métal et de tout module, furent frappées avec des types commémoratifs de la conquête de la Judée. Tout le monde connaît les médailles de Vespasien et de Titus, portant au revers la légende IVDAEA CAPTA. Une médaille de cette classe, décrite pour la première fois par feu M. Dumersan, porte la légende IVDAEA NAVALIS, en souvenir de la bataille navale de Tarichées, gagnée par Vespasien, sur le lac de Gennézareth. D'autres monnaies commémoratives déjà bien connues, mais dont néanmoins je vais rappeler les types, furent émises en Judée, et il est probable que ces pièces, que l'on ne rencontre qu'en Syrie, ont été frappées par les troupes romaines restées dans le pays. Nous savons en effet que Jérusalem même reçut comme garnison, ainsi que nous l'apprend Josèphe, la Xe légion, plus quelques escadrons de cavalerie, et quelques cohortes d'infanterie. Voici la description de ces monnaies.

AVTOKP TITOC KAICAP. Tête de Titus laurée, tournée à droite.

℞. IOVAAIAΣ ΕΛΑϢΚΥΙΑΣ. Trophée au pied duquel est attaché un captif. A droite sur le terrain un bouclier. Æ. MB. Pl. X, 3 et 4.

Ma collection.

....CKAICAP. Tête laurée de Titus à droite.

℞. IOYΔAIAC ЄΛAΩKVIAC. Victoire écrivant sur un bouclier suspendu à un palmier. Æ. MB. Pl. X, 5.

Ma collection.

Légendes illisibles. Tête laurée de Titus ou de Domitien à gauche.

℞. Victoire couronnant un trophée. Æ. MB. Pl. X, 6.

Ma collection.

Le style et la fabrique de ces monnaies ne permettent pas de conserver le moindre doute sur leur origine. Il suffit de les comparer aux monnaies coloniales de Jérusalem, émises par Hadrien, pour être convaincu qu'elles appartiennent à la même ville. C'est à l'année 71 qu'il faut les rapporter.

SIMON BARCOCÉBAS.

On est assez embarrassé pour trouver, dans les écrivains anciens, quelque notion positive sur l'état de Jérusalem après le départ de Titus en 70, et jusqu'au règne d'Hadrien. Josèphe nous dit que la partie ouest de l'enceinte, et les trois tours Hippicus, Phasaël et Mariamne, furent respectées, mais que tout le reste fut renversé, la ville ayant été entièrement brûlée. Eusèbe, de son côté, prétend qu'il n'y eut de brûlé que la moitié de la ville ; enfin saint Jérôme, dans sa lettre à Dardanus, dit : *Civitatis usque ad Hadrianum principem per*

quinquaginta annos mansere reliquiæ. Hadrien a régné de 117 à 138 de J. C. Si le chiffre donné par saint Jérôme est exact, ce serait vers l'année 13 du règne de cet empereur (130) qu'il aurait relevé Jérusalem de ses ruines, pour en faire une place forte, destinée à contenir l'esprit turbulent des Juifs. Dion Cassius n'hésite pas à déclarer que ce fut cette mesure prise par Hadrien, qui détermina une nouvelle levée de boucliers de la nation juive. Eusèbe, de son côté, raconte que ce ne fut qu'après la répression des Juifs révoltés, que la ville de Jérusalem fut rebâtie et érigée en colonie. La chronique Paschale fait entendre que ce fut en l'an 119 que la reconstruction de Jérusalem fut entreprise. Cela est très-possible; les insurgés furent très-probablement les nouveaux habitants amenés sur le site de la ville sainte, et il fallait bien qu'ils acquissent une puissance effective quelconque, avant qu'il leur fût possible de secouer le joug si pesant des Romains. Or il est positif que, pendant deux années au moins, ils furent les maîtres chez eux; car les médailles de leur chef Simon en font foi. On croit que cette révolte eut lieu vers l'année 132.

Simon avait le surnom de Barcocébas (בר-כוכב, Bar-Kaoukab, fils d'une étoile). Il eut dès l'abord de grands succès; tous les Juifs de la Palestine se réunirent à lui; mais les chrétiens, ayant refusé de se ranger sous son drapeau, furent traités avec la plus horrible cruauté. Simon ne tarda pas à s'emparer de Jérusalem. Les Romains méprisèrent d'abord cette rébellion, dont l'annonce ne put tirer Hadrien de sa quiétude. Ce ne fut que lorsque les Juifs s'étaient déjà rendus maîtres de cinquante places fortes et de neuf cent quatre-vingt-cinq villages importants, que l'empereur s'émut.

Julius Severus, habile capitaine qui était alors en Bretagne, fut rappelé et chargé de conduire la guerre de Judée. La lutte fut longue et désespérée; mais Jérusalem finit par être reprise sur les rebelles et ruinée de nouveau; le peuple fut massacré ou réduit en esclavage, et les Juifs furent chassés de Jérusalem, avec défense, sous peine de mort, d'approcher de ses murailles. On croit que cette nouvelle catastrophe de la ville sainte eut lieu en l'année 135. La charrue, suivant le Talmud, passa sur l'emplacement des portiques du temple, et un temple de Jupiter Capitolinus fut élevé sur la place même qu'avait occupée celui de l'Éternel. Mais on sait que Julien, deux siècles plus tard, encouragea les Juifs à rétablir leur temple sur les fondations du premier; ce qui semble donner à entendre qu'il en restait quelques débris. En l'an 136, Hadrien célébra ses *vicennalia,* c'est-à-dire l'entrée dans sa vingt et unième année de règne, et ce fut alors que la nouvelle ville, rebâtie sur les ruines de Jérusalem, fut érigée en colonie, et reçut le nom de *Colonia Ælia Capitolina,* à cause du prénom Ælius de l'empereur, et de la divinité adorée dans son temple principal. Enfin, les statues de Jupiter et de Vénus furent consacrées au point même où avait eu lieu la crucifixion du Christ.

Passons actuellement à la description des monnaies frappées à Jérusalem lors de l'insurrection juive qui mit Simon Bar-Kaoukab à la tête de la nation.

ירושלם, *Jérusalem.* Temple tétrastyle, au milieu duquel on a cru voir l'arche d'alliance; mais c'est plutôt une simple porte, puisqu'alors l'Arche d'alliance n'était plus dans le temple.

Cavedoni (p. 34) voit dans ce type la porte orientale du temple : « *Detta anche la bella* (Θύρα ὡραία) (*Act. Apost.*, III, 2), *fornita di un propileo sorretto da quatro colonne doriche.* » C'est là une pure hypothèse. De plus, comme Josèphe nous dit qu'Hérode employa l'ornementation corinthienne, Cavedoni (p. 35) conclut, de la présence des colonnes doriques, que ces médailles sont antérieures à Hérode. J'ai déjà dit qu'il est impossible d'attribuer ces monnaies à un autre que Barcocébas; l'opinion de Cavedoni ne peut donc pas être adoptée.

℞. שנת אחת לגאלת ישראל, *l'an I de la rédemption d'Israël.* Dans le champ, le loulab, faisceau de branchages que les Juifs portaient à la main droite, lors de la fête des Tabernacles; à gauche du loulab, un fruit assez semblable à un cédrat. Æ. Poids, 13g,50. Pl. XI, 1.

Cabinet impérial.

On voit que ce tétradrachme ne porte pas le nom de Simon; il est donc vraisemblable qu'il fut frappé par les Juifs insurgés, avant l'élévation de leur chef au pouvoir souverain. Nous allons voir tout à l'heure que cette élévation eut assez promptement lieu, puisqu'il existe des monnaies nominales de Simon Barcocébas frappées également dans la première année de la liberté juive.

Un exemplaire d'authenticité douteuse, et appartenant à M. M. de Vogüé, porte les légendes לחרישראל.... et ירו+שם. Pl. XI, 3. Sans doute cette pièce était datée, et la légende du revers porte probablement les initiales de Jérusalem et de Simon.

Je crois devoir réunir à la pièce anonyme précédente une autre pièce dont la légende manque entièrement d'un côté, ce qui ne permet pas de la classer d'une manière certaine. En voici la description.

..... Palme dont les folioles sont serrées, dans une couronne.

℞. גאלת ישראל, *la rédemption d'Israël.* Lyre. MB. Pl. XI, 2.

Cabinet impérial; style barbare et mauvaise fabrique. Poids, 11^{g},60.

ANNÉE Ire DE SIMON, 133?

Les monnaies de Simon Barcocébas frappées dans la première année de son espèce de règne, se subdivisent en deux catégories : 1° celles qui ne portent pas de date; 2° celles qui portent la date de l'an I.

Commençons par la description des premières.

שמע (pour שמעון), *Simon.* Grappe de raisin.

℞. לחרות ושלם, *à la liberté et à la* (*concorde?*). Dans le champ, une palme à folioles serrées contre la tige. Æ. Pl. XI, 5.

Collection de M. M. de Vogüé, qui a acquis cette pièce à Jérusalem.

La légende du revers est parfaitement complète, et il faut la lire comme je viens de le faire, ou admettre que le graveur du coin a omis les deux lettres יר initiales du nom de Jérusalem. Au droit les deux dernières lettres du nom שמעון, n'ont certainement pas existé non plus.

Cette pièce n'est pas d'argent pur, et je soupçonne, à en juger par l'aspect du métal, qu'elle a été coulée sur une pièce antique, comme la plupart des monnaies juives d'argent, que l'on offre à Jérusalem à tous les voyageurs. Il est vrai que l'inexpérience ordinaire de ceux-ci donne une assez grande chance de succès à cette coupable industrie. Quoi qu'il en soit, je n'hésite pas à considérer ce type comme celui d'une monnaie authentique, dont l'original se trouvera infailliblement quelque jour.

M. Ed. Delessert possède un exemplaire sur lequel on lit en toutes lettres le nom de Jérusalem. Pl. XI, 6.

שמעון, *Simon*. Temple tétrastyle, comme sur le tétradrachme anonyme décrit ci-dessus.

℞. לחרות ירושלם, *à la liberté de Jérusalem*. Loulab et cédrat. Æ. Poids, 13g,75. Pl. XI, 4.

Cabinet impérial; exemplaire à fleur de coin.

Perez Bayer a publié cette monnaie, p. 141. Pl. VI, fig. 1.

שמעון, *Simon*. Grappe de raisin.

℞. לחרות ירושלם, *à la liberté de Jérusalem*, dans le champ deux trompettes.

Ce denier d'argent a été surfrappé sur une monnaie de Trajan. On aperçoit encore en effet les lettres TR... de la légende primitive. Æ. Poids, 3g,20. Pl. XI, 7, 8 et 9.

Cabinet impérial et collection de M. Ed. Delessert. La pièce du Cabinet impérial est trouée, mais assez bien conservée.

Il paraît évident que la grande pièce d'argent que je viens de décrire avant celle-ci représentait, en valeur et en poids, quatre de ces deniers qui avaient le poids du denier impérial.

שמעון, *Simon*. Grappe de raisin.

℞. לחרות ירושלם, *à la liberté de Jérusalem*. Lyre. Æ. Pl. XII, 1 et 2.

Cabinet impérial et collection de M. Ed. Delessert. Quatre exemplaires pèsent ensemble 12g,4, soit en moyenne 3g,10; mais il faut observer que parmi ces quatre pièces, une est très-usée et une autre trouée, deux d'entre elles seulement étant d'une conservation satisfaisante. De plus, l'un de ces quatre exemplaires est surfrappé sur un denier romain; on y aperçoit encore distinctement les lettres OPT. restes de la légende OPTIMO PRINCIPI de quelque denier de Trajan.

Dans une couronne :

שמ
עון *Simon.*

℞. ..רות ירוש..., *à la liberté de Jérusalem*. Œnochoë et palme dans le champ. Æ. Poids, 3ᵉ,2. Pl. XII, 3 à 7.

Cabinet impérial; collection de M. Ed. Delessert et la mienne; trois exemplaires de l'une de ces variétés, provenant tous les trois de Jérusalem, sont évidemment coulés, avec beaucoup d'art, sur le même exemplaire antique; tous trois sont troués à la même place, et offrent les mêmes traces d'une légende qui semble ainsi conçue ISV. IASASIAN? et dans laquelle se trouvent les traces du nom de Vespasien. La pièce originale était donc surfrappée sur un denier d'argent de Vespasien. Villalpandus (*Appar. Urb.* t. III, p. 381) a publié cette pièce d'argent que Pérez Bayer a reproduite d'après lui (p. 29, note 38). Les légendes sont fort nettes, et se lisent שמעון et לחרות ירושלם.

עון..., *Simon*. Lyre.

℞. ..... לחרות, *à la liberté de (Jérusalem)*. Une palme dont les folioles sont serrées, dans une couronne. MB. Épais et de petit module. Poids, 7ᵉ,9. Pl. XII, 8.

Cabinet impérial. Pérez Bayer a publié (p. 141, Pl. VI, fig. 3) une pièce semblable sur laquelle on lit encore ון..., et au revers ושלם.....

שמ — עו
ן

écrit dans le champ, à droite et à gauche d'un dattier en fruit.

℞. לחרות ירושלם, *à la liberté de Jérusalem*. Dans le champ un pampre. MB. Pl. XII, 9, 10, 11 et 12, et Pl. XIII, 1, 2.

Cabinet impérial. Ma collection, deux exemplaires. Les pesées de trois de ces exemplaires m'ont fourni 11,4, 9,20 et 9,30.

Pérez Bayer a publié cette monnaie (p. 141, Pl. VI, fig. 4 et 5).

Ce type présente de nombreuses variétés du coin. Voici les principales dont j'ai pu jusqu'ici constater l'existence :

1° שמ — עו·
ן

et au revers ...לחרת ירו. — Ma collection.

2° ··מ — עו
ן

traces de légende du type surfrappé ..ΕΠ..

℞. ....ירו..... traces du type surfrappé ΑΥΤΚΑΙΤΡΑ.....

Ma collection, provenant de Jérusalem. Pl. XIII, 3.

Passons à un autre type du même système monétaire.

שמ — עו
ן

à droite et à gauche d'un dattier en fruit.

℞. ...לחרות ירוש. Grappe de raisin. MB. Épais et de petit

module. Perez Bayer, p. 141, Pl. VI, fig. 2. Pl. XIII, 4.

Le Cabinet du roi possède une monnaie de la même espèce, dont voici la description :

ש — מע
ן ו

à droite et à gauche d'un dattier en fruit.

℞. Légende illisible; grappe de raisin. Pl. XIII, 5.

Ces monnaies nominales, sans date, présentent parfois une autre légende, mais en conservant les mêmes types ; et comme cette nouvelle légende se retrouve sur des monnaies datées de l'an I, je crois que les pièces non datées qui la portent ont servi de transition pour passer aux pièces datées.

Nous voici enfin arrivés aux monnaies de Simon Barcocébas, portant une date.

··עון
נשיא *Simon, prince d'Israël.*
ישראל

en trois lignes dans une couronne.

℞. שנת אחת לגאל ·····אל, *l'an Ier de la rédemption d'Israël.* Dans le champ un vase de forme élégante, à deux anses. Æ. mod. 10. Pl. XIII, 8. Poids, 33g,40.

Cabinet impérial.

J'ai vainement cherché à démêler quelques traces d'un type primitif, sur cette magnifique monnaie, qui probablement a été surfrappée sur quelque grand bronze du haut empire. Cette pièce est isolée et ne se rattache, par ses types, à aucune série antérieure ou postérieure.

שמעון נשיא ישראל, *Simon, prince d'Israël.* Palme dans une couronne.

℞. שנת אחת לגאלת ישראל, *l'an Ier de la rédemption d'Israël.* Lyre.

J'emprunte la description de cette monnaie de bronze, à la figure détestable que Bayer a reproduite (page 26), d'après Kircher, qui l'a publiée dans son *Œdipe égyptien* (t. II, page 102). Toutefois, nous pouvons affirmer que les types sont exacts, grâce à la connaissance que nous avons des monnaies de bronze à la lyre.

שמע — ון
נש — יאל
יש — א
ר

(שמעון נשיא ישראל), *Simon, prince d'Israël.* A droite et à gauche d'un dattier en fruit.

℞. שנת אחת לגאלת ישראל, *l'an Ier de la rédemption d'Israël.* Pampre. Æ. MB. Pl. XIV, 2 et 3.

Cabinet impérial.

Pérez Bayer a publié cette monnaie (page 65, Pl. I, fig. 3), d'après Hardouin, qui l'avait trouvée dans la collection de Boze.

שמע — ...
נשי — י *Simon, prince d'Israël.*
שר — אל

à droite et à gauche d'un dattier en fruit.

℟. לגאלת ישראל, *à la rédemption d'Israël.* Pampre. MB. Poids, 9g,30. Pl. XIV, 3.

Cabinet impérial.

Nous trouvons des monnaies sur lesquelles la légende nominale est absolument illisible; il semble que les lettres qui la composent, aient été jetées au hasard dans le champ de la pièce. Pérez Bayer (page 65, Pl. I, fig. 4 et 5) a publié les figures de deux monnaies de cette classe, sur lesquelles il croyait voir une légende conçue en lettres empruntées à un alphabet secret. J'avoue que je ne saurais souscrire à une semblable hypothèse. On n'a pas jusqu'ici deviné le sens de ces légendes : en cela je ne suis pas plus habile que mes devanciers ; voilà tout. Quoi qu'il en soit, voici la description de ces étranges monnaies :

שא — שע ?
יר — הב
א

à droite et à gauche d'un dattier en fruit.

℞. שנת אחת לגאלת יש, *l'an Ier de la rédemption d'Israël.* Grappe de raisin. PB. Épais et de grand module. Pl. XIII, 6 et 7.

Cabinet impérial.

Un second exemplaire du même cabinet porte, au droit, les lettres suivantes :

לי —
ה — א?

Perez Bayer (p. 65, Pl. 1, fig. 4 et 5) a publié deux pièces de cette classe, dont la légende du revers est aussi שנת אחת לגאלת יש, *l'an Ier de la rédemption d'Israël.* Quant aux légendes de face, elles sont restés illisibles pour Bayer, comme pour moi.

Nous venons de passer en revue tout ce qui a été retrouvé, jusqu'ici, de monnaies appartenant à l'an Ier de Simon Barcocébas. Voyons maintenant quelles sont les monnaies que ce chef a fait frapper dans la deuxième année de son règne.

SIMON BARCOCÉBAS, ANNÉE II. 134?

שמעון, *Simon.* Temple tétrastyle.

℞. ש ב לחר ישראל, *l'an II de la liberté d'Israël.* Loulab et cédrat. Æ. Tétradrachme. Poids, 13g,85. Pl. XIV, 4.

Cabinet impérial.

On voit que les tétradrachmes de cette classe ouvrent tou-

tes les séries monétaires émises pendant la révolte qui mit Simon Barcocébas à la tête de la nation juive. La série des pièces datées de l'an Ier est la seule dont le tétradrachme n'ait pas encore été retrouvé, du moins à ma connaissance; mais je ne doute pas qu'il ne se rencontre quelque jour.

שמעון, *Simon*. Grappe de raisin.

℞. (*sic*) ש ב לחר ישארל, *l'an II de la liberté d'Israël*. OEnochoë et palme. Æ. Poids, 3g,20. Pl. XIV, 5.

Cabinet impérial.

שמעון נשיא ישראל. A droite et à gauche d'un dattier en fruit.

℞. ש ב לחר··· ישראל. Pampre. Æ. MB. Pl. XIV, 1.

Ma collection.

שמ — עו *Simon*.
ן

A droite et à gauche d'un dattier en fruit.

℞. ש ב לחר ישרא··, *l'an II de la liberté d'Israël*. Pampre. MB. Pl. XIV, 6 à 9, et pl. XV, 1 à 4.

Cabinet impérial et ma collection.

Pérez Bayer a publié (page 95, pl. II, fig. 2, 3 et 4) trois

monnaies de cette classe. La première est semblable à celles que je viens de décrire; la deuxième et la troisième portent à droite et à gauche du dattier

ש — מ
ע

Nous avons achevé l'examen de toutes les monnaies judaïques proprement dites, et nous croyons avoir démontré que ces précieux monuments doivent se répartir sur un espace d'environ 465 ans, puisque Alexandre est mort en 333 avant l'ère chrétienne, et que la révolte de Simon Barcocébas ne fut étouffée dans le sang que vers l'année 135.

J'aurais pu m'arrêter ici, puisque j'avais rempli le cadre que je m'étais proposé d'embrasser; mais il m'a semblé qu'il y aurait un intérêt réel à ne pas m'en tenir strictement à la description des monnaies judaïques, parmi lesquelles je me suis vu déjà forcé d'intercaler les pièces romaines frappées à Jérusalem, par les procurateurs de la Judée. Je me suis donc décidé à réunir, comme compléments de mon travail, les monnaies coloniales romaines frappées à Jérusalem, après la révolte de Simon Barcocébas.

Je vais passer rapidement en revue la série, d'ailleurs fort curieuse, de ces monnaies impériales, série que viendra clore convenablement la première monnaie musulmane de Jérusalem, émise après la conquête.

MONNAIES IMPÉRIALES COLONIALES FRAPPÉES A JÉRUSALEM.

C'est dans l'année 136, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, que l'empereur Hadrien, célébrant ses *vicennalia,* érigea la ville de Jérusalem en colonie, et lui donna les titres de Colonia Ælia Capitolina.

HADRIEN, 136 à 138.

IMP CAES TRAIANO HADRIAN.. Tête laurée d'Hadrien, à droite, avec le *paludamentum.*

℞. **COL AEL KAPIT** (*sic*) **COND.** Colon conduisant un attelage de deux bœufs, derrière lesquels paraît un étendard planté en terre. MB. Pl. XV, 5.

Cabinet impérial; deux exemplaires. — Ma collection.

Cette monnaie est, sans aucun doute, la première qui fut frappée à Jérusalem, au moment même de la fondation de la colonie Ælienne Capitoline.

IMP CAES TRAI HADRIAN.. Tête laurée d'Hadrien à droite, avec le *paludamentum.*

℞. **COL AEL CAP.** Jupiter Capitolin assis dans un temple distyle; devant et derrière lui deux figures debout et s'appuyant sur une haste. GB. de petit module. Pl. XV, 6.

Cabinet impérial.

IMP CAES HADRIANVS AVG. Tête laurée d'Hadrien à droite, les épaules nues.

℞. COL AEL CAP. Tête radiée du Soleil, à droite. MB. Mionnet d'après Vaillant. (Num. in col. perc.)

IMP HADRIANVS. Tête laurée d'Hadrien à droite, avec le *paludamentum*.

℞. COL AE CAP. Aigle romaine hampée. PB. Pl. XV, 7.

Cabinet impérial.

Mionnet (*Suppl.* t. VIII, p. 60, n° 1) classe à Hadrien une médaille qui ne peut appartenir à ce prince, à cause du titre COMMODIANA donné à la colonie.

HADRIEN ET ANTONIN.

IMP T AEL CAES ANTONINVS... Tête nue d'Antonin à droite.

℞. Légende effacée. Tête d'Hadrien avec le *paludamentum*, tournée à droite. MB. Pl. XX, 11.

Ma collection ; exemplaire provenant de Jérusalem.

ANTONIN LE PIEUX, 138 à 166.

IMP ANTONINO AVG.... Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum*.

℞. **COL AELIA CAP.** Bacchus debout, tenant un thyrse et une coupe; à ses pieds une panthère. MB. Pl. XV, 8.

Cabinet impérial; deux exemplaires. Sur le second, la légende du droit est terminée par **AVG PPP**.

IMP CA T AEL HAD ANTONINO AVG PP. Tête laurée d'Antonin à droite, les épaules nues.

℞. **CO AE CAP.** Tête de Sérapis, coiffée du modius, à droite. MB. Pl. XV, 2.

Cabinet impérial; deux exemplaires.

IMP C T AEL AV. Tête nue d'Antonin, à droite.

℞. **COL AE CAPIT.** (Le sommet des lettres est tourné vers le centre de la monnaie.) Tête de Sérapis, coiffée du modius, à droite. MB. de petit module. Pl. XVI, 1 et 2.

Cabinet impérial; deux exemplaires.

Un troisième exemplaire porte **IMP C T (AEL AV) ANT.** — Cabinet impérial.

ANTONINVS AVG PPP. Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum*.

℞. Dans un temple tétrastyle, figure tourrelée debout, s'appuyant de la main gauche sur la haste, tenant de la main droite un objet indéterminé, et le pied droit posé sur un casque? A l'exergue, **C A C.** — MB. Pl. XVI, 3.

Cabinet impérial; ma collection.

T AEL ANTONINVS AVG PP. Tête laurée d'Antonin, à droite.

℞. **C A C.** Astarté? debout; le pied droit sur un fleuve? vu à mi-corps. MB. (Mionnet, d'après Vaillant).

J'emprunte la description de cette monnaie au catalogue de Mionnet, et je pense que cet habile numismatiste n'avait pas, plus que moi, confiance dans les détails de cette description. Que pouvaient avoir de commun avec la Jérusalem romaine, la déesse Astarté et un fleuve? Je l'ignore. Probablement, il s'agit encore de la figure de la ville elle-même, posant le pied sur un casque.

IMP ANT.... Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum*.

℞. **CO AE CA.** Les Dioscures debout et s'appuyant sur la haste; entre eux un aigle. MB. Pl. XVI, 4.

Cabinet impérial.

.....NVS AVG PPP. Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum*.

℞. **COL..... CA.** Les Dioscures debout, et s'appuyant sur la haste. MB. Pl. XVI, 5.

Cabinet impérial.

IMP ANTONINVS AVG PPP. Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum*.

℞. CO AE CA Tête tourrelée de la ville à droite. MB. Pl. XVI, 6.

Cabinet impérial ; trois exemplaires.

ANTONINVS AV..... Tête laurée d'Antonin à droite, les épaules nues.

℞. CO AE CAPI. Tête à droite, coiffée d'une peau de lion. MB. Pl. XVI, 7.

Cabinet impérial.

Le Cabinet impérial des médailles possède un PB. provenant de la suite de Pellerin, et dont voici la description :

IMP CAES ANTONINO. Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum*.

℞. Sanglier marchant à droite ; au-dessus les lettres K Λ E. que Mionnet a lues à tort, je crois, K A C. pour Colonia Ælia Capitolina. L'usage du K pour l'initiale du mot *Colonia,* tandis qu'on aurait pris un C pour initiale du mot *Capitolina,* me paraît rendre cette lecture plus que suspecte.

T AEL ANTONINVS AV. Tête laurée d'Antonin le Pieux.

℞. COL AELIA CAP. Tête de Sérapis, coiffée du modius. MB. Mionnet (*Supplément,* t. VIII, n° 3), d'après Vaillant (I, p. 238).

ANTONINVS AVG P P TR P COS III. Tête laurée d'Antonin.

℞. **COL AEL CAP.** Tête laurée de Sérapis, avec le modius. MB. Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 4), d'après Vaillant.

T AEL ANTONINO AVGVSTO. Tête laurée d'Antonin le Pieux.

℞. **COL AELIA CAP.** Bacchus nu debout, tenant une grappe de raisin de la main droite, et un thyrse de la gauche; à ses pieds une panthère. MB. Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 5), d'après Vaillant.

Sans légende. Tête laurée d'Antonin le Pieux.

℞. **CO AE CA.** Tête tourrelée d'un génie. MB. Mionnet (*Suppl.*, t. VIII), d'après Liebe (*Goth. num.*, p. 313).

Je soupçonne fort que cette pièce n'est qu'un spécimen défectueux de la monnaie que j'ai décrite ci-dessus, et dont le Cabinet impérial possède trois exemplaires.

T AEL ANTONINVS AVG PP. Tête laurée d'Antonin.

℞. **C A C.** Astarté tutulée debout, tenant de la main droite une tête humaine, et de la gauche une haste, frappant du pied droit un fleuve se baignant. MB. Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 7), d'après Vaillant et Eckhel (III, p. 442).

Cette description s'applique encore indubitablement à la pièce que j'ai citée tout à l'heure, d'après Mionnet et Vaillant, comme présentant des types peu vraisemblables.

ANTONIN ET MARC-AURÈLE, 138 à 161.

IMP T AEL ANTONINVS PPP Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum*.

℞. **M AVRELIVS CAESAR C A C** (Cette légende, lue ainsi par Mionnet, me paraît douteuse.) Tête nue de Marc-Aurèle jeune. MB. Pl. XVI, 7. 8.

Cabinet impérial.

IMP CAES ANTONINVS AVG. Tête laurée d'Antonin à droite, avec le *paludamentum*.

℞. **COL AEL CAP.** Têtes affrontées d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle. MB. Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 10), d'après Vaillant.

Légende illisible. Têtes affrontées et laurées d'Antonin et de Marc-Aurèle.

℞. ... **AEL CAP.** (Sommet des lettres tourné vers le centre.) Jérusalem assise, tenant de la main droite une patère? et de la gauche une corne d'abondance. MB.

Cabinet impérial. — Ma collection.

Il est possible que les têtes affrontées soient celles de

Marc-Aurèle et de Lucius Verus. La vue d'un exemplaire complet peut seule trancher cette question.

MARC-AURÈLE,

César, 138 à 161, Empereur, 161 à 180.

...TO.....AC... Tête tournée de Marc-Aurèle jeune, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. C A C. Aigle sur un foudre. PB. Pl. XVII, 1.

Cabinet impérial.

IMP CAESAR M? A ANTONINVS AVG. Tête laurée de Marc-Aurèle, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. COL AEL CAP. Trophée. MB. Pl. XVII, 1.

Cabinet impérial.

IMP CAESAR ANTONINVS. Tête laurée de Marc-Aurèle, à droite.

℞. COL AEL CAP. Jupiter assis, à gauche, tenant une patère dans la main droite et la haste dans la gauche; à ses pieds, un aigle. MB. Mionnet, d'après Vaillant.

IMP CAES M AVREL ANTONINVS AVG P M. Tête nue de Marc-Aurèle.

℞. **COL AEL CAP.** Colon conduisant des bœufs. GB. Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 12), d'après Frœlich (4 *Tent.*, p. 94.)

MANT IMPCTR.I.. Tête nue de Marc-Aurèle, à droite.

℞. **COL AEL CAPIT.** Tête de Sérapis, à droite. MB. Pl. XVII, 3.

Cabinet impérial.

MARC-AURÈLE ET LUCIUS VERUS.

IMP CAES ANTONINO ET VERO AVG. Têtes nues et affrontées de Marc-Aurèle et de Lucius Verus.

℞. **COL AEL CAP.** Tête de Sérapis, à gauche, coiffée du modius. MB. Pl. XVII, 4.

Cabinet impérial, quatre exemplaires.

.....**ANTON**..... Têtes laurées de Marc-Aurèle et de L. Verus.

℞. **COL AEL CAP.** La ville debout dans un temple tétrastyle. GB. Pl. XVII, 5.

Cabinet impérial.

Je soupçonne que cet exemplaire défectueux se rapporte à la description suivante.

IMP ANTONINVS AVG IMP L AVR VERVS AVG. Têtes affrontées de Marc-Aurèle et de Lucius Verus.

℞. **COL AEL CAP.** Astarté debout dans un temple, portant sur la main droite la tête de Sérapis, et tenant dans la gauche une haste, frappant du pied droit un fleuve se baignant. GB. Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 13), d'après Vaillant.

IMP CAES ANTONINO ET VERO AVG. Têtes laurées et affrontées de Marc-Aurèle et de Lucius Verus.

℞. Victoire tenant une couronne et une palme. MB. Pl. XVII, 6.

Cabinet impérial et ma collection.

IMP CAES ANTONINO ET VERO AVG. Têtes affrontées de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, avec le *paludamentum*.

℞. **COL AEL CAP.** Femme tourrelée assise, tenant dans la main droite une patère, et dans la gauche une corne d'abondance. MB. Pl. XVII, 7. Mionnet.

Cette monnaie ressemble beaucoup à celle que j'ai décrite plus haut, mais avec hésitation, à Antonin et Marc-Aurèle.

M AVR ANTONINVS L VERVS.... (*Litt. evan.*). Têtes affrontées et laurées de Marc-Aurèle et de Lucius Verus.

℞. COL AEL CAP. Tête de Sérapis, à gauche, avec le modius. MB. Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 14), d'après Sestini (Mus. Hederw., n° 6214).

IMP CAES ANTONINVS ET L VERVS. Têtes affrontées et laurées de Marc-Aurèle et de Lucius Verus.

℞. **COL AE CA.** Victoire marchant, tenant une couronne de la main droite et une palme de la gauche. GB. Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 15).

Même type au droit.

℞. **COL AEL CAP.** Femme vêtue de la *stola,* marchant, tenant des fleurs de la main droite et une palme de la gauche. MB. Mionnet (*Suppl.,* t. VIII, n° 16.) d'après Gassner (III, 48. Tab. CXI, n° 48).

LUCIUS VERUS, 161 à 169.

(CAE)S L AVREL VE(RVS). Tête nue de Lucius Verus, à droite.

℞. **COL AEL CAPI.** La louve allaitant Rémus et Romulus. Ce groupe est placé sur une base. GB. Pl. XVII, 8.

Cabinet impérial.

SEPTIME SÉVÈRE, 193 à 211.

C.....TIMIOC CEOYHPOC. Tête laurée de Septime-Sévère, à droite.

℞. AIA.KA.KOA. Temple tétrastyle, au milieu duquel est le simulacre d'une divinité. Dans les deux parties latérales du temple, une enseigne militaire.
MB. Mionnet (n° 24).

Je n'ai pas beaucoup de confiance dans l'existence de cette médaille coloniale à légendes grecques. Mionnet, du reste, ne nous dit pas d'où il l'a tirée.

CARACALLA.

César, 196 à 198, Auguste, 198 à 217.

IMP M AVR ANTONINVS A... Tête radiée de Caracalla, à droite, avec la cuirasse?

℞. COL AEL CAP COMM. Tête de Sérapis, à droite, coiffée du modius. MB. Pl. XVIII, 1.

Cabinet impérial, deux exemplaires. Ma collection, provenant de Jérusalem. Un troisième exemplaire de cette monnaie existe au Cabinet impérial, mais il est d'un module plus petit. Pl. VIII, 2.

ÉLAGABALE.

.....**ANTON**... **Tête laurée d'Élagabale, à droite.**

℞. ... **AEL CAP COMM**. La louve allaitant Rémus et Romulus. MB. Pl. XVIII, 3.

Cabinet impérial.

Le titre **COMM**, pour Commodiana, attribué sur ces médailles à la colonie Ælia Capitolina, prouve que Commode rendit à la colonie des services importants; à moins que nous ne préférions voir, dans l'emploi de ce titre, un exemple de plus d'adulation.

....**ANTONINVS**. Tête laurée d'Élagabale, à droite.

℞. **COL AEL CAP COMM** Figure debout, s'appuyant sur la haste. MB. Pl. XIX, 5.

Collection de M. l'abbé Greppo.

...**AVR ANTONINVS**... Tête laurée d'Élagabale, à droite.

℞. **COL AEL CAP COMM**. Tête de Sérapis, à droite. MB. Pl. XVIII, 4 et 5.

Cabinet impérial.

DIADUMÉNIEN, 217 à 218.

M OPEL DIADVMENIANVS. Tête laurée de Diaduménien, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. COL AEL CAP COMM. et à l'exergue P F (Pia Felix). Temple tétrastyle au milieu duquel se voit la ville déifiée. Entre les colonnes paraissent deux Victoires. MB. Pl. XVIII, 6.

Cabinet impérial.

...OP DIADVM.. Tête nue de Diaduménien, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. COL... Tête de Sérapis, à droite, coiffée du modius. MB. Pl. XVIII, 7.

Cabinet impérial.

℞. M OPE DIADVMENIANVS C. Buste lauré de Diaduménien, à droite.

℞. COL AEL CAP COMM. Figure casquée tenant un javelot; dans le champ le signe H? MB. Pl. XVIII, 8.

Cabinet impérial.

TRAJAN DÈCE, 249 à 251.

....ANT TRA DECIVS AVG. Tête laurée, à droite.

℞. COL — AEL KAP — COMM. En trois lignes dans une couronne. GB. Pl. XIX, 1.

Cabinet impérial.

....C MES Q TRA DECIVS AVG. Tête laurée, à droite.

℞. COL AEL KA..... Jupiter assis, ayant un aigle ? à ses pieds. GB. Pl. XIX, 2.

Cabinet impérial.

...TR DECIVS AVG. Tête radiée de Trajan Dèce, à droite.

℞. COL AEL CAP COM. Tête tourrelée de la ville, à droite. MB. de petit module. Pl. XIX, 3.

Cabinet impérial.

HERENNIUS ETRUSCUS ET HOSTILIANUS, 249 à 251.

AETRVSCVS ET QVINTVS CAESS. Têtes accolées et radiées d'Herennius et d'Hostilien, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. COL AEL CAP COM... Bacchus debout, tenant la haste de la main gauche et la tête de Sérapis de la main droite. Dans le champ, un thyrse, placé entre le corps de Bacchus et la haste sur laquelle il s'appuie. MB. de grand module. Pl. XIX, 4.

Cabinet impérial.

AETRVSCVS ET QVINTVS CAESS. Têtes accolées d'Herennius Etruscus et d'Hostilien, à droite, l'une radiée et l'autre nue, avec le *paludamentum*.

℞. COL AEL CAP COMM. Figure militaire debout, la main droite levée, et tenant la haste transversale dans la main gauche. MB. Mionnet (n° 32), d'après Vaillant.

HOSTILIANVS, 249 à 251.

C VAL OST MES QVINTVS C.. Tête radiée d'Hostilien, avec le *paludamentum*.

℞. COL AEL KAΠ (*sic*). Femme ou Astarté tutulée et succincte, debout entre deux enseignes militaires, tenant un globe de la main droite, la gauche posée sur la haste. GB. Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, n° 19). Tanini (*Suppl. ad Banduri num. Impp.*, p. 23.)

J'ai emprunté cette description telle quelle, et je ne me charge pas d'en défendre la rédaction.

Voici enfin la description d'une dernière pièce de Jérusalem que je trouve dans Mionnet (*Suppl.*, t. VIII, p. 360, n° 1):

..... Tête d'Hadrien.

℟. COL AEL CAP COMM. Figure radiée, tenant de la main droite un globe et de la gauche une haste, dans un temple tétrastyle. De chaque côté, une figure debout; au bas E. MB. Mionnet, d'après Gassner (Tab. XCI, 38).

Mionnet classait cette monnaie à Hadrien, sans aucun doute par inadvertance; il est bien évident en effet que le titre COMMODIANA ne peut avoir été porté par la colonie Ælienne Capitoline, sous Hadrien, qui est mort en 138, c'est-à-dire trente-huit ans au moins avant que Commode ne fût associé à l'empire (176). Comme il est fort probable que ce prince ne se permit de changer les noms des villes coloniales que lorsqu'il en fut le seul maître, cela nous reporte encore à quatre ans plus loin, puisque Commode ne régna seul que de 180 à 192. Tout bien considéré, je ne doute pas que cette monnaie ne soit identique avec la première pièce que j'ai classée plus haut à Diaduménien.

Voilà tout ce qui, jusqu'ici, a été signalé de monnaies impériales coloniales frappées à Jérusalem. Il ne paraît pas douteux qu'il ne reste encore, dans cette série, beaucoup de découvertes à faire; il n'est guère possible, en effet, que l'a-

telier monétaire de la colonie ait chômé pendant toute la durée de certains règnes, et notamment sous Commode, qui imposa son nom à cette colonie. Je ne puis donc qu'engager les numismatistes à recueillir avec le plus grand soin tout ce qui pourra ajouter quelques faits nouveaux à l'histoire numismatique que je viens de tracer.

J'ai annoncé que je terminerais mon travail sur la série des monnaies frappées à Jérusalem, par les premières pièces de cuivre qui furent émises dans cette ville par les conquérants musulmans. En voici la description :

محمد رسول الله. *Mahomet est l'envoyé de Dieu.* Le calife debout, l'épée au côté.

℞. ايليا (*Ælia*), فلسطين (*Palestine*). M cursive des monnaies byzantines surmontée du croissant. PB. Pl. XIX, 6.

Cabinet impérial. — Ma collection, provenant de Jérusalem.

Un exemplaire du Cabinet impérial porte deux fois le nom de la Palestine, au lieu de la légende ordinaire « Ælia, Palestine. » Pl. XIX, 7.

Ces monnaies, que j'ai décrites en 1841 (*Lettres à M. Reinaud sur quelques points de la numismatique arabe*, lett. IV), sont probablement du khalifat d'Abdou'l-Malik (76 de l'hégire, 695 de J. C.), car, Omar s'étant emparé de Jérusalem en 637 (58 ans auparavant), il n'est guère possible que ces monnaies qui, bien qu'anonymes, ont une analogie frappante avec les pièces nominales du khalife Abdou'l-Malik, aient été frappées dès l'arrivée d'Omar. Il se pourrait encore, pour

des raisons que j'ai exposées ailleurs (lett. IV), qu'elles fussent du khalife Moaviah. Mais ce n'est point ici le lieu de traiter cette question, et, en reproduisant ces monnaies musulmanes, je n'ai voulu que clore convenablement la série des monnaies antiques de Jérusalem.

TABLE.

Pages.

Introduction 1

Observations préliminaires 9

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Monnaies autonomes frappées pendant le règne d'Alexandre le Grand. 17

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Monnaies des princes Asmonéens 33

Mathatias, 169 à 167 avant Jésus-Christ ..... *Ib.*

Judas Machabée, 167 à 161 36

Jonathan, 161 à 143 46

Simon, 143 à 135 58

Jean Hyrcan, 135 à 106 64

Aristobule et Antigone, 106 à 105 69

Alexandre Jannéas, 105 à 78 70

Alexandra, 78 à 69 74

Hyrcan, 69 à 66 75

Aristobule, 66 à 49 76

Hyrcan, 47 à 40 80

Antigone, 40 à 37 81

Pages.

Description des monnaies que nous ont laissées les princes Asmonéens, et résumé des dates importantes de leur vie politique :

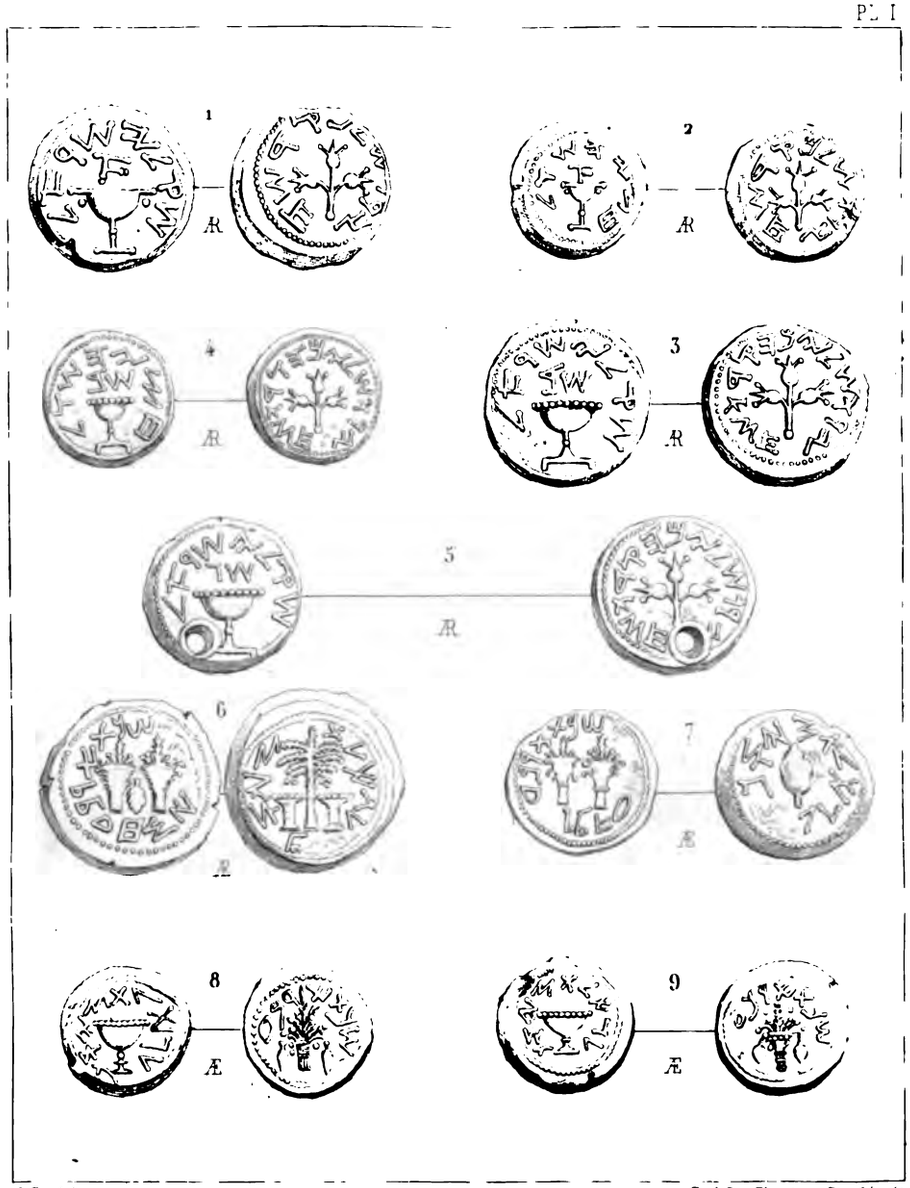
Judas Machabée, 167 à 161 avant Jésus-Christ..... 83
Première période, 167 à 164..... 84
Deuxième période, 164 à 161..... *Ib.*
Jonathan, 161 à 143..... 85
Simon, 143 à 135..... 93
Jean Hyrcan, 135 à 106..... 95
Judas Aristobule et Antigone, 106 à 105..... 102
Alexandre Jannéas, 105 à 78..... 105
Alexandra, 78 à 69..... 106
Hyrcan, 69 à 66..... 107
Aristobule, 66 à 63..... *Ib.*
Hyrcan rétabli, 63 à 57..... *Ib.*
Oligarchie aristocratique, 57 à 47..... 108
Aristobule et Alexandre son fils..... *Ib.*
Hyrcan rétabli, 47 à 40..... *Ib.*
Antigone, 40 à 37..... 109

TROISIÈME ÉPOQUE.

Dynastie des Iduméens..... 115
Hérode le Grand, 40 à 4 avant J. C..... *Ib.*
Hérode Archélaüs, 4 avant J. C. à 6 après J. C..... 123
Description des monnaies d'Hérode et de son fils Archélaüs, et dates essentielles de leurs régnes :
Hérode le Grand, 40 à 4 av. J. C..... 127
Hérode Archélaüs, 4 av. J. C. à 6 après J. C..... 133
Règne d'Auguste, depuis l'expulsion d'Archélaüs, 6 à 14 (19 août). 35 à 42 de l'ère d'Actium..... 138
Règne de Tibère..... 140
Règne de Caligula..... 146
Agrippa, roi des Juifs, 42 à 44..... 147
Règne de Claude..... 149
Règne de Néron..... 150

Pages.
Période de liberté judaïque comprise entre la fin du règne de Néron et la prise de Jérusalem par les Romains..... 151
Règne de Vespasien. Titus César..... 155
Simon Barcocébas..... 156
Année Ire de Simon, 133..... 160
Année IIme de Simon, 134..... 168
Monnaies impériales coloniales frappées à Jérusalem..... 171
Hadrien, 136 à 138..... *Ib.*
Hadrien et Antonin..... 172
Antonin le Pieux, 138 à 166..... *Ib.*
Antonin et Marc-Aurèle, 138 à 161..... 177
Marc-Aurèle, César, 138 à 161, empereur, 161 à 180..... 178
Marc-Aurèle et Lucius Verus..... 179
Lucius Verus, 161 à 169..... 181
Septime Sévère, 193 à 211..... 182
Caracalla, César 196 à 198, Auguste, 198 à 217..... *Ib.*
Élagabale..... 183
Diaduménien, 217 à 218..... 184
Trajan Dèce, 249 à 251..... 185
Herennius Etruscus et Hostilianus, 249 à 251..... *Ib.*
Hostilianus, 249 à 251..... 186
Description des premières monnaies émises par les Musulmans..... 188

ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

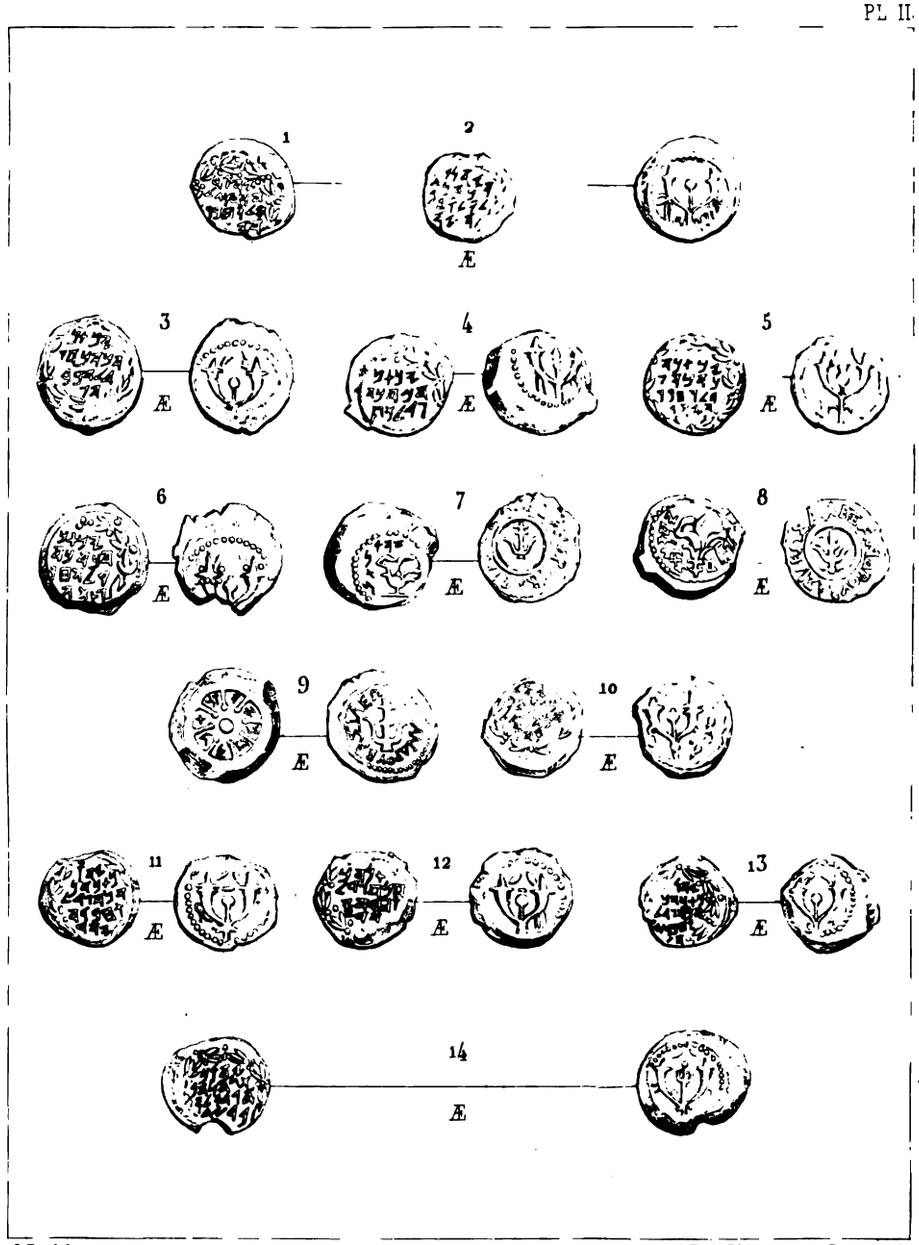


L. Dardel sc. — Paris Imp. Pierret rue Dauphine, 34.

PONTIFICAT DE YADDOUS

Règne d'Alexandre-le-Grand

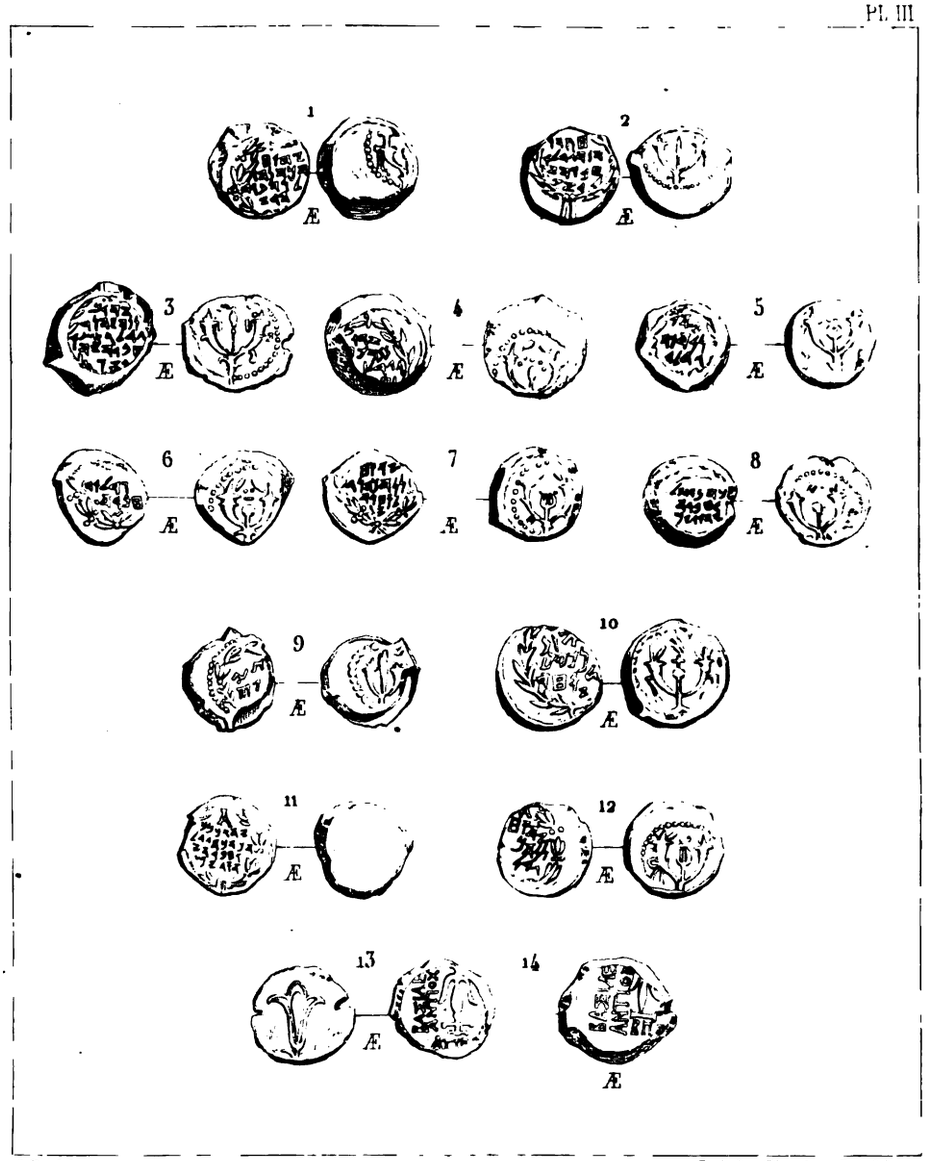
ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM



L. Dardel sc. Paris. Pierrot Imp. rue Dauphine, 41.

ASMONÉENS OU MACHABÉES

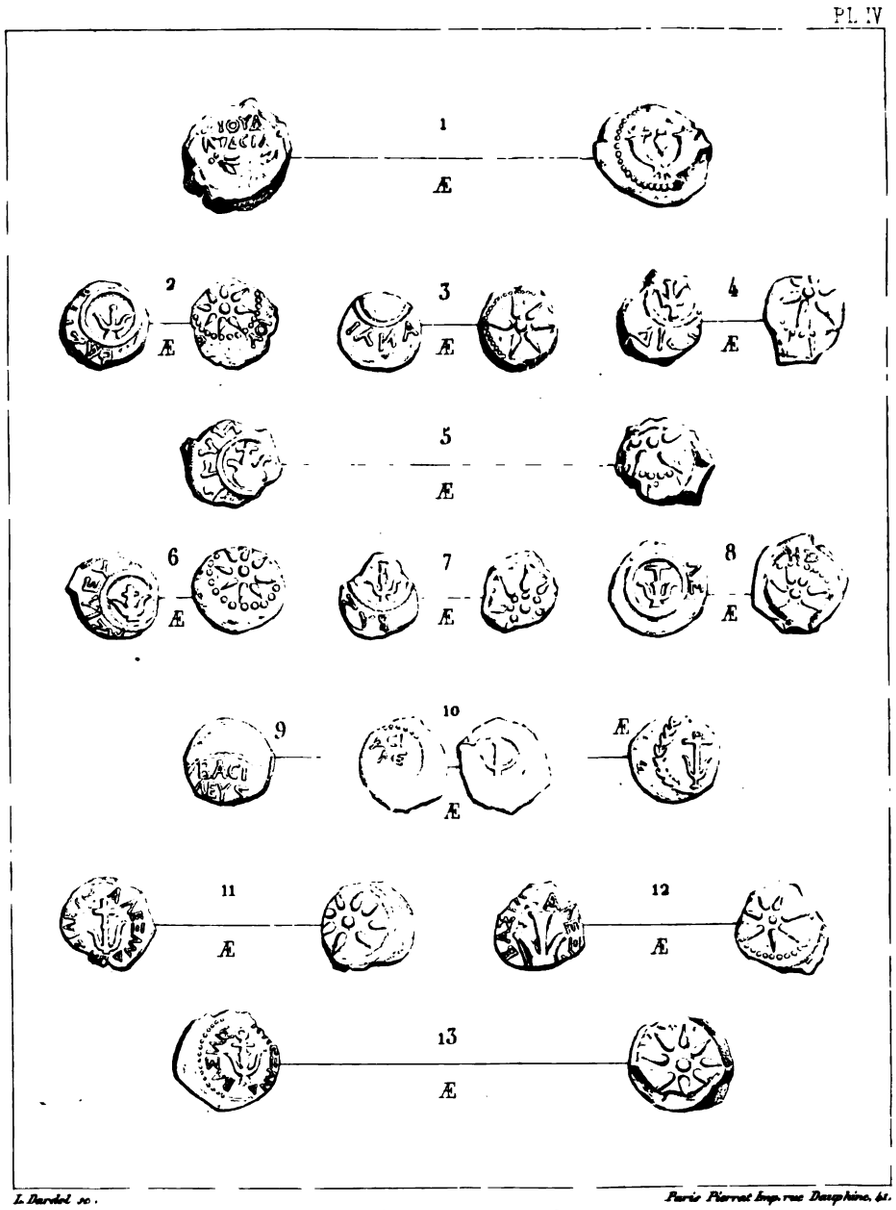
1_2. Judas 3_6. 10_14 Jonathan 7_9 Alexandre Jannéas



L. Dardel sc. — Paris. Imp. Pierrat rue Dauphine, 41.

ASMONÉENS OU MACHABÉES

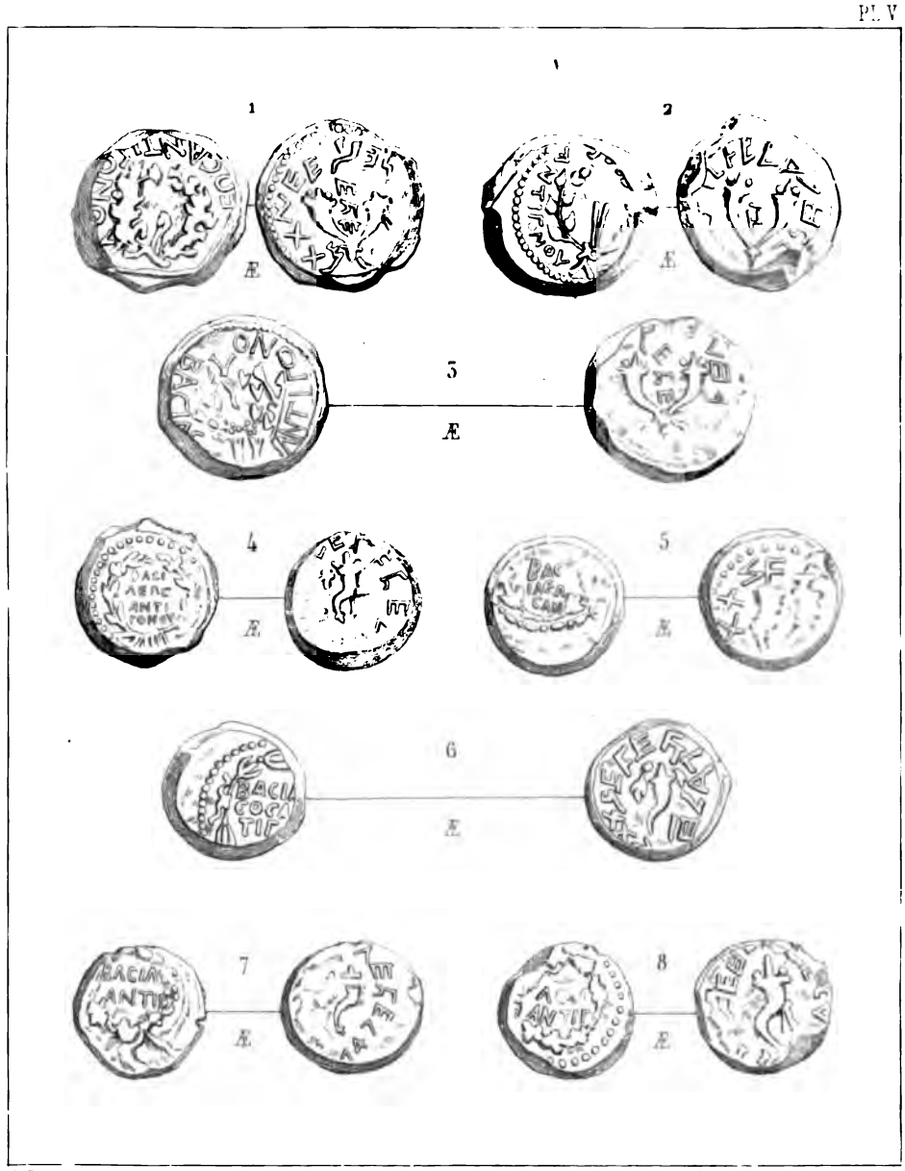
1_8. Jean Hyrcan 9. 10. Incertaines 11. 12. Jean Hyrcan 13_14 Antiochus VII *(Roi de Syrie)*



L. Dardel sc. Paris Pierrat Imp. rue Dauphine, 61.

ASMONÉENS OU MACHABÉES

1–8. Judas-Aristobule et Antigone? 9–12. Alexandre Jannéas 13. Alexandra



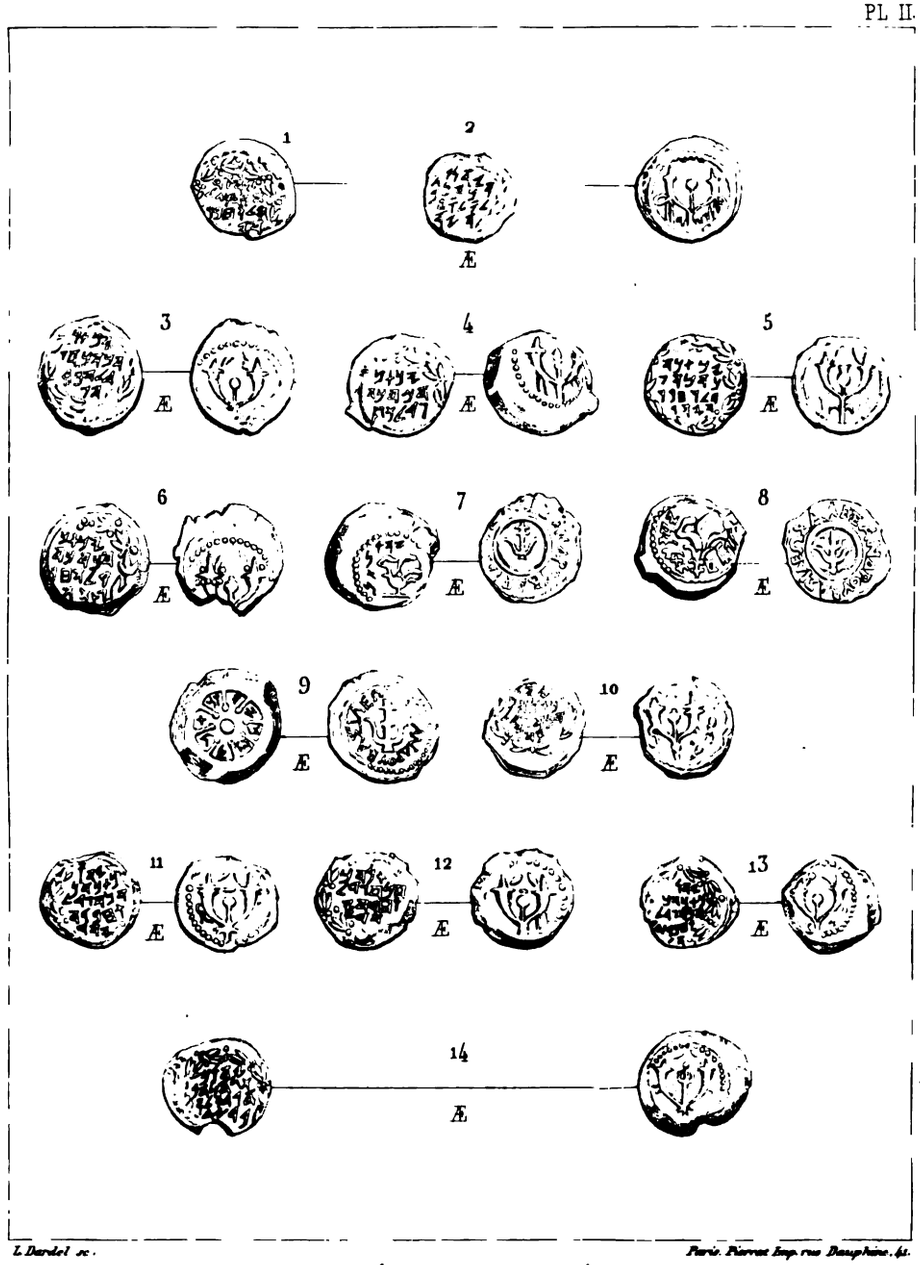
L. Dardel sc.

Paris. Pierret Imp. rue Dauphine, 41.

ASMONÉENS OU MACHABÉES

Antigone

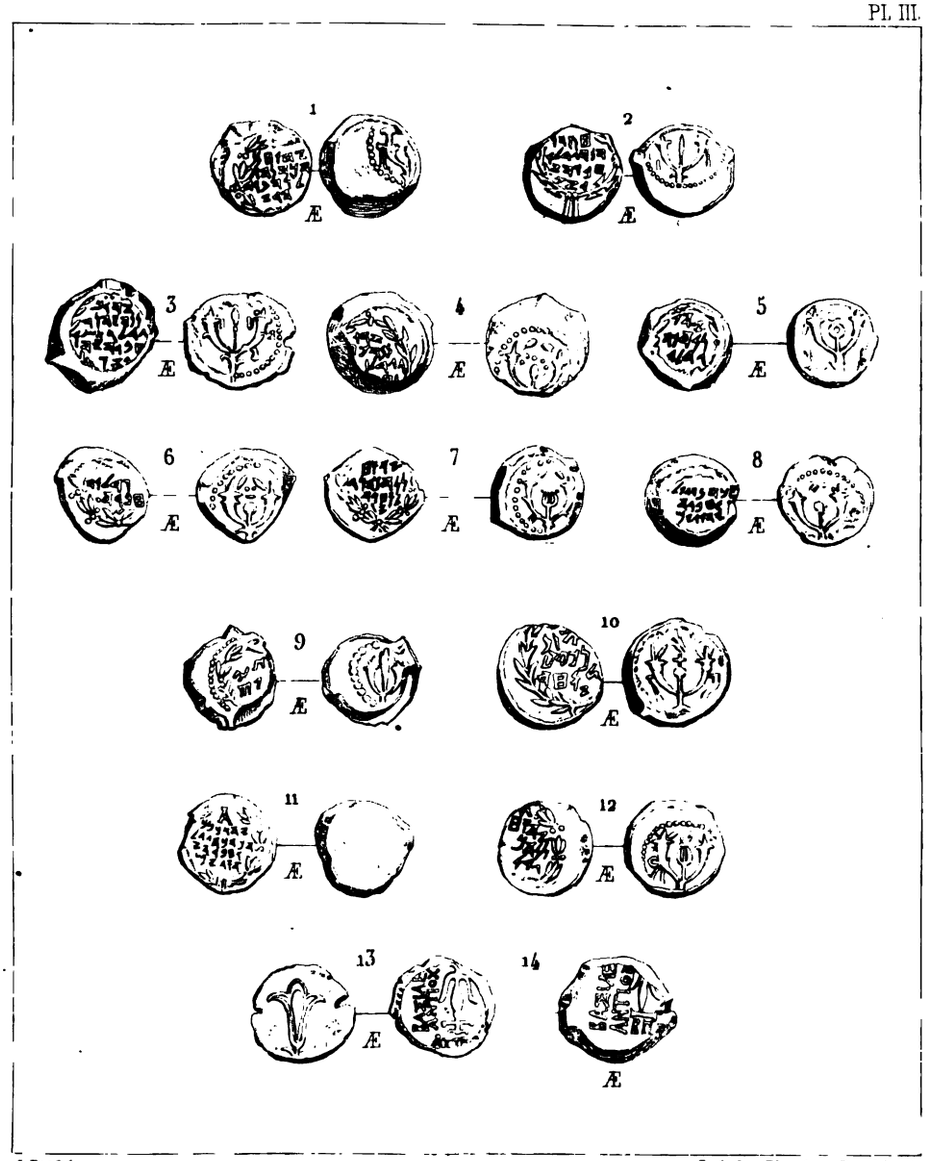
ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM



L. Dardel sc. Paris. Pierrat Imp. rue Dauphine, 41.

ASMONÉENS OU MACHABÉES

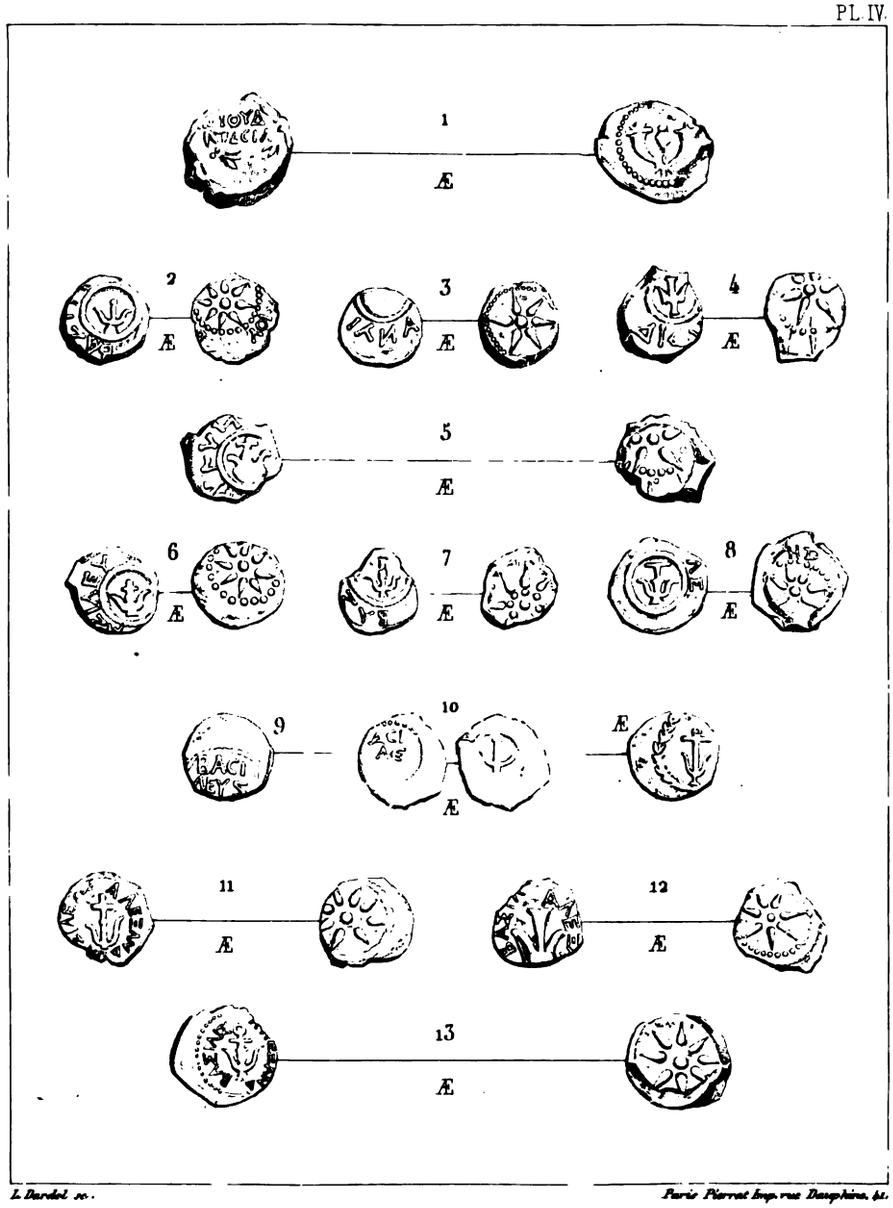
1_2. Judas 3_6. 10_14 Jonathan 7_9 Alexandre Jannéas



L. Dardel sc. — Paris. Imp. Pierrat rue Dauphine, 51.

ASMONÉENS OU MACHABÉES

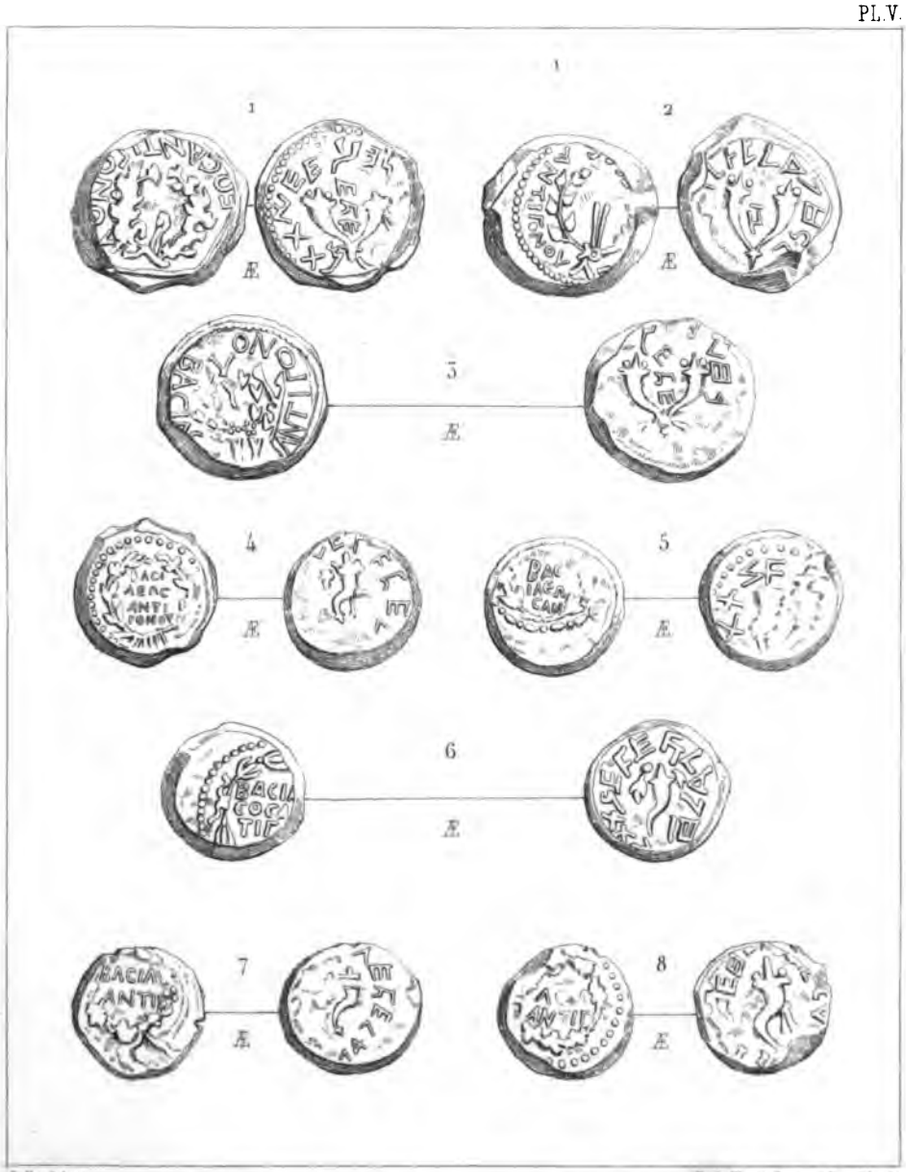
1_8. Jean Hyrcan 9. 10. Incertaines 11. 12. Jean Hyrcan 13_14 Antiochus VII *(Roi de Syrie)*



L. Dardel sc. — Paris Pierret Imp. rue Dauphine, 32.

ASMONÉENS OU MACHABÉES

1–8. Judas-Aristobule et Antigone? 9–12. Alexandre Jannéas 13. Alexandra

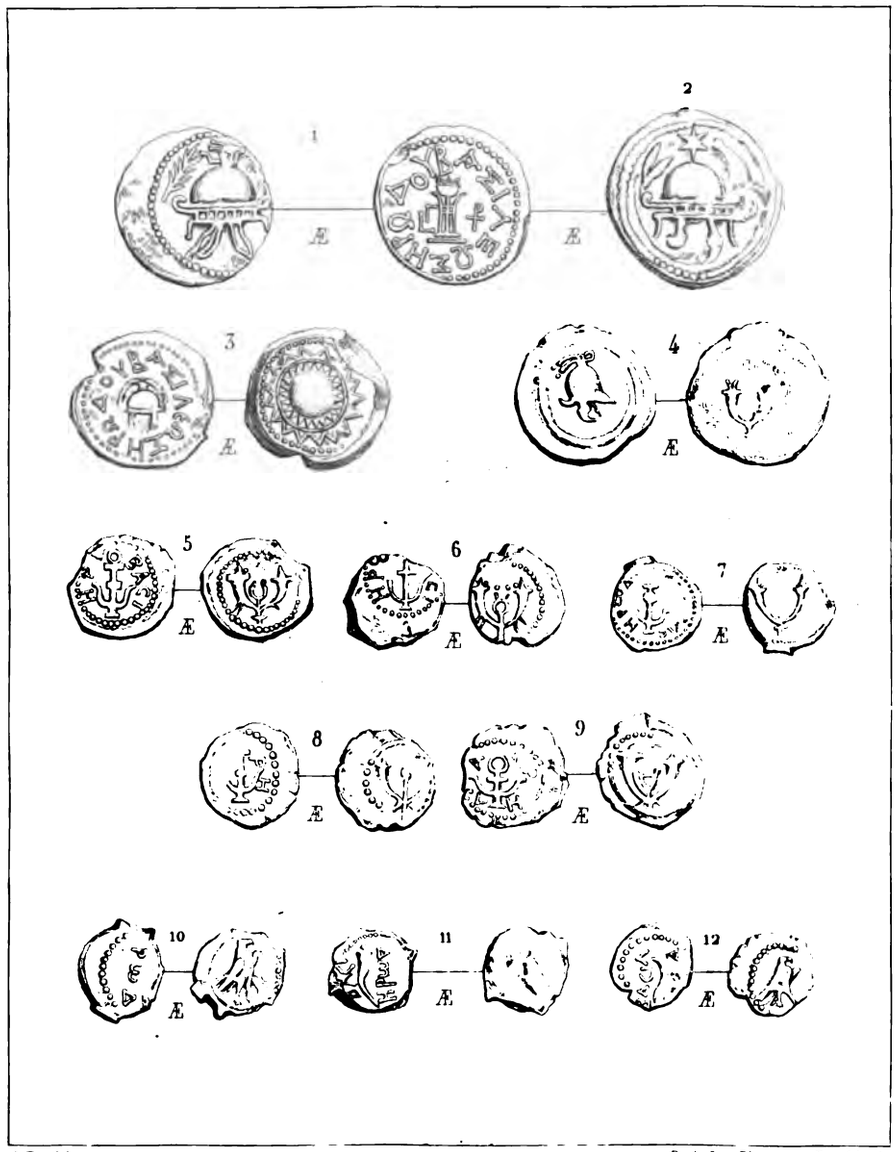


L. Dardel sc.

Paris, Pierret Imp. rue Dauphine, 41

ASMONÉENS OU MACHABÉES

Antigone



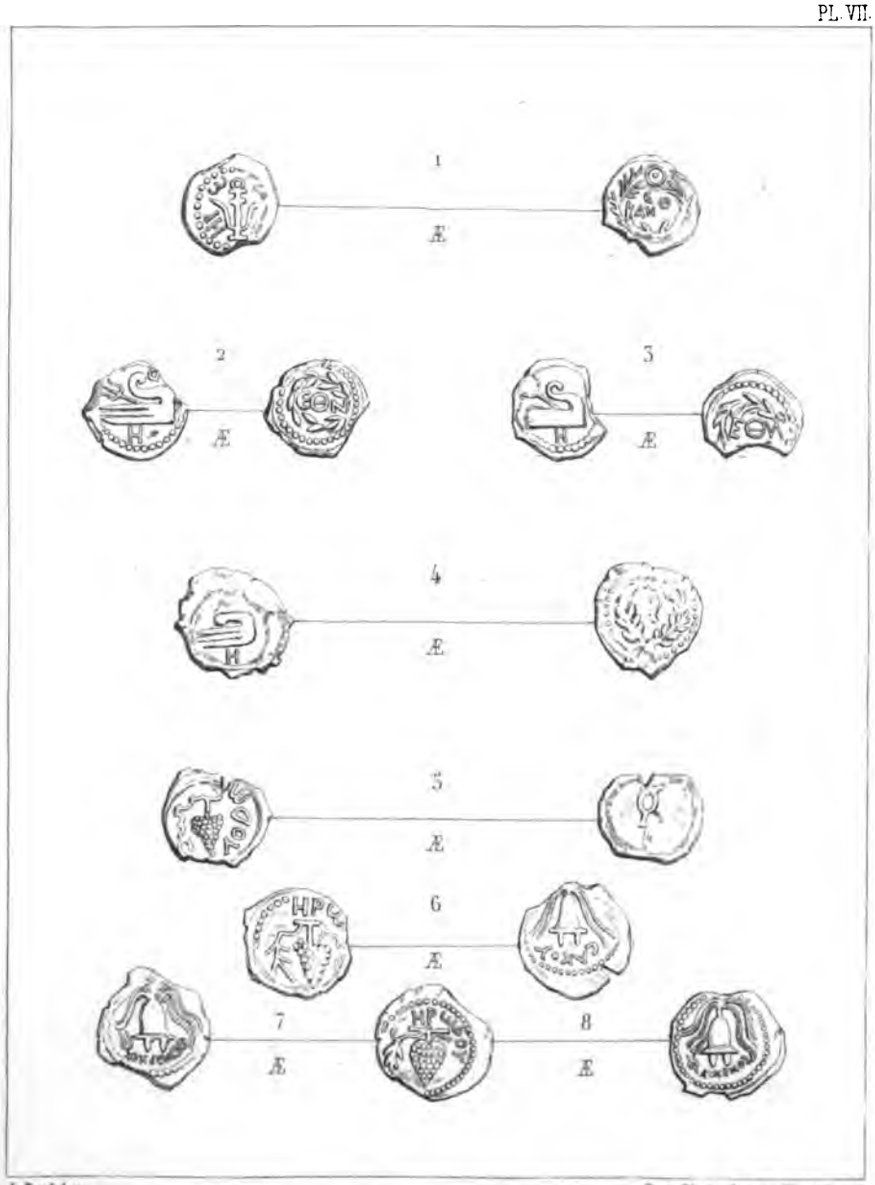
L. Dardel sc.

Paris. Imp. Pierrat rue Dauphine, 32.

IDUMÉENS

Hérode le Grand

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM



L. Dardel sc.

Paris Pierrat Imp. rue Dauphine, 41

IDUMÉENS

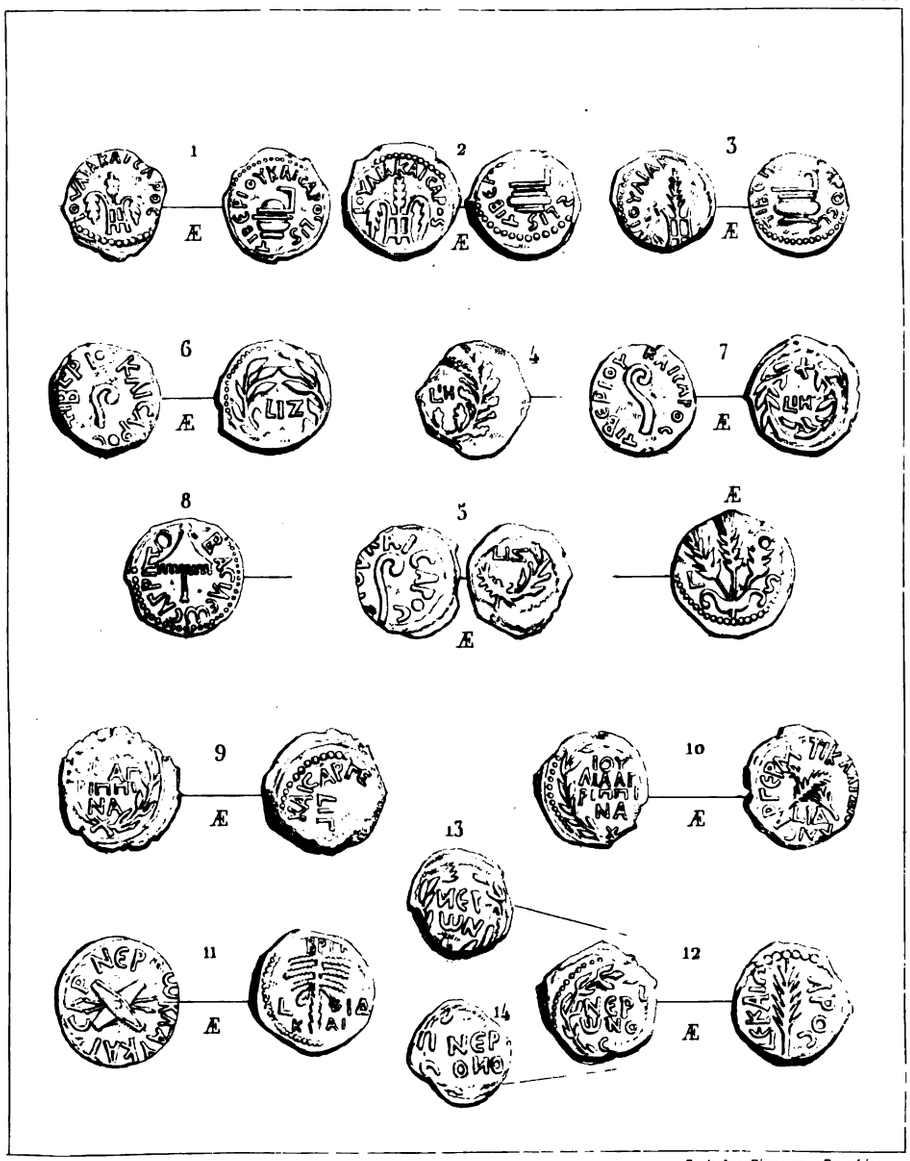
Hérode - Archélaüs

L. Dardel sc.

Paris. Pierres Imp. rue Dauphine, 46.

PROCURATEURS DE LA JUDEE

1_4 Auguste 5. 6. Tibère 7. 8. Julie 9_11. Tibère et Julie sa mère



L. Dardel sc.

Paris. Imp. Pierrat rue Dauphine, 41.

PROCURATEURS DE LA JUDÉE

1_3 Tibère et Julie — 4_7 Tibère — 9 10 Claude et Agrippine

11. Néron et Britannicus — 11_14 Néron — 8. Agrippa I. *(Roi des Juifs)*

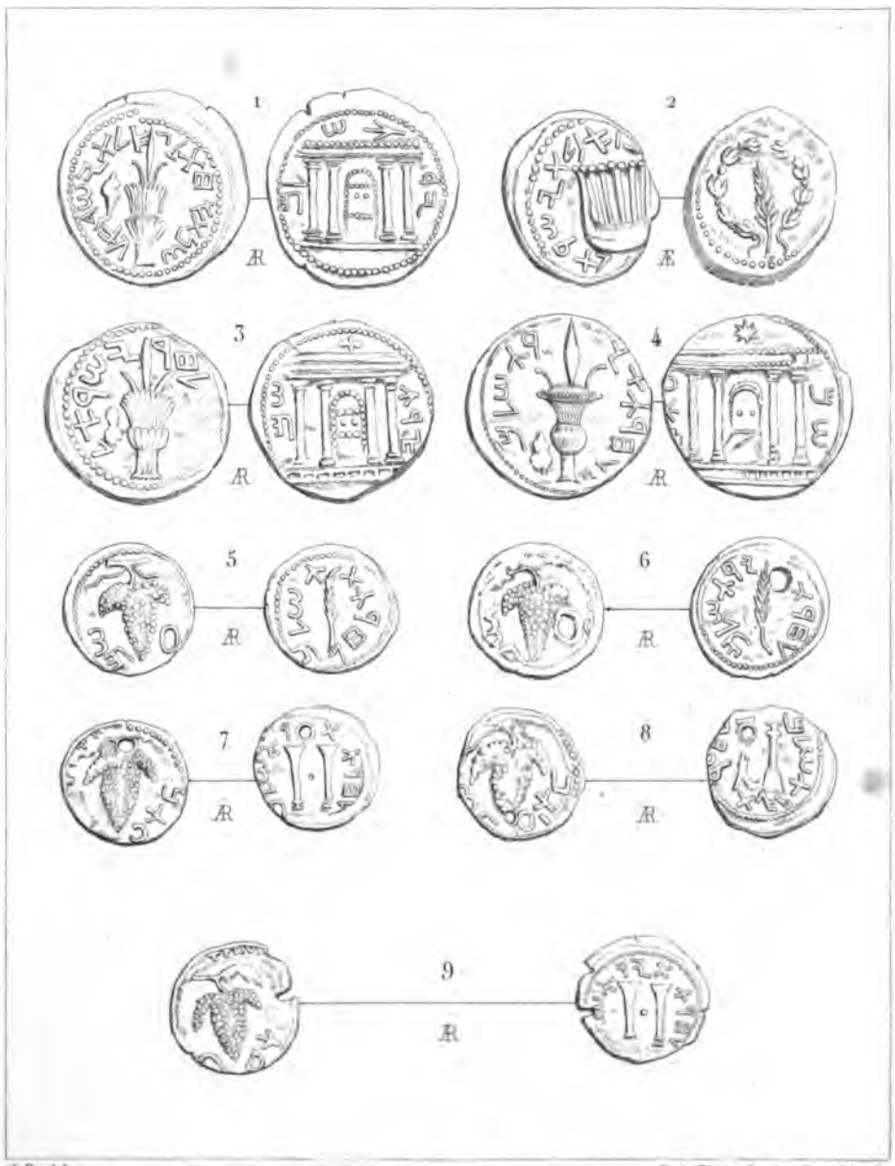
L. Dardel sc.

Paris Pierrat Imp. rue Dauphine, 41.

GUERRE DES JUIFS

1. 2. Monnaies frappées avant le Siège de Jerusalem

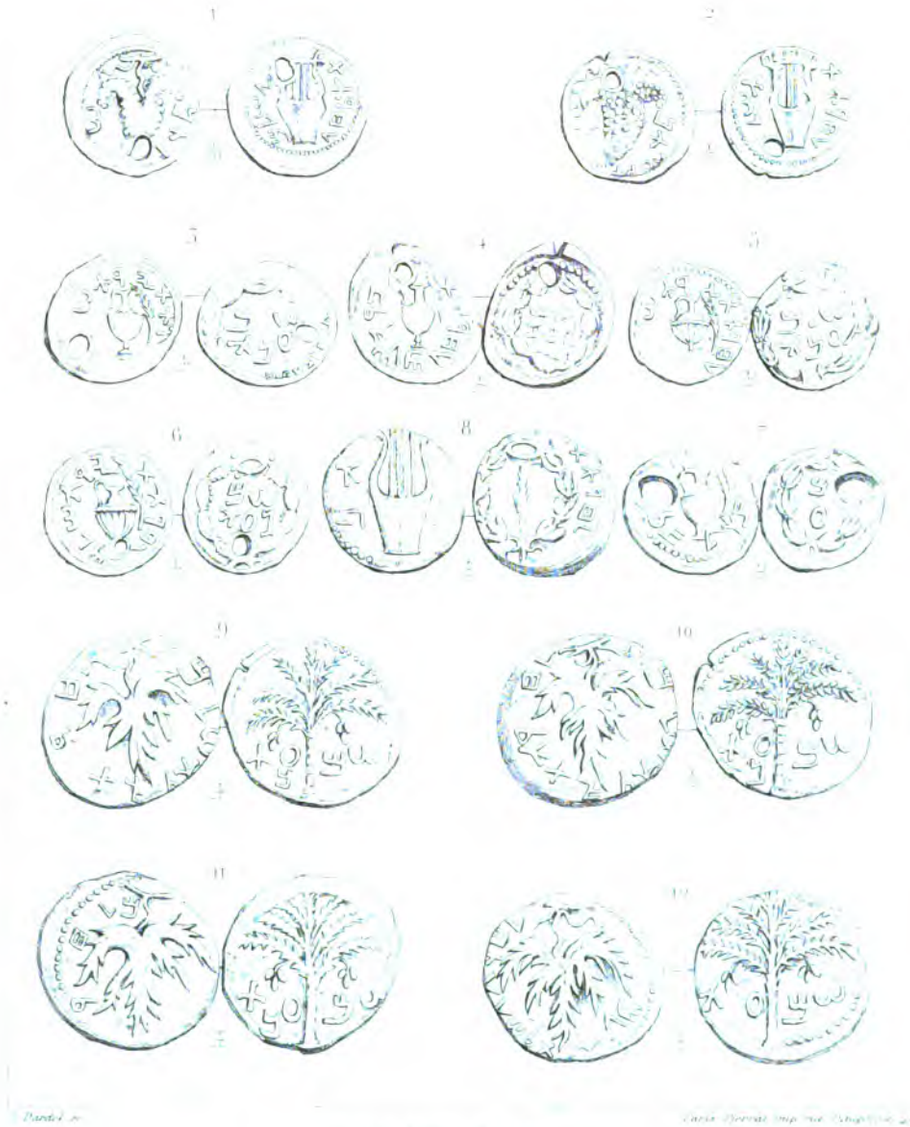
3 _ 6. Titus. Monnaies frappées après la prise de Jerusalem



L. Dardel sc. Paris. Pierrat Imp. rue Dauphine, 41.

RÉVOLTE DES JUIFS

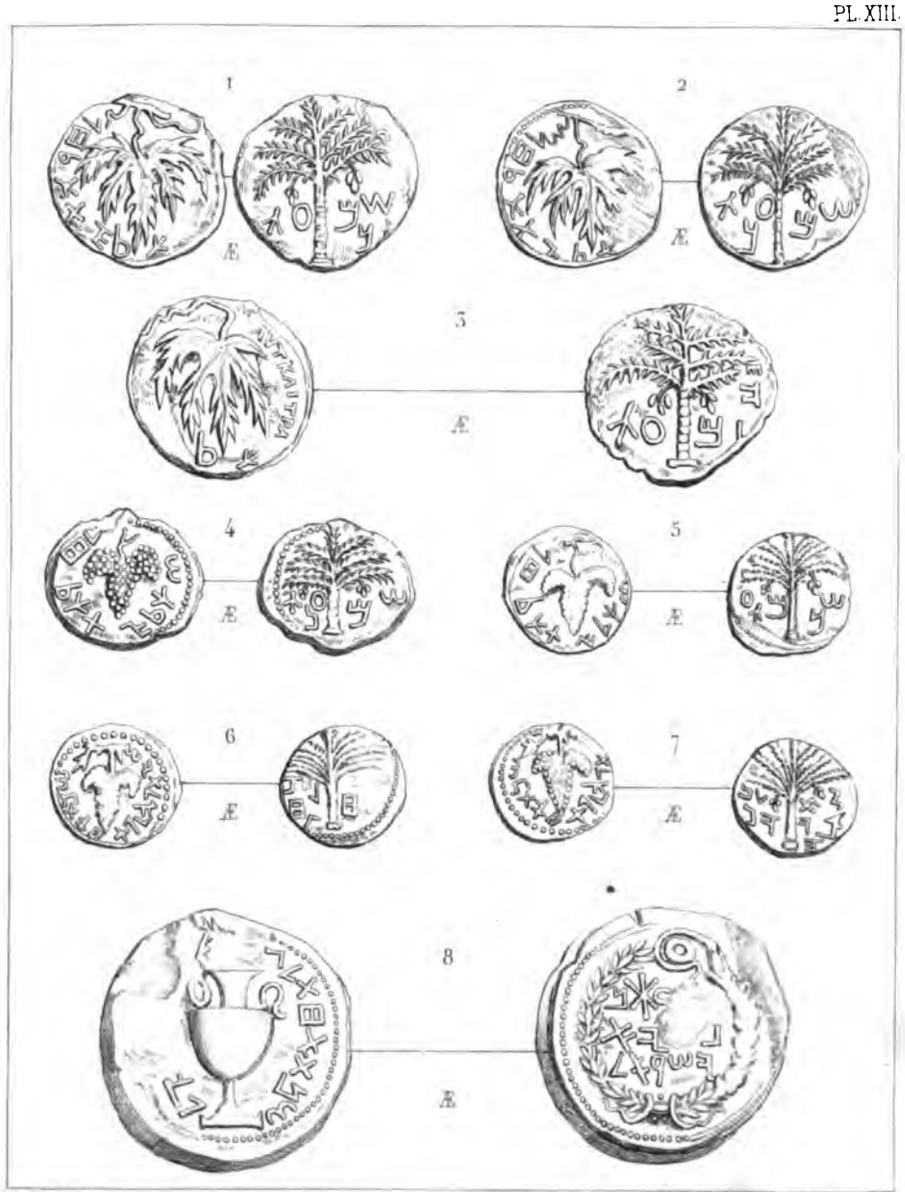
Sous le règne d'Adrien. Simon Barcocèbas



RÉVOLTE DES JUIFS

sous le règne d'Adrien Simon Barcocebas

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM



L. Dardel sc.

Paris. Pierrat Imp. rue Dauphine, 31.

RÉVOLTE DES JUIFS

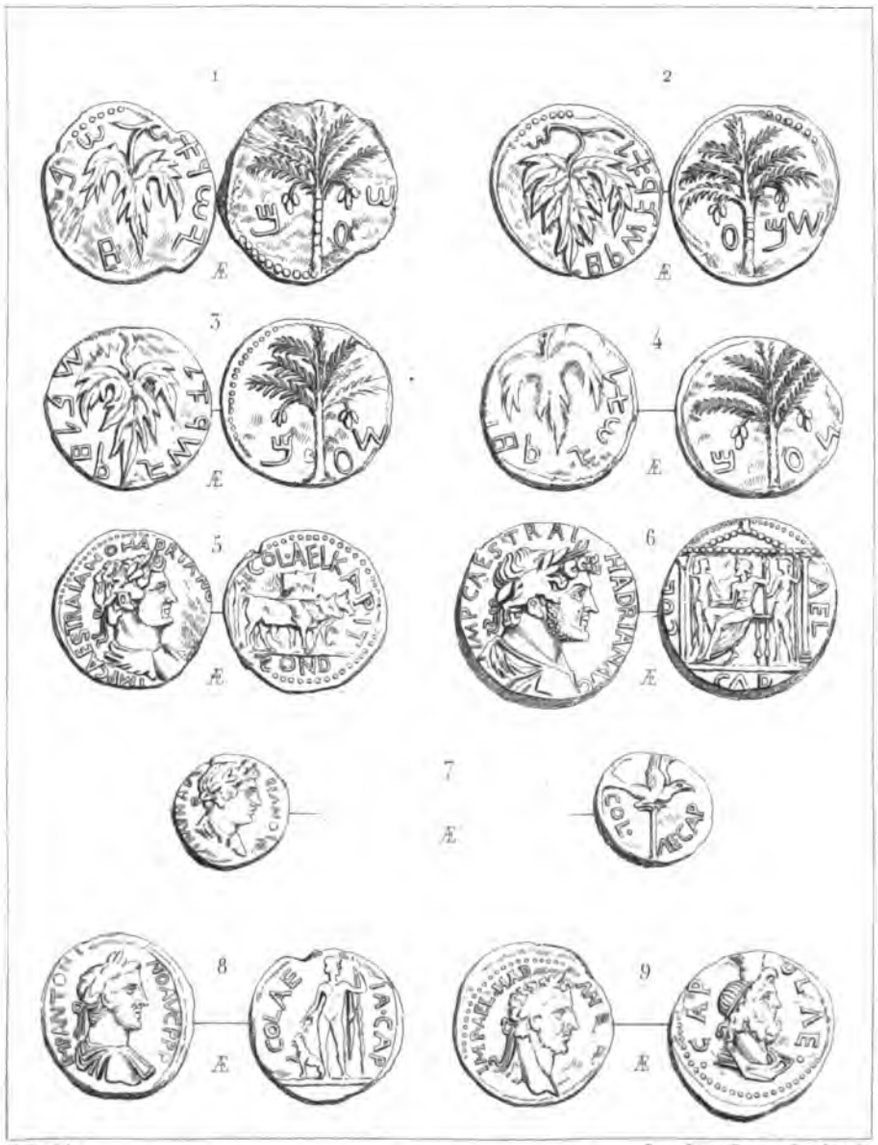
Sous le règne d'Adrien. Simon Barcocebas

L. Dardel. sc.

Paris. Pierrat Imp. rue. Dauphine, 32.

RÉVOLTE DES JUIFS

Sous le règne d' Adrien. Simon Barcocebas



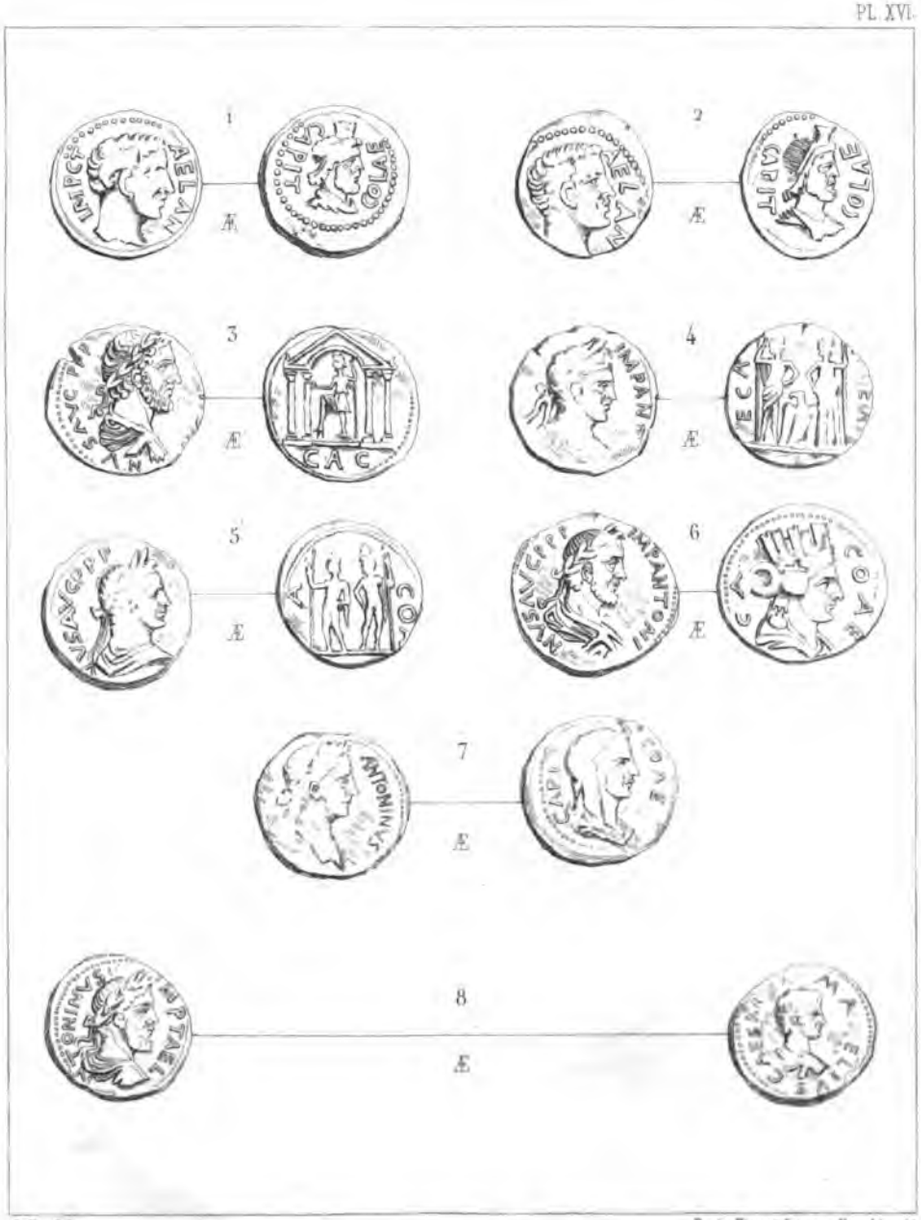
L. Bordet. Paris. Pierrat Imp. rue Dauphine, 31.

RÉVOLTE DES JUIFS SOUS LE RÈGNE D'ADRIEN

1–4 Simon Barcocebas

IMPÉRIALES COLONIALES

5–7 Adrien 8. 9. Antonin



L. Dardel sc.

Paris. Pierrat Imp. rue Dauphine, 36.

IMPÉRIALES COLONIALES

1–7. Antonin 8. Antonin et Marc Aurèle

L. Dardel sc.

Paris. Imp. Pierrat rue Dauphine, 41.

IMPÉRIALES COLONIALES

1_3. Marc-Aurèle 4_7. Marc-Aurèle et Verus 8. Verus

L. Dardel sc.

Paris. Imp. Pierrat rue Dauphine, 41

IMPÉRIALES COLONIALES

1. 2. Caracalla 3_5 Elagabale 6_8. Diadumenien

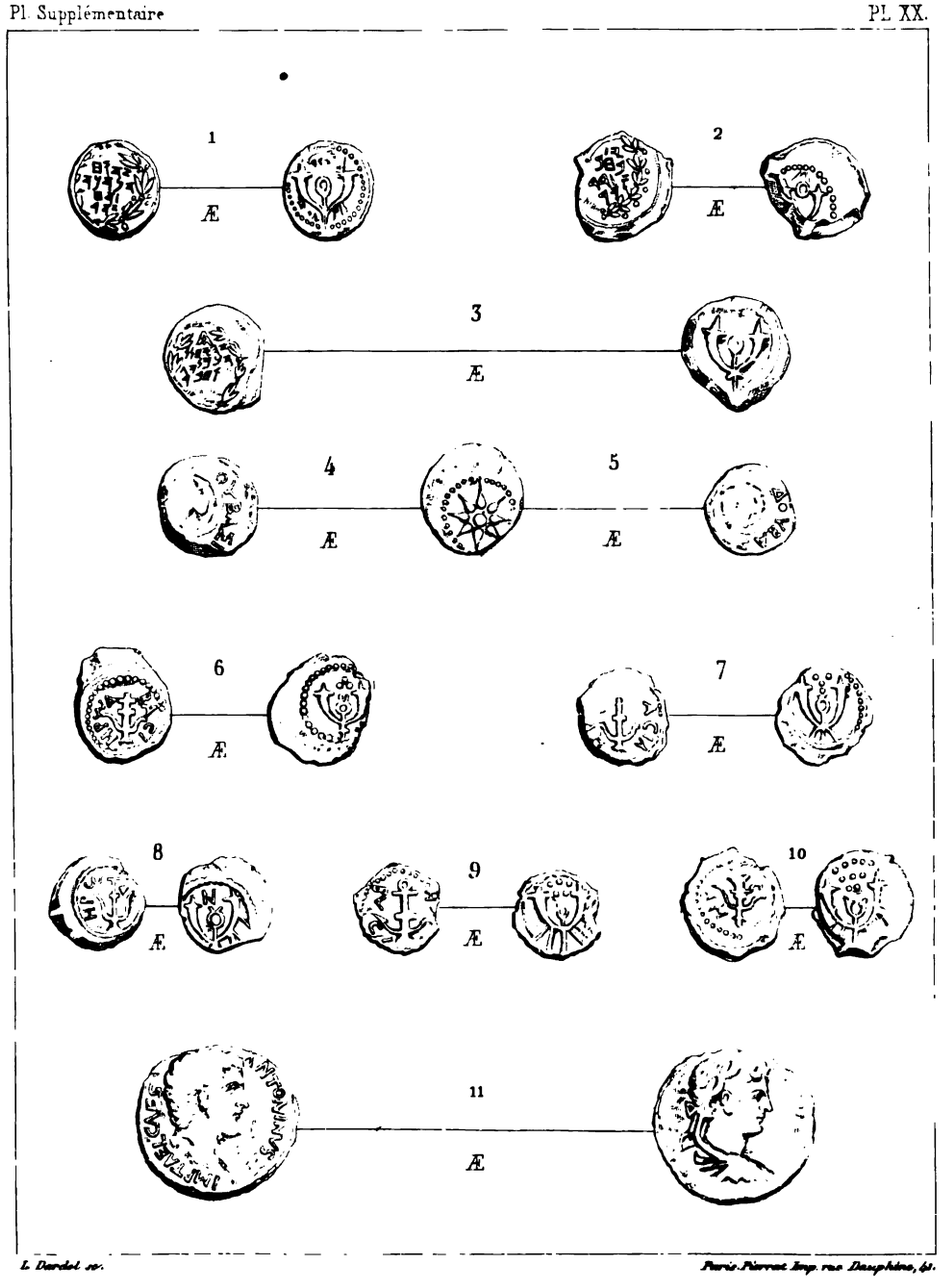
L. Pardal sc.

Paris Pierrat Imp. rue Dauphine, 51.

IMPÉRIALES CONONIALES

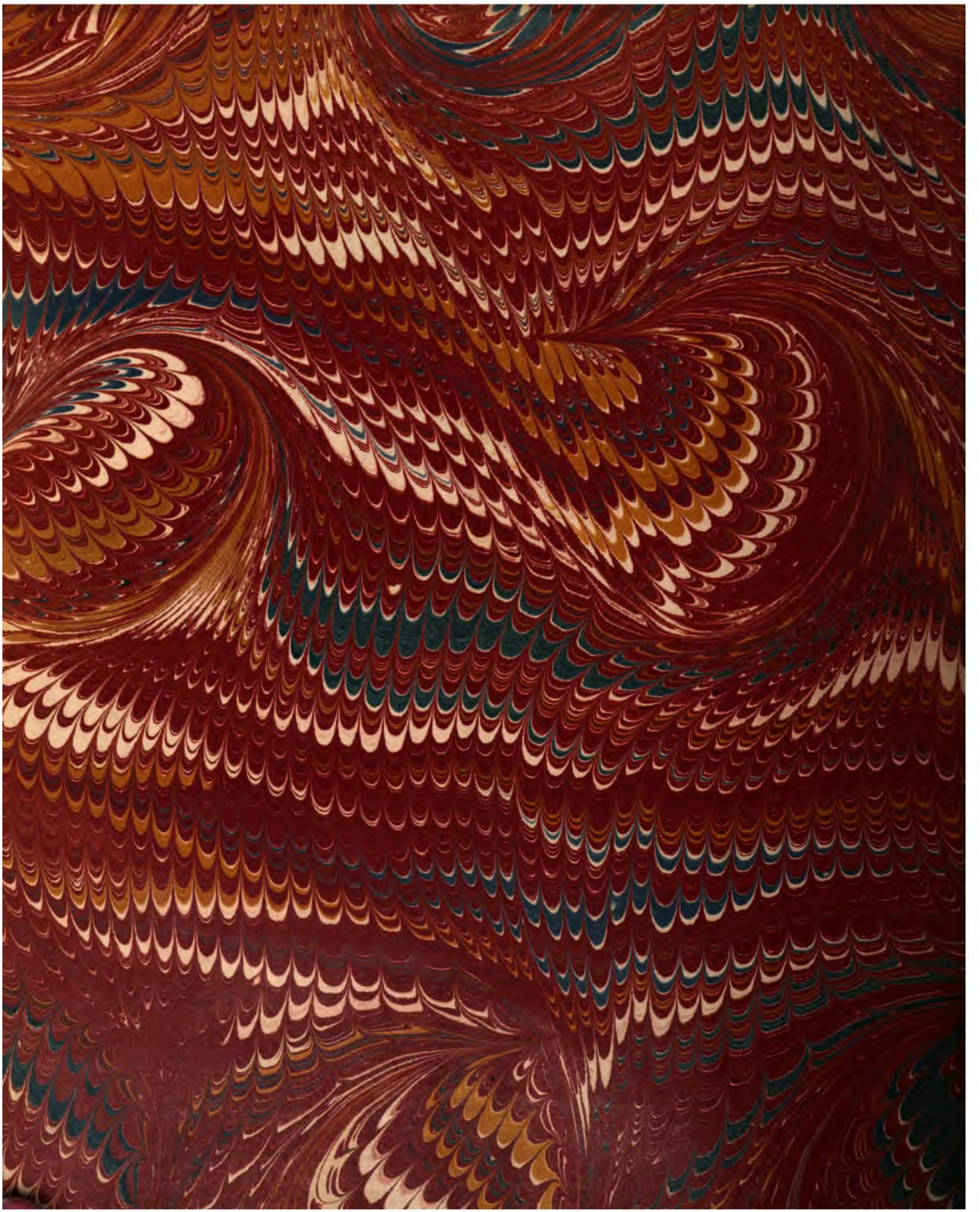
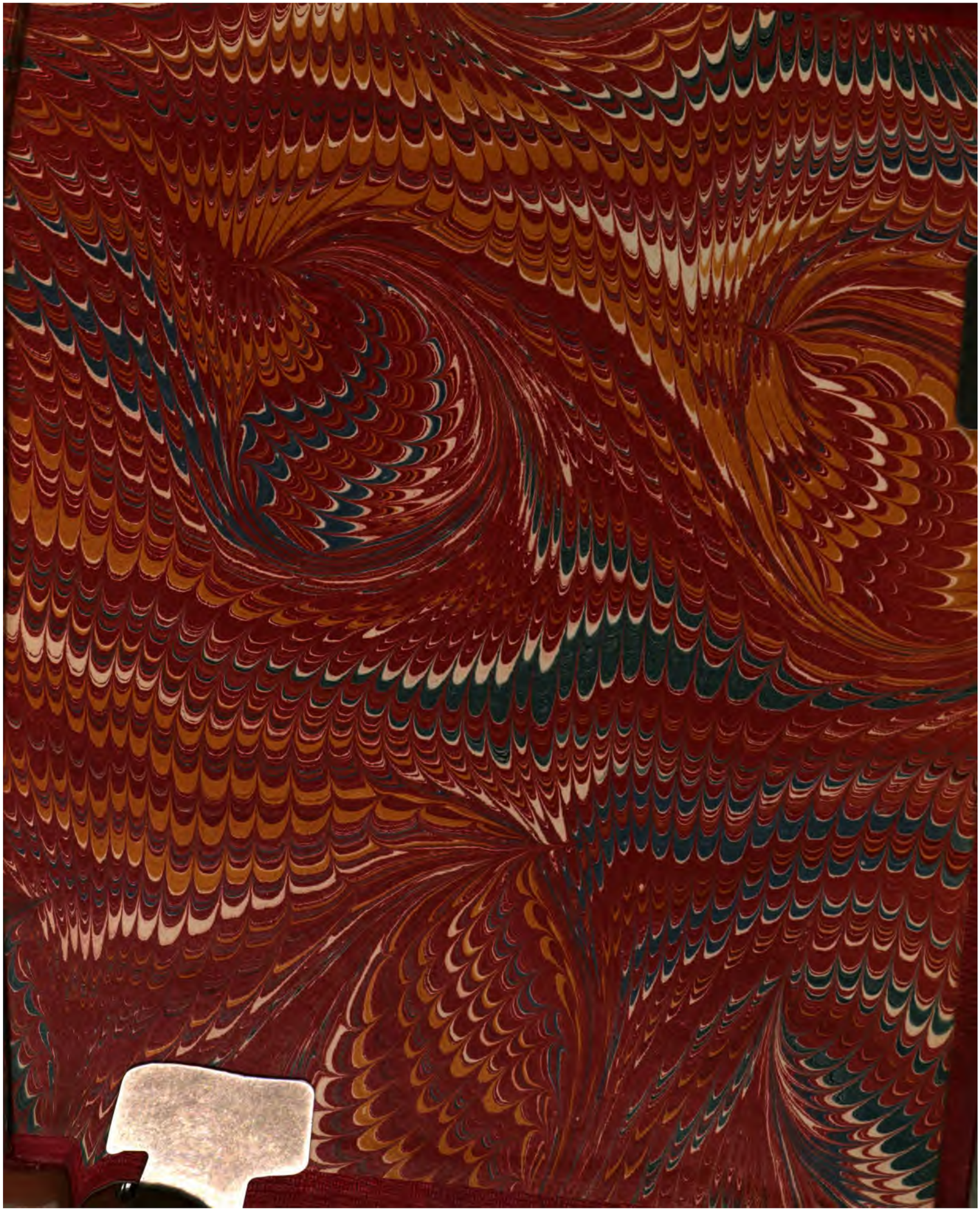
1. 3 Trajan Dèce 4. Herennius ed Hostilien 5 Elagabale

6 7 MONNAIES MUSULMANES



L. Dardel sc. Paris. Pierret Imp. rue Dauphine, 41.

1_3. Jean Hyrcan 4. 5. Alexandre Jannéas

6_10. Hérode-le-Grand 11. Adrien et Antonin

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM